
U d'/of OTTAWA
39003003937538

Vte E. M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HEURES D'HISTOIRE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1898



HEURES D'HISTOIRE

LES CIGOGNES [1]

I

Avez-vous, dans vos souvenirs d'enfant, une vieille bibliothèque de maison provinciale, lieu de retraite pour les jours de pluie ou pour la fatigue après les jeux, lieu frais et sombre où naquirent les premiers enchantements de l'esprit? Y avait-il un Buffon, allongeant sur les rayons ses in-quarto de l'autre siècle ou ses petits in-douze de la Restauration? Si oui, vous avez certainement

1. I. Léon Tolstoï, *Derniers écrits.* — II. Ibsen, *Drames.* — III. Max Nordau, *les Mensonges conventionnels de notre civilisation*; *le Mal du siècle.* — IV. Pierre Lasserre, *la Crise chrétienne.* — V. Édouard Rod, *les Idées morales du temps présent.* — VI. Ch. Secrétan, *la Civilisation et la Croyance.* — VII. C. Wagner, *Justice*; *Jeunesse.* — VIII. Paul Desjardins, *le Devoir présent.* — IX. J Darmesteter, *les Prophètes d'Israël*, préface.

admiré maintes fois les oiseaux coloriés qui égayaient les pages; et comme ils invitaient à lire les chapitres, vous avez lu celui où Buffon parle des cigognes; vous vous rappelez, comme on se rappelle tout de ce temps, le respect du bon naturaliste pour ces « oiseaux de rivages ». Il dit leurs mœurs, et comment ces voyageuses précèdent les hirondelles, annonçant la saison de lumière avant même que la nuit d'hiver ait décru. Quand l'heure est venue, « il se fait un grand mouvement dans la troupe; toutes semblent se chercher, se reconnaître et donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du Nord ». Aussi, « leur retour est partout d'un agréable augure ». D'abord, parce qu'elles mangent les serpents et autres bêtes nuisibles; ensuite, parce que « l'on attribue à cet oiseau des vertus morales dont l'apparence est toujours respectable : tempérance, fidélité, piété ». Cette pieuse réputation vint peut-être à la cigogne des habitudes qui la ramenèrent toujours aux clochers, et, avant qu'il y eût des clochers, aux frontons des temples. Elle s'y pose, elle s'en éloigne un temps, elle y revient d'instinct. Les médailles d'Hadrien représentent un nid de cigogne posé sur le temple de la Concorde, au Capitole. « Dans les augures, l'apparition de la cigogne signifiait union et concorde... Dans les hiéroglyphes, elle signifie piété et bienfaisance. »

Buffon distingue la cigogne noire, qui gîte aux lieux sauvages, sur les sapins, dans les marais du Nord; et la blanche, de mœurs plus douces, qui apporte ses services et ses bons exemples à nos foyers. Il avoue d'ailleurs « qu'elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne ». Il rapporte enfin l'opinion d'Alexandre de Myndes, d'après Ælien : « Les cigognes cassées de vieillesse se rendent à certaines îles de l'Océan, et là, en récompense de leur piété, elles sont changées en hommes. »

Est-ce pour cela que je pensais aux longs vols des oiseaux emblématiques, en transcrivant ci-dessus les titres de ces livres, les noms de ces écrivains qui grossissent depuis quelque temps la littérature de bonne volonté? Ces livres, le hasard ou l'attrait de la nouveauté me les a fait lire, durant les dernières semaines; il n'y a pas d'autre motif à leur rapprochement arbitraire, sans choix systématique. Un autre coup de filet dans les envois récents du libraire ramènerait un lot pareil; et si je traitais à fond le sujet que je vais effleurer, il faudrait enfler cette liste de telle sorte que la bibliographie remplirait à elle seule l'espace dont je dispose.

Voici des hommes très divers. Ils viennent de tous les points de l'horizon : un Russe, un Norvégien, un juif hongrois, des Genevois, des Français. Par l'origine et l'étiquette, sinon par la com-

munion active, ils appartiennent à tous les cultes : catholique, protestant, gréco-russe, israélite. Ils sont tous d'esprit très libre, et la plupart chérissent leur temps. Ils n'ont rien de commun entre eux, sauf un trait qui les unit, comme la même chaîne rivait, à bord de la galère barbaresque, une chiourme recrutée sur tous les rivages. Et c'est le trait caractéristique de leur pensée. Ils cherchent leur âme perdue, ils la cherchent avec une angoisse pareille à celle du brave allemand qui avait égaré son ombre. Ils témoignent d'un malaise indicible, et non pas seulement d'un malaise personnel; ceci ne serait point nouveau, ni fait pour nous surprendre, chez des penseurs, des artistes, des cérébraux; mais ils s'accordent à constater autour d'eux ce même malaise, cette recherche de l'âme perdue, dans toutes les parties du monde où le sort les a jetés. Ramassez leurs livres, comme je fais là, devant moi, en un tas : prêtez l'oreille; c'est une seule harpe, où chaque corde rend, avec sa résonance particulière, la même dominante; et cette note n'est autre chose que la vibration, sur l'instrument, du souffle de vent qui agite chaque globule dans l'air ambiant.

Tolstoï, d'abord, le chef du chœur russe, celui qui a poussé le premier cri, le plus strident, et qui le prolonge avec le plus d'exagération. Nous l'avions vu touché de la grâce, comme il achevait

Anna Karénine : — « Il ne faut pas vivre pour soi, il faut vivre pour Dieu... Tout le mal vient de la sottise de la raison, de la coquinerie de la raison! » — Et peu après, il écrivait dans sa *Confession* : « Enfin, j'eus l'idée de regarder vivre l'immense majorité des hommes, ceux qui ne se livrent pas comme nous, classes soi-disant supérieures, aux spéculations de la pensée, mais qui travaillent et souffrent, qui pourtant sont tranquilles et renseignés sur le but de la vie. Je compris qu'il fallait vivre comme cette multitude. » Depuis lors, dans tous ces opuscules qui se succèdent sans relâche et qu'on traduit par tous pays, Tolstoï développe le mot du vieil Akim : « Il faut avoir une âme » ; et comme le monde de mensonge où nous vivons empêche l'épanouissement de cette âme dans la vérité, il propose avec une belle candeur d'apôtre la refonte radicale de ce monde, l'anéantissement des villes, de la grande industrie, des tribunaux, des écoles actuelles, le retour à la vie simple et fraternelle des champs. Inutile de multiplier les citations et de résumer plus longuement des écrits si répandus. Traité de fou par les uns, exalté comme un prophète par les autres, Tolstoï peut être taxé de chimère, mais on contredira difficilement les parties critiques de sa prédication. En tout cas, elle répond à des besoins urgents, dans son pays et dans les deux hémisphères, puisqu'on ne se lasse point

de le lire. Au moment où le romancier abandonnait son art pour inaugurer son apostolat, j'écrivais qu'il allait perdre tout pouvoir sur nous. Je crains de m'être grossièrement trompé, triple littérateur que j'étais. Il ne charme plus, mais il inquiète et réveille; et les hommes sont ainsi faits qu'il faut peut-être, pour les rendre attentifs à une doctrine, l'exagérer jusqu'à l'absurde.

Ibsen grandit dans la faveur publique. Ce n'est point par l'intérêt scénique de ses drames : nous y sommes réfractaires. Ce n'est point non plus qu'on puisse ranger ce révolté parmi les combattants du bon combat. Il proteste contre la forme de notre monde, il cherche une vérité supérieure aux apparences ; cela suffit, on l'écoute avec ravissement, comme on écoutera quiconque sonnera le glas des erreurs mortes. Surtout s'il tinte aux environs du pôle Nord ; le proverbe russe a raison, « elles sont belles, les cloches qu'on entend de l'autre côté de la montagne ». Nous oublions un peu trop que nous avons depuis longtemps notre Ibsen, ou du moins un sonneur de glas de la même paroisse ; depuis *la Question d'argent* et *le Fils naturel*, voici plus de trente ans qu'il retourne le cadavre social. Avant de le rejoindre, ce précurseur, on croyait que le secret de sa force était dans son habileté, dans sa verve amusante; d'autres ont eu de l'habileté et de la verve, qui

ne vivent plus; on l'a rattrapé, on commence à comprendre que ce secret gît dans sa perpétuelle inquiétude morale. — Mais je reviens à Ibsen. Il aurait gagné notre créance, ne fût-ce que par quelques axiomes qui répondent à nos défiances actuelles, comme celui-ci : « La faute capitale de notre éducation est d'avoir mis tout le poids sur ce qu'on sait, au lieu de le mettre sur ce que l'on est », ou encore, dans *Rosmersholm* : « L'esprit des Rosmer ennoblit, mais il tue le bonheur. » A la vérité, Voltaire avait déjà dit quelque chose d'approchant, dans *l'Homme aux quarante écus* : « Monsieur, vous m'avez instruit; mais j'ai le cœur navré. — C'est souvent le fruit de la science. » — Pour n'être pas dit en norvégien, ce n'en est pas moins bien dit [1].

« La littérature, l'art, la philosophie, la politique, la vie économique, toutes les formes de l'existence sociale et individuelle laissent apparaître un trait fondamental unique et commun :

1. Je prie le lecteur de ne pas voir, dans ce jugement sommaire, la dernière expression de ma pensée sur Ibsen. Je ne connaissais pas, il y a un an, *la Dame de la Mer*, *Halvard Solness*, œuvres publiées depuis lors, ni cet admirable poème de *Brand*, dont j'ai une version manuscrite sous les yeux. Mieux instruit, je m'incline respectueusement devant le génie de cet homme : il sait faire sortir en quelques mots, des conditions les plus humbles et les plus simples de la vie réelle, la plus large satisfaction de ce goût du symbole, qui parait être l'un des traits caractéristiques de l'esprit nouveau. — Janvier 1893.

l'amer mécontentement de l'état du monde. De toutes ces différentes manifestations de l'esprit humain s'échappe à nos oreilles un seul et même cri de douleur qui peut se traduire, en langage vulgaire, par cette exclamation : Sortons, sortons de l'état de choses existant! » — Celui qui parle ainsi est un juif de Pesth, M. Max Nordau, l'un des écrivains les plus lus dans cette Allemagne qu'il a flagellée. Je ne le nommerais pas, s'il n'eût écrit que ce pamphlet de pur matérialisme, *les Mensonges conventionnels de notre civilisation*; curieux livre d'ailleurs, paradoxe poussé aux déductions extrêmes avec une logique à la Proudhon, avec une ironie qui rappelle parfois celle de Henri Heine. Tout au plus l'eussé-je nommé, en face des avocats qui plaident pour l'âme proscrite, comme un témoin à charge, déposant sur l'impossibilité de vivre dans un monde où « chaque mot que nous disons, chaque acte que nous accomplissons est un mensonge à l'égard de ce que, dans le fond de notre cœur, nous reconnaissons comme la vérité ». Mais M. Nordau a donné depuis un roman, *le Mal du siècle*, où sa pensée trahit des modifications intéressantes. Le sage Schrœtter, le porte-parole de l'auteur, dit au rêveur Wilhelm : « Je voudrais vous souhaiter une chose, mon cher ami : ce serait d'être un peu plus naïf et de prendre un peu la vie avec la simplicité de ces gens qui acceptent

le moment tel qu'il s'offre, sans s'inquiéter du but et du terme. Soumettez-vous aux forces supérieures qui vous font vivre, sentir et penser. » Et ce même Schrœtter conclut à la dernière page du livre, en comparant la vie négative de son ami Wilhelm à la vie positive d'un simple hobereau prussien, Paul Haber : « Quelle fleur idéale de l'humanité se serait épanouie en lui, si, non content de penser, il avait aussi agi? Mais n'est-ce pas demander l'impossible?... Celui qui, derrière ce qui est immédiat, voit ou pressent les causes toujours plus lointaines, celui-là, paralysé par le spectacle de l'enchaînement indéfini des causes, perd le courage d'agir vivement. » — Serait-ce donc là « le mal du siècle »? Et l'humanité réclame-t-elle des Wilhelm ou des Paul Haber? « On ne peut être que l'un ou l'autre. Lequel des deux maintenant a plus de valeur pour le monde? Qui fait faire à l'humanité les plus grands progrès? Qui remplit mieux son devoir d'homme?... Je ne décide rien. » M. Nordau ne décide pas : mais vous reconnaissez la crise intellectuelle et morale par laquelle passait Tolstoï, quand il achevait *Anna Karénine*.

Le courant ne devient limpide, vraiment fécond et tempéré, qu'en se rapprochant de notre pays. Il se resserre, il se précise : la recherche de la destinée aboutit à la glorification du devoir, à la nécessité de l'action, à la restauration de l'âme,

opposée comme un fait de conscience aux négations de la science.

« La crise présente — si crise il y a — n'est que la protestation très simple de consciences jeunes et saines contre le régime artificiel que préconisent ardemment, en se donnant l'air de n'y pas toucher, les derniers de la précédente génération. Elles sentent quelque chose vivre et battre en elles, qui fait éclater l'armature de science où l'on a prétendu les emprisonner tout entières. Ce sont les traditions de notre race qui nous avertissent de leur présence et de leur domination, et nous enseignent que rien ne pénétrera en nous sans avoir réglé son compte avec elles. » J'ai plaisir à citer en premier, avant les auteurs plus réputés, un de ces jeunes hommes, M. Pierre Lasserre, l'auteur de *la Crise chrétienne*; d'abord parce qu'il indique fort bien le principal mobile de l'insurrection idéaliste ; ensuite parce que cet affranchi ombrageux, rebelle au joug des anciennes croyances, n'est pas suspect quand il brise avec une fougue de jeune Vandale toutes les idoles élevées depuis cent ans et s'éjouit à constater comme elles sonnent creux.

Un écrivain qui avait déjà cherché le *sens de la vie* dans le roman, M. Édouard Rod, vient de tracer, dans ses *Idées morales du temps présent*, la courbe de l'évolution intellectuelle entre les *négatifs* et les *positifs*. Appellations bien rigides :

plusieurs de ceux dont il prend mesure pourraient, selon le point de vue d'où on les considère, passer de l'un à l'autre camp. Je ne reviens pas sur un livre dont on a beaucoup parlé; j'en rappelle seulement la conclusion : « Il n'est pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour reconnaître que ce courant positif a augmenté en volume et en force de tout ce qu'a perdu le courant négatif. Il a commencé faiblement; il y a dix ans, on l'apercevait à peine, et les gens sagaces qui aiment mieux lire dans l'avenir que dans le passé prédisaient, non sans une apparence de raison, l'approche d'une ère nouvelle, où l'humanité, ayant jeté ses deux vieilles béquilles, la morale et la religion, s'avancerait d'un pas allègre dans la voie de la libre pensée sous le soleil de la science. Et voici que les faits sont en train de donner un flagrant démenti à ces augures... Beaucoup d'idées et de croyances, qu'on aurait pu croire tombées définitivement dans la défaveur, presque dans le ridicule, reprennent leur ancienne place. »

M. Rod observe avec sympathie le courant : il ne s'y précipite pas. M. Secrétan l'attendait depuis longtemps; cette noble intelligence avait tracé la voie où les nouveaux venus s'engagent. Son livre, *la Civilisation et la Croyance*, est une œuvre puissante; le philosophe s'attaque aux plus hauts problèmes théologiques, métaphysiques et sociaux; il dispute pied à pied le terrain

au matérialisme, au positivisme pseudo-scientifique, il leur oppose les réalités de la conscience et de la loi morale. Quelques lignes donneront idée de l'objet et de l'esprit du livre. « Dans un temps où tous les appuis artificiels sont ruinés, où toute liberté, toute propriété, toute existence, sont absolument livrées au bon plaisir des masses, où le pouvoir tombe aux mains des déshérités, qui, trompés par un mirage, pensent trouver dans la destruction de l'ordre social la satisfaction de leurs besoins ; dans un temps où les freins moraux subsistent seuls, où tout dépend plus manifestement que jamais de la volonté des individus, redresser cette volonté, préciser l'idée du devoir, ranimer le sentiment du devoir, en le mettant à sa place, au centre de la vie et de la pensée, telle est la *question véritable*, tel est l'objet de notre effort. — Dès le début, j'ai cru comprendre qu'aucun système ne pouvait être vrai et n'était acceptable à la raison, s'il ne faisait place aux réalités du monde moral sans les comprimer, sans les travestir, sans en altérer la nature. » Et voici le thème des conclusions : « Que doit-on augurer de la civilisation? Nous l'ignorons. Ce que nous voyons avec tout le monde, c'est que notre équilibre n'est pas stable et que l'état présent des choses ne saurait durer. Il faut que cette civilisation se purifie et se transfigure dans le feu de la charité, ou qu'elle

s'écroule dans l'incendie allumé par la haine, qui couve partout. » Parfait. Malheureusement, c'est une entreprise de lire M. Secrétan; sa pensée est longuement concentrée, elle fera reculer le commun des hommes : les lâches, qui ne sont pas prêts à soulever des haltères pour se fortifier dans les vérités éternelles.

A ceux qui n'ont point la tête très solide, je recommande plutôt les livres de M. le pasteur C. Wagner, *Justice*, et surtout le dernier paru, *Jeunesse*. On ne saurait trop répandre cet excellent conseiller. Sa chaleur d'âme est contagieuse, ses observations sur « la jeunesse populaire » empruntent leur autorité à une force appliquée. On peut le croire lorsqu'il nous dit : « Plus j'ai parcouru ce monde particulier, plus je me suis convaincu du vide immense qui s'est peu à peu creusé dans l'âme populaire. Il y a des jours où ce qu'on entend et ce qu'on voit vous amène jusqu'à conclure qu'il n'y a plus rien. Une demi-douzaine de formules négatives, résultat condensé des négations accumulées, servent à occuper la catégorie du mystère et de l'infini. » Et la jeunesse intellectuelle? « En philosophie, en science, en art, le délabrement des principes est complet. » — Quand M. Wagner s'épouvante du « vide immense » qu'il aperçoit, son effroi est d'autant plus convaincant qu'il se joint à un enthousiasme passionné pour notre temps, pour la science,

pour les grandeurs intellectuelles et matérielles de notre civilisation. Mais l'écrivain a mis le doigt avec une rare sagacité sur la contradiction que l'on ne veut pas avouer. Le pouvoir de l'homme a grandi, l'homme a diminué; il est le maître du monde, il ne l'est plus de lui-même; il devient le premier esclave du mécanisme trop puissant qui le sert si bien. Chacun de nous est en petit un empire romain, de l'époque où l'empire romain tenait l'univers et ne se tenait plus au dedans; magnifique, puissant et pourri. Lisez à ce sujet tout le chapitre si équitable, *Les conquêtes et les pertes du siècle.* « En réduisant ainsi la réalité aux proportions de ce que nous en connaissons, nous nous sommes appauvris, et, circonstance bien remarquable, après avoir vu tant de choses que nos pères ignoraient, nous avons en somme rétréci notre horizon. *L'homme est diminué à ses propres yeux*. Voilà le grand résultat négatif du développement scientifique tel que nous venons de l'esquisser. » J'ai regret à quitter trop vite cet homme de bien; je m'attarderais volontiers à citer ses vues droites, ses ardentes exhortations, ses beaux cris d'espérance. Mais je cherche ici des concordances, les caractères généraux d'un groupe et non les traits particuliers d'une figure.

Ces concordances, on les retrouvera dans le vaillant petit livre de M. Paul Desjardins, *le*

Devoir présent. L'aveu capital de M. Wagner y revient : « Notre mal est de nous sentir moins hommes qu'il y a soixante ans... La vérité est qu'on ne sait plus que devenir... Nous nous sentons divisés au dedans, nous avons besoin d'être unifiés... » Ayant reconnu son mal et le mal commun, M. Desjardins propose des règles d'hygiène, à défaut de remède; le salut est dans la pratique du devoir; le devoir est dans l'amour, sous la forme de la pitié, dans l'action sous toutes ses formes. Il annonce sa foi : « Je professe en toute certitude que l'humanité a une destinée, et que nous vivons pour quelque chose. Que faut-il entendre au juste sous ce mot d'humanité? Je n'en sais en somme rien; sauf que ce je ne sais quoi n'existe pas encore, mais est en voie d'exister, en voie de se faire de soi-même, et que cela me concerne, moi qui suis ici. Que faut-il entendre sous ce mot de destinée? Je n'en sais pas beaucoup davantage... » — C'est peu. Mais la raillerie facile aurait tort de s'attaquer à ces parties faibles de l'affirmation. Mieux vaut admirer le bel exemple de ce lettré délicat; il s'est éveillé un jour, comme saint Augustin à Milan, saoul de lettres profanes et affamé de vérité; il a le courage de le dire et d'agir en conséquence. Et si l'on conteste aux professeurs de rhétorique la mission de réformer le monde, on doit bien reconnaître que le professeur de rhétorique

Augustin ne s'y est pas trop mal employé. Je comprends les objections tirées contre M. Desjardins du vague de ses conclusions, de l'élasticité du cadre où il voudrait réunir toutes les bonnes volontés. Je comprends moins l'étonnement qu'excite ce conseil : agissons comme si nous avions la foi, avant même d'avoir la foi, et sans savoir si nous l'aurons jamais. N'est-ce pas le thème séculaire de l'enseignement le plus orthodoxe? On ferait une bibliothèque avec les préceptes des théologiens sur ce point. Dans leur expérience de l'homme, ils savaient que l'esprit inspirateur d'une règle ne s'acquiert le plus souvent que par la soumission préalable à cette règle. Ce que l'auteur du *Devoir présent* nous propose en d'autres termes, c'est ce qu'on appelle, dans le langage de l'école, la justification par les œuvres.

Enfin j'aimerais citer longuement M. Darmesteter, car celui-ci ne sera pas soupçonné de tiédeur pour la science, ou de compromis avec des idées arriérées. Et pourtant, dans sa préface aux *Prophètes d'Israël*, on surprend les mêmes désenchantements et les mêmes espoirs : « Dans cette toute-puissance et cette impuissance de la science, tout le monde moral se décompose autour d'elle. Tous les principes dont vivent l'homme et la société sont mis en demeure de justifier de leur validité par raison démonstrative, et comme ils

ne reposent pas sur la raison démonstrative, ils sont condamnés et sombrent. Devant la science, maniée par des inconscients, tout ce qui est expliqué est justifié, et l'homme, sorti de la brute, est amnistié quand il y retourne... Pourtant ce débridement, chacun le sent, ne peut durer. L'âme moderne est meilleure que ses doctrines, et, sous l'écume de la surface, la source d'idéal coule aussi profonde que jamais. Elle sait bien que ce ne peut être là le dernier mot de l'émancipation de la pensée, et qu'il y a là un sophisme qui la déshonore et la tue. La poussée qui porte au mysticisme une partie de la jeunesse n'est qu'une première réaction de la conscience, qui cherche une issue vers l'air pur; réaction stérile, car le mysticisme est la mort de l'âme, mais qui annonce les révoltes fécondes. » — Et M. Darmesteter se rappelle avec à-propos des versets du prophète Amos, qui nous renvoient du fond de l'histoire un écho où se résument d'avance tous les cris, tous les gémissements, toutes les observations sur soi-même et sur le monde que je viens de rassembler à travers ces livres :

« Voici venir des jours, dit le Seigneur, où j'enverrai la faim dans ce pays, non la faim après le pain, ni la soif après l'eau, mais la faim d'entendre la parole divine. — Ils erreront d'une mer à l'autre, et du nord au levant ils courront pour chercher la parole divine : et ils ne la trouveront pas. »

Amos ne vous persuade point? Vous le trouvez vieux jeu? Rentrez au cercle, écoutez la voix veule et blanche de Costard, vous savez bien, le Costard du *Nouveau Jeu*, le gendre de Labosse, qui conclut pour tous ses contemporains, en terminant sa vie agitée : « Je vais t'avouer une affaire; tu ne vas pas te moquer de moi? Eh bien! plus je vais, plus je crois à l'immortalité de l'âme. Je te jure. » — Lui aussi, il balbutie de sa bouche pâteuse le cri des cigognes, cet homme. Je devrais frémir de citer en si grave compagnie M. H. Lavedan; mais je prends mes notes, je l'ai dit, dans tous les livres parus à la même heure, lus ensemble; on ramasse son bien partout où on le trouve. A parler franc, je ne frémis pas du tout : j'aime entendre le rire amer de Beaumarchais, dans cette gaîté sinistre qui témoigne et démolit autant que les lamentations des prophètes. Quand on interroge une époque, les dépositions des Beaumarchais valent celles des Montesquieu.

II

Des pessimistes, de hâves pessimistes! diront les gens dont le contentement, relevé d'un juste orgueil, est fait de digestions heureuses, d'un diplôme de bachelier, de la certitude d'avoir conquis la liberté et l'égalité dans la meilleure des républiques. Pessimistes! je veux bien que ce soit un stigmate; ce n'est pas une réponse.

M. Brunetière a fortement démontré que le pessimisme était la source de toutes les améliorations. D'ailleurs, il faudrait s'entendre. Il y a quelques années, on bafouait au nom de l'idéal le pessimisme résigné des naturalistes; si l'on accuse aujourd'hui le pessimisme inquiet des idéalistes, qu'on nous dise comme il faut penser. Et les optimistes sont nombreux parmi nos réformateurs : je ne sais pas d'optimisme plus robuste, plus débordant, plus candide parfois que celui de M. C. Wagner. M. Desjardins fait bruire

allégrement sa joie. — Mais ils ne disent rien de nouveau! — Je le crois quelquefois. Ce n'est pas une raison pour les faire taire. Il y a longtemps que l'on sème chaque année le même blé, de la même façon; c'est très monotone; mais c'est apparemment qu'il faut toujours aux hommes le même pain. Au surplus, regardez-y de près : parmi tant de plaintes vieilles comme le fumier de Job, vous remarquerez dans ces écrits la constatation d'un mal assez neuf, tout au moins assez rare.

Ce n'est pas le mal des romantiques, l'ancien « mal du siècle »; celui-là provenait du « vague des passions », de leur impuissance à satisfaire le cœur, et parfois de l'impuissance à les satisfaire : n'est-ce pas, René? Il était le plus souvent individuel, artistique, très cher à ceux qui le possédaient. Nous entendons aujourd'hui la dénonciation d'un mal collectif, social. Ce n'est point la dénonciation du dernier siècle, proclamant avec Rousseau l'impossibilité de vivre plus longtemps dans une maison vermoulue; à la seule condition d'abattre cette maison, les mécontents du XVIIIe siècle promettaient aux hommes une ère fabuleuse de bonheur. Leur réclamation confiante était de même nature que celle des socialistes, lorsqu'ils imputent uniquement leur souffrance à un système légal et à des causes économiques; je n'ai pas à m'occuper ici de cette catégorie de

réformateurs, malgré le rapport étroit, inaperçu d'eux, qui existe entre les deux malaises actuels. Les nôtres prennent grand soin de dire : Vous aurez beau changer des lois, bouleverser l'assiette sociale, vous ne rendrez pas à ce monde le principe de vie faute duquel il meurt. — Alors, c'est le reproche perpétuel du prédicateur sacré, l'anathème au siècle, l'invitation à le quitter pour embrasser la vie spirituelle? — Pas précisément. Le prédicateur sacré s'adresse à chaque individu en particulier, il juge par comparaison avec la cité céleste, laissant aller le siècle à sa guise. Nos gens parlent en politiques, en historiens, — j'allais dire en *sociologues*, bien que je n'aie pas encore réussi à comprendre ce mot, depuis le temps que je le rencontre. Provisoirement, ils n'ont souci que des réalités terrestres, du monde présent, et de la société humaine qu'ils voudraient guérir, pour des fins humaines. S'il est vrai — les érudits le contestent aujourd'hui — que le monde crut entrer en agonie aux approches de l'an 1000, c'était alors terreur superstitieuse chez la foule ; à cette heure, la foule ne connaît pas son mal, ou se méprend sur les causes : c'est l'élite intellectuelle qui donne des signes d'épouvante. En vérité, pour retrouver un sentiment pareil d'extinction graduelle dans le néant moral, de non-être à l'apogée d'une civilisation, on doit remonter en Occident jusqu'au

déclin du monde antique. Je n'insiste pas sur ce souvenir; il évoque quelque chose de gros, d'enflé; je voudrais être très simple et ne rien pousser au tragique.

Les causes de cette anémie? Des experts en ont disserté longuement, il faudrait remonter au déluge. Cependant, en clarifiant les dires de nos auteurs, l'essentiel peut se résumer en quelques lignes. L'esprit de négation, de critique, d'analyse, comme on voudra l'appeler, a fait depuis cent ans trois grands abatis. Au siècle dernier, il a détruit la tradition religieuse et sociale du passé, tous les appuis de la vie intérieure qui avaient suffi jusqu'alors; il leur a substitué le fonctionnement de la raison abstraite, avec l'idéal humanitaire qu'elle devait réaliser. Noble et généreux idéal, qui a fourni de quoi vivre un instant à nos pères. Mais cet échafaudage provisoire n'était pas assez fort, paraît-il, pour porter le poids du monde; une nouvelle poussée de l'esprit critique l'a jeté bas; la raison pure et l'idéal humanitaire ont été rejoindre les ruines qu'ils avaient remplacées. Le règne de la science leur a succédé après 1848. Quel enivrement ce fut, et comme on le comprend! Les forces naturelles découvertes et asservies, les conditions de l'existence transformées, le lointain passé illuminé par des torrents de clarté, n'était-ce pas la garantie des plus audacieuses espérances, la remise à

l'homme de l'outil créateur avec lequel il devient Dieu? La Bible et le code de l'humanité allaient tenir dans des livres comme *l'Avenir de la science*, cet acte de foi ardente qui demeure le grand titre d'honneur de son auteur. Mais M. Renan, jugeant à distance « son vieux *pourâna* » avec sa bonne grâce habituelle, a jugé du même coup ses contemporains et leur rêve de cabinet, quand il a dit : « On ne réclame pour ces pages qu'un mérite, celui de montrer dans son naturel, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité. » Pour mesurer les progrès de « l'encéphalite », écoutez ce cri de triomphe d'un savant, trente ans plus tard : « Le monde est aujourd'hui sans mystère. La conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral. »

Le malheur est que le monde moral a regimbé. Devant ses exigences imprescriptibles, la science souveraine s'est fâchée, elle a voulu faire le silence là où elle ne pouvait faire la lumière : Vous n'avez ni besoin ni droit de connaître ce que j'ignore moi-même. — C'était le raisonnement d'un professeur d'hydraulique disant à une masse d'eau : Consentez seulement à ne pas couler sur une pente, et je vais réussir de merveilleuses

expériences. — L'eau a continué de couler sur les pentes. Elle a fait brèche dans le nouvel édifice. Il reste debout et magnifique, en tant qu'atelier de l'intelligence et forge de nos œuvres matérielles; il est ruiné en tant que logement des âmes. Ainsi, tout ayant sombré dans ces naufrages successifs, — la tradition du passé, la raison pure, l'idéal humanitaire, la foi à la révélation scientifique, — il n'y a plus rien à jeter dans la fosse que nous avons creusée; l'humanité avance toujours, elle est au bord du trou béant, elle cherche un nouvel expédient pour le combler : rien! rien!

Cependant l'instrument de l'analyse critique, lancé comme une roue d'engrenage, continue de fonctionner à vide, broyant çà et là les quelques vestiges d'organismes vivants qui subsistent. Par routine et par orgueil, nous croyons encore à la sûreté de ce jeu du cerveau, devenu presque mécanique à force d'habitude. N'y aurait-il point — je le dis sérieusement — un dernier pas à faire dans notre nihilisme pour qu'il soit complet? Ce pas ne nous coûterait guère, après tant d'autres; ne serait-il point temps de mettre en doute la valeur de notre machine à douter? J'entends lorsqu'elle s'attaque aux réalités solides, — et il y a des réalités de l'ordre moral, — qui constituent l'ensemble du monde, tel que l'ont accepté des milliers de générations, tel que l'a façonné la grande volonté qui est au fond des

choses, afin qu'il servît de cadre au développement normal de la vie humaine. Emparons-nous, pour la retourner, d'une phrase qui a fait fortune; devant le penseur, a-t-on dit, les phénomènes de la vie universelle ne sont qu'un feu d'artifice perpétuel. Et si c'était le contraire? Le feu d'artifice changeant et puéril, ne serait-ce point ces subtiles combinaisons d'idées dans le cerveau du penseur? Ses explications et ses négations ne seraient-elles autre chose que les étincelles d'un appareil électrique, dégagées pour notre divertissement, mais qui ne jettent aucune clarté sur la vie impénétrable de l'univers?

M. Secrétan dit quelque part un mot d'une grande portée : « Le matérialisme fournit une explication des choses qui satisfait l'*imagination*, mais qui ne dit rien à la raison. » En effet, matérialistes ou autres, les systèmes métaphysiques ne sont probablement que des poèmes d'imagination, d'une imagination qui crée son rêve chez le philosophe avec des syllogismes et des idées pures, comme elle le crée chez le poète avec des sensations et des métaphores. Je sais qu'on fera difficilement accepter ce point de vue aux tout jeunes gens; la première fois qu'on lit un traité systématique, pourvu qu'il soit clair et ingénieux, on est convaincu; l'univers paraît s'y mouler avec une docilité parfaite. On en lit quelques autres, et l'on fait des efforts sérieux pour accorder entre elles ces explications diver-

gentes, également séduisantes. On en lit cinquante, on en lit cent; l'impression qui finit par prévaloir est celle du feu d'artifice sans conséquence, tiré devant l'univers qui reçoit les flammèches et continue ironiquement sa vie obscure, inviolée. Nous le sentons si bien que notre créance est acquise, dans tous les ordres d'études, aux démonstrations historiques de préférence aux démonstrations métaphysiques. Mais nous voyons mal, parce que nous souffrons d'un excès d'intellectualisme. A un certain niveau de culture, on ne rencontre plus que des cerveaux hypertrophiés, qui se meuvent sur deux pieds dans l'oxygène pur. Machines intéressantes, formidables en apparence, mais trop faibles pour déplacer le poids du vaste monde, le poids du long passé qui les écrase sous une lente accumulation de consentements généraux, sous des créations organiques et durables, parce qu'elles répondent aux besoins éternels de l'âme, du cœur, des instincts sociaux.

Et ce que j'en dis n'est pas pour flatter le bon réactionnaire, celui qui voudrait nous ramener d'un saut brusque à ce passé; celui qui méprise ou ignore la grandeur de la science. Le seul tort de la science, qu'elle partage innocemment avec l'amour, est de ne pouvoir nous donner tout ce que notre folie attend d'elle. — Le bon réactionnaire raisonne du passé comme un homme justement convaincu de la richesse d'un dépôt de houille,

et qui nourrirait l'étrange illusion de rendre la sève à ces forêts pétrifiées, pour s'abriter de nouveau sous leurs ombrages. Le parfait révolutionnaire croit au contraire qu'il faut jeter à la mer ce minéral inutile. Le chimiste se contente de l'analyser, pour nous bien prouver que ce sont des arbres morts. Il y a mieux à faire, si l'on comprend que la forêt n'est pas morte, mais transformée, et que, sous sa forme nouvelle, elle reste pour nous source de lumière, de chaleur et de force. Le passé, tel que nos pères le connurent, ne peut plus nous servir; toutefois on ne fera rien sans utiliser le produit du passé.

Mais j'entends qu'on me crie : A la question! à la seule question! Ils ont constaté le mal; ils prétendent en découvrir les causes; qu'ils disent le remède, cela seul nous importe! — On reconnaît la scène de famille que chacun de nous a vue : le médecin vient pour un cas grave, mais lent, chronique et ancien; il diagnostique l'état du malade, la marche antérieure de l'affection; il conseille un spécifique d'effet certain. — Impossible, s'écrie le malade, mon organisme ne le tolère plus, et je n'y crois pas. — A votre aise, répond le médecin; il donne quelques préceptes d'hygiène, il sort; et la famille n'a pas de termes assez durs pour qualifier cet âne bâté. — N'éveillez jamais d'espérances : ou vous les nourrirez d'un leurre, et vous ne serez plus sincère; ou vous les désen-

chanterez, et elles deviendront féroces. — S'il fallait une preuve de la profondeur et de l'universalité du mal que nous étudions, on la trouverait dans l'impatience candide des jeunes gens qui accourent, partout où retentit sur ces questions une parole de bonne volonté, et qui pressent l'écrivain ou l'orateur : Vous avez le remède! Dites vite que vous avez le remède! Pour un peu, ils s'écrieraient, comme les juifs rassemblés aux Encénies : *Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam!* Mais le Christ était le Christ et pouvait répondre.

Cependant les plus audacieux proposent leur remède. On connaît celui de Tolstoï : abandon des villes, retour aux champs, travail manuel, communisme fraternel. C'est d'une exécution difficile, et qui souffrira quelques délais. M. Darmesteter invite ses contemporains à se remettre sous la direction des prophètes d'Israël; de fort honnêtes gens, mais vraiment un peu loin, et bien oubliés. D'autres croient voir quelque chose qu'on ne voit pas très bien. Les plus avisés décident sagement qu'il faut faire son devoir, tel que la conscience le dicte au temps présent, et que le reste sera donné par surcroît. On ne parle que pour mémoire, parce que chacun y pense, des médecins attitrés, de ceux qui ont charge de répéter depuis dix-huit siècles : « Venez à moi, je suis la vérité et la vie. » Il faut avouer que leur

invitation n'est pas toujours engageante : quelques-uns traitent le malade comme un criminel, ils lui enjoignent de revenir en chemise et la corde au col; ils sont fort loin du respect et de la compassion de Pascal pour « ceux qui s'emploient à chercher, n'ayant pas trouvé, ceux qui sont malheureux et raisonnables ». Mais les meilleurs de ces médecins, étant gens d'expérience et de charité, n'attendent pas le miracle qui leur ramènerait d'un coup tous les infirmes. Ils savent que des oiseaux, effarouchés par le chasseur, tournent longtemps en cercles concentriques avant de se reposer à la place d'où on les fit lever; ils savent que ces oiseaux finissent par s'abattre dans la même forêt, rarement à la même place. Plusieurs reconnaissent qu'ils ont quelques soins à prendre, pour approprier cette place aux nouvelles formes du vieux besoin, pour regagner le temps perdu en lamentations sur l'inévitable.

Cette lenteur des révolutions historiques, cette nécessité de retrouver le neuf dans le vieux, ce n'est point l'affaire de nos jeunes impatients, avides de surprises séduisantes. Raison de plus, pour les bons laboureurs qui sèmeront peut-être, mais ne moissonneront pas, pour ces bons ouvriers auxquels je m'unis de tout cœur, raison de plus d'être en garde contre quelques embûches que le Malin tendra sous leurs pas. Le Malin, c'est le journaliste enclin aux baptêmes hâtifs, qui

les dénommera « néo-chrétiens », « néo-mysti ques », et autres vocables prétentieux dont le premier tort est de ne rien signifier. Mieux vaudrait rester humblement de bonnes cigognes. Le Malin, c'est le jeune enthousiaste qui offrira à l'Élisée attendu un pan du manteau d'Élie : le vêtement est tentant; mais il siérait mal sur nos redingotes. Et souvenons-nous, à propos de redingotes, que notre pays n'aime guère les sermonnaires sous cet habit; il flaire aussitôt un puritanisme qu ne fera jamais fortune chez nous. Souvenons-nous que Buffon tempère d'une seule réserve l'éloge qu'il fait des cigognes : « Elles ont l'air triste et la contenance morne. » Il est possible que ce pays de France, où l'on verra encore tant de choses singulières, traverse quelque jour une crise d'ascétisme; on peut parier à coup sûr qu'il ne connaîtra jamais une crise de puritanisme. Un ami, très convaincu de l'urgence du réveil idéaliste et très séduit par ses excitateurs, me demandait naguère avec une touchante inquiétude : est-ce qu'ils vont nous défendre de regarder une jolie fille?

C'était un faible, sans doute; mais ils sont beaucoup. Et cela voulait dire, au fond, qu'une inhibition aussi cruelle, il ne l'accepterait, sauf à s'y conformer dans la mesure de ses forces, que de ces hommes qui ont droit de commander aux cœurs, parce qu'ils ont meurtri le leur; de ces

hommes que leur robe met à part, et non seulement leur robe, mais surtout, vous le savez bien, le mystère insondable qui signe leur front, le mystère du triple vœu : obéissance, chasteté, pauvreté. Ces vœux, les avons-nous faits, mes amis? Comptons-nous les faire? Ce serait un peu tard pour quelques-uns d'entre nous. Alors, laissons les grandes paroles à ceux qui donnent les grands exemples. Contentons-nous d'être à peu près d'honnêtes gens, ce qui n'est déjà pas commode, même avec les sept péchés par jour concédés au sage; contentons-nous de philosopher avec nos pairs, les remueurs de libres idées. Engageons-les — c'est aujourd'hui le principal et j'y reviens — à regarder le monde d'une vue vraiment scientifique; à se demander si « le feu d'artifice des phénomènes » n'est point tiré dans leur propre cerveau; à constater en dehors d'eux les faits d'observation directe, la perpétuité et la légitimité des besoins de l'âme, l'accumulation du passé qui a su satisfaire ces besoins, les exemples historiques et la possibilité actuelle d'une accommodation de ce passé aux exigences morales et sociales du présent. N'oublions pas que pour persuader nos pairs, gens difficiles, il faut mêler un grain de bon sens à beaucoup de générosité et de sincérité; il faut avoir lu ce monstre de Voltaire et s'en souvenir, ne fût-ce que pour cultiver son jardin mieux que lui.

C'est réduire notre tâche; mais nous n'avons point d'illusions, n'est-ce pas? Le grand coup de sainte folie qui changera le monde, s'il doit venir, frappera sur les foules où il n'y a pas de bacheliers; il sera déchaîné, c'est au moins probable, par un de ces êtres sacrifiés qui sont les ministres naturels des sublimes folies, toujours du droit de leur robe et de leur triple vœu. — C'est écarter par là même les candidatures au rôle messianique; quelques candidats en seront fâchés; et ce langage nous vaudra, d'ailleurs, des accusations aussi variées que les tempéraments. Les uns y verront la fourbe d'un hideux clérical : point ne nous chaut; d'autres, la timidité d'un centre gauche : ce sera déjà plus dur; d'autres encore, la cautèle d'un opportuniste : ce sera douloureux. Qu'y faire? Puisqu'il est entendu que tous seront désormais sincères et véridiques, dans la confrérie, le premier devoir y doit être d'agir de son mieux et de croire selon ses lumières, mais de ne pas s'en faire accroire et de n'en pas faire accroire aux autres.

Moyennant quoi l'on peut espérer ceci. Les architectes qui bâtiront la cathédrale de l'avenir, pour peu qu'ils aient, avec de la mémoire et de l'indulgence, la fantaisie copieuse des imagiers d'autrefois, ne manqueront pas de sculpter dans quelque tympan un nid de cigognes; à moins qu'ils ne le taillent dans la plus haute pierre, sous

l'auvent du clocher, pour mieux figurer l'humeur de ces voyageuses; nées sur ce faîte d'où l'on voit beaucoup de pays, elles gagnent souvent le large, étant des oiseaux curieux et de grand vol; rappelées par la voix qui leur sonne là-haut des heures accoutumées, elles reviennent tourner autour, d'instinct, sans savoir pourquoi, pauvres bêtes! par le commandement exprès qui a fait à chaque être sa destination particulière, qui a fait d'elles les modestes messagères de paix, les avant-courrières des bons jours.

15 janvier 1892.

POÉSIE ET VÉRITÉ

LAMARTINE[1]

Il y a cinq ans, on inaugurait à petit bruit une statue de Lamartine, tout au bout de Paris, à côté du modeste logis où la vieillesse du poète avait tant peiné. Le bronze est maigre, tapi et comme retraité dans un square étroit, à la queue de la longue avenue emplie par le nom glorieux de Victor Hugo; on dirait d'une concession temporaire auprès d'une concession à perpétuité. Rien n'éveilla l'idée d'une réparation nationale, ni dans la statue, ni dans la façon dont elle fut donnée; c'était plutôt la dernière aumône accordée à une indigence encombrante. Quelques personnages officiels, pas des plus gros, se recommandèrent à notre attention devant quelques fidèles

1. *Lamartine*, étude de morale et d'esthétique, par Ch. de Pomairols; Hachette, 1889. — *La Jeunesse de Lamartine*, par Félix Reyssié; Hachette, 1892.

transis; on redescendit dans la ville, et, là-haut, le silence retomba vite sur le pauvre grand homme, resté seul avec son chien. — Une voix protesta contre l'injuste oubli; elle disait : « Les circonstances changent et les œuvres demeurent; et c'est pourquoi j'ai la confiance que l'heure viendra tôt ou tard, pour Lamartine, d'être mis à son rang... Ce rang, il se pourrait bien que ce fût le premier [1]. »

Les circonstances ont changé, avec la crise d'idées qui rendra ces dernières années si intéressantes, quand on les verra mieux, les voyant de plus loin. Chaque jour donne un peu plus raison à celui qui prédisait la résurrection de Lamartine. Au centenaire de 1890, on a senti que le poète des âmes reprenait ses sujettes. De partout, les hommages lui reviennent, effusions lyriques de ses disciples, paroles éloquentes des orateurs, jugements favorables des lettrés. MM. J. Lemaître et Faguet se sont trouvés d'accord pour dire qu'il est plus qu'un poète, qu'il est la poésie toute pure. M. de Pomairols nous a donné son *Lamartine*, un livre inégal, incomplet, mais touchant par la piété qu'il respire, excellent dans les parties où l'auteur définit une sensibilité qu'il est si bien fait pour comprendre. Hier encore, un honorable membre du barreau de Mâcon, M. Félix Reyssié,

1. *La Poésie de Lamartine*, dans *Histoire et Littérature*, t. III, par F. Brunetière.

m'apportait un volume sur *la Jeunesse de Lamartine*. C'est, on le devine, une offrande fervente au dieu local. M. Reyssié décrit avec amour la terre et les sites où le génie de Lamartine s'est docilement moulé; il montre comment tel vers est né de tel accident du sol; il glane dans la région quelques éclaircissements complémentaires sur les épisodes de jeunesse. Bien peu à la vérité : on s'étonne que Lamartine n'ait pas découragé ses biographes; il faut une passion de chasseur pour fouiller encore les buissons, quand tout est sorti avec ces tristes et copieuses battues de souvenirs, les *Confidences*, les *Commentaires*, la *Correspondance*. Le livre de M. Reyssié est d'une lecture agréable; s'il était besoin d'un conseil pour relire Lamartine et d'une occasion pour parler de lui, on ne saurait trouver conseil plus persuasif et occasion meilleure.

Je ne viens point essayer ici une étude littéraire : tout a été dit par nos aînés, les contemporains du poète, et redit à la nouvelle mode par les critiques plus récents. Les subtilités doctrinales sont vraiment trop déplacées à propos de Lamartine; tout le nécessaire tient dans ce verdict du bon sens, rendu par M. de Mazade, il y a vingt ans : « Ce n'est point par l'originalité ou par l'étonnante grandeur des sentiments et des pensées que brille Lamartine; il exprime le plus souvent les croyances et les idées de tout le

monde, ce qu'il y a de plus simple dans l'âme humaine, le christianisme du foyer, le culte de la maison de famille, la pensée des morts, l'élan vers l'infini ou l'amour terrestre. Il transforme en poésie ce que les enfants et les femmes sentent comme les hommes, et c'est pour cela qu'il a parlé à tous les cœurs. » Et voilà assez de littérature, au sujet de ce grand joueur qui joua toutes les parties de la vie, la partie de la gloire littéraire comme les autres, sans y attacher plus d'importance qu'aux autres, peut-être moins. Il l'a répété à maintes reprises, sous toutes les formes, — et ce ne fut pas chez lui coquetterie d'écrivain, mais vérité pure : « Je n'étais pas *auteur*, j'étais ce que les modernes appellent un *amateur*, ce que les anciens appelaient un *curieux* de littérature, comme je suppose que Horace, Cicéron, Scipion, César lui-même l'étaient de leur temps. La poésie n'était pas mon métier; c'était un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune dans ma vie. J'aspirais à autre chose, je me destinais à d'autres travaux. » — Et ailleurs : « J'ai eu de l'âme, c'est vrai; voilà tout. »

Je ne tenterai pas davantage une étude de l'homme intérieur. A quoi bon épiloguer sur le plus simple, le plus instinctif des hommes? A quoi bon obscurcir, par des explications psychologiques, cette âme claire comme l'eau de la

source? Il l'a définie lui-même en quelques mots, lorsqu'il la prêtait à son *Raphaël* : « Il avait pour trait distinctif de son caractère un sentiment si vif du beau dans la nature et dans l'art, que son âme n'était, pour ainsi dire, qu'une transparence de la beauté matérielle ou idéale éparse dans l'œuvre de Dieu et des hommes. Cela tenait à une sensibilité si exquise qu'elle était presque une maladie en lui, avant que le temps l'eût un peu émoussée. » — C'est vrai, c'est tout, cela suffit pour le Virgile français.

Je voudrais regarder aujourd'hui Lamartine dans l'image que se font de lui nos contemporains. Je voudrais comparer les deux figures si différentes que nous présentent les miroirs, selon la préparation qu'ils ont subie. Nous rechercherons ensuite quelle est la plus *vraie*. Si grand que soit le poète, je lui demanderai de m'aider à débattre une question plus grande que lui, à poser un des problèmes de l'heure présente.

I

Voyons d'abord ce que fut Lamartine pour beaucoup d'hommes de sa génération, qui le contemplaient de loin, d'en bas, sans soulever le manteau; ce qu'il continua d'être longtemps pour ceux de la mienne; ce qu'il est encore pour les jeunes gens qui n'ont lu de ses œuvres que les plus populaires, sans avoir le loisir ou la curiosité de compulser les commentaires tardifs du poète et les surcharges de la critique. Je ne saurais mieux préciser les traits de cette figure idéale qu'en les cherchant dans mes propres souvenirs. On me pardonnera un procédé d'investigation toujours fâcheux; si je l'emploie comme le plus sûr et le plus simple, c'est que, bien loin de prétendre à la moindre originalité dans mes impressions, je suis fermement convaincu qu'il faut les généraliser à l'infini, qu'elles ont été partagées depuis 1820 jusqu'à nos jours par des milliers

d'hommes, avec de légères différences de temps, de lieu, de prédilection pour telle poésie, tel volume, mais avec la même intensité, avec les mêmes nuances, avec la même illusion, dans la prime jeunesse, d'être seul à ressentir ce que tous éprouvaient en commun.

J'écarte de la table les gros volumes d'œuvres complètes et commentées, les recueils de critique où j'ai dû puiser les éléments de cette étude; livres froids, propres et bien mis, comme des étrangers en visite de cérémonie. J'avise à la place accoutumée un petit bouquin de poche : *Méditations poétiques*, par Alphonse de Lamartine; Bruxelles, 1833. C'est une de ces contrefaçons que la Belgique répandait libéralement. Guenille de livre, qui ne vaudrait pas deux sous dans la boîte du bouquiniste. Les plats de la couverture, rongés aux angles, mal retenus par des fils étirés, montrent la bourre grise du carton; au dedans, l'impression microscopique se lit mal sur les feuillets piqués de rouille. Le compagnon demande grâce : il a fait tant de routes, et si fatigantes, dans les poches, dans le carnier, dans les fontes de la selle, dans les sacoches des mulets syriens. Que c'est triste, la consomption du vieux livre ami! On accepte, il le faut bien, l'usure de toutes les choses familières, sur nous et en nous, l'usure des corps; mais cet évanouissement d'un parfum spirituel, qui menace de nous manquer

avant la fin du voyage, il semble que ce soit l'usure visible des sentiments et des pensées, la mort d'une âme. — J'avais déniché mon trésor dans un coin de la bibliothèque de campagne, à mes premières vacances. Ils étaient deux alors, de même format minuscule et de même provenance : le second, *les Harmonies poétiques*, a sombré au fond d'un sac, sur une des routes de l'Argonne, quand on y perdait tant de chères dépouilles, il y a vingt ans. — Du jour où j'eus trouvé cet interprète, toutes les choses de la Nature et mes propres sentiments prirent une signification certaine, une physionomie connue, une voix intelligible. Je savais nommer ce qui avait été jusqu'alors sans nom. Les impressions reçues du monde extérieur, tombant dans une âme façonnée par ce maître, s'y modelaient exactement sur les formes qu'il m'avait données. De la montagne où je le portais, dans un pays assez semblable au sien et commandé de même par les sommets des Alpes, les aspects de la terre m'apparaissaient à travers *l'Isolement* et *le Vallon*, les couleurs de la végétation à travers *l'Automne*, les feux du ciel de nuit à travers *le Soir*. Ainsi pour le monde moral; ainsi pour les contrées que j'ignorais, pour cette géographie de rêve qu'il m'enseignait, l'Italie, les mers du Midi, visions désirées à travers lui, arrêtées à jamais dans les tableaux qu'il en avait tracés. Tout d'abord, je

crus être seul à sentir avec ce frère l'univers d'émotions qu'il avait créé pour nous deux; par la suite, je m'aperçus qu'il transportait tous ses lecteurs aussi loin, aussi haut, et, naturellement, j'éprouvai quelque chagrin de me voir ainsi remis dans le rang; enfin, avec la sagesse tardive, j'ai compris que s'il était grand, doux et bienfaisant, c'est parce que la multitude des hommes communiait en lui.

Un peu plus tard, j'eus mon second enchantement par Lamartine. Ce fut au collège, un dimanche, à la classe de catéchisme. La leçon du jour ayant fini avant l'heure de la récréation, notre maître, un jeune prêtre breton, nous accorda une demi-heure de *lecture*; il dit qu'il allait nous lire une description de la Savoie, et il tira de la poche de sa soutane un mince volume : c'était *Raphaël*. Poussé par nos supplications et entraîné lui-même, il alla plus loin que les pages descriptives, il alla jusqu'au tiers du volume. J'entends encore cette voix chaude d'émotion combattue, qui faisait parler Julie. Que Dieu l'absolve de son imprudence, si c'en était une; à l'âge où l'adolescent doit recevoir toute la révélation de la vie, il est de pires instructeurs que la prose d'amour de Lamartine. Quand nous sortîmes de la classe, le cercle d'horizon où le monde est enclos avait reculé à l'infini, une lumière neuve vivifiait la création; des lambeaux de ces longues phrases

souples et caressantes flottaient sur nos lèvres, nous les rejetions comme on expire un air trop brûlant, aspiré par les poumons devant une fournaise. A la première sortie, je me procurai ce livre, je l'appris par cœur. Depuis lors, je l'ai relu bien souvent sur le lac du Bourget, sous les châtaigniers de Tresserves; pendant longtemps, je n'ai pu voir ces lieux avec d'autres yeux que ceux de *Raphaël*. Les bons juges placent ce roman autobiographique parmi les productions imparfaites de Lamartine; les bons juges nous la baillent belle. Si nous sommes sincères, nous récuserons toujours notre jugement littéraire devant certaines œuvres entrées de bonne heure dans notre chair et notre sang, fixées dans notre imagination par des circonstances spéciales. Tels vers, tels morceaux de prose, de musique ou de peinture, ne sont que des supports sur lesquels l'être intime s'est développé; veut-on en faire un objet d'étude, on ne les isole pas plus qu'on n'isole un trait particulier du visage ami qui le complète; eussions-nous le don critique et hypercritique, notre liberté d'examen est aliénée en pareil cas, comme celle d'un homme épris vis-à-vis de la femme aimée.

Je connus ensuite *Jocelyn*, *Graziella*, le *Voyage en Orient*. Je vis le golfe de Naples et la Syrie comme j'avais vu la Savoie et Milly : des domaines lamartiniens, où le maître avait commandé

d'avance mes impressions, où il était partout présent. Il l'a écrit quelque part : « Un paysage n'est qu'un homme ou qu'une femme. » Vue littéraire, dira-t-on. Il faut le dire alors des âmes pieuses qui admirent surtout dans la nature l'image de son Créateur. C'est, à un moindre degré, le même sentiment qui nous fait voir, dans un paysage, le reflet de l'imagination assez puissante pour recréer ce coin de terre à sa fantaisie. Dans le Liban, en Terre sainte, je n'eus pas de peine à accepter Lamartine pour guide ; la tradition de son passage était toute chaude, après un demi-siècle, au foyer de ces familles levantines dont il a popularisé les noms, et qui se perpétuaient naguère encore dans leurs fiefs consulaires. A Ramleh, le bon vieux signor Damiani, *consoul de toutes les potences*, me montrait avec orgueil la table où il avait hébergé le poète. Je retrouvais partout le genre d'exactitude qui lui est propre : une interprétation fidèle sans vérité photographique; nul souci de la précision extérieure du détail, le don de tirer au dehors la beauté particulière enfermée dans chaque chose.

De même qu'il avait fixé l'aspect des lieux que l'on regardait d'après lui, et déterminé la nature des émotions qu'on se sentait tenu d'y éprouver, de même Lamartine donnait le cadre, les couleurs et presque les traits où devaient s'incarner les objets des premières recherches du cœur. Sa

plus grande puissance lui est venue, peut-être, de la peinture qu'il fit de ses amantes, peinture si large, si peu appuyée; sans aucun artifice médité, par délicatesse native et surtout par besoin de peindre comme il voyait, il a su concentrer des rayons très ardents sur des figures si générales, si impersonnelles, que chacun peut détourner ces figures pour les ranimer sous d'autres noms, et prêter à d'autres voix l'accent divin inventé par le poète. Élevée ainsi à la dignité d'un type universel, que chacun ramène au type connu de lui, Elvire déjouait d'autant mieux les investigations malignes; lors même qu'elle se précisa sous le nom de Julie, je me contentai facilement, pour ma part, des indications flottantes de Lamartine; pas plus pour elle que pour l'ombre incertaine de Graziella, je n'éprouvais la curiosité de creuser les personnages historiques, de rechercher la nature réelle de rapports si peu expliqués par l'écrivain, si bien adaptés par là même à l'histoire particulière que chacun brodait, avec son expérience, sur ce lâche canevas.

Et Lamartine lui-même, comment nous apparaissait-il, avant toute enquête « documentaire »? Je doute qu'il y ait jamais eu pareille souveraineté d'un homme sur les imaginations. Il personnifiait tout ce que l'on envie : beauté, amour, poésie, gloire, pouvoir de la parole, noble et large existence à travers des pays prestigieux et

des aventures épiques, l'illimité du rêve et la plénitude de l'action. Je le voyais à peu près tel qu'il s'est dessiné avec complaisance, dans les épanchements de son déclin; il faut bien que ces dessins gardent une grande part de vérité, puisque, sans les avoir connus, par la seule pratique des premières œuvres, le lecteur se faisait du poète un portrait si approché. — Le bel enfant, « né parmi les pasteurs », choyé par la tendresse d'une mère incomparable, grandissait dans un paysage arcadien. De son premier vol, il nous ravissait en Italie, et cette terre, sillonnée par tant de peintres et de poètes, n'appartenait plus qu'à lui; de l'enchanteresse qu'un autre allait bientôt appeler

Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,

il avait la virginité, nous la découvrions par ses regards. Il revenait en France pour aimer encore, dans un cadre délicieux, comme on n'avait jamais aimé : c'était du moins l'illusion qu'il donnait. Puis, le coup de foudre de la gloire, un pays enivré de ses vers du jour au lendemain; cette gloire rapportée dans sa chère Italie, où son génie allait représenter la majesté du vieux trône restauré. Après cette jeunesse de demi-dieu, une maturité héroïque : le départ pour l'Orient, sur son vaisseau, avec une escorte

d'amis; la retraite fastueuse dans cette Asie où il continuait le sillon lumineux de Bonaparte et de Chateaubriand, d'où son nom arrivait à l'Europe grossi par un cortège de noms légendaires, Ibrahim, Djezzar-Pacha, les cheiks du Liban et de l'Hermon. Un deuil cruel, mais estompé de poésie comme tout ce qui touchait à sa vie, l'ombre d'un jeune cyprès sur la statue de marbre blanc. Et c'était là-bas que le suffrage du peuple allait le chercher pour l'introduire dans la politique.

Il y entrait, il y restait, miraculeusement préservé des petitesses, des souillures, des haines inséparables de la vie publique pour les plus heureux. Comme ses amours, sa politique avait ce caractère général, impersonnel, qui le plaçait au-dessus de tous et près du cœur de chacun. Je me représentais les chambres de la monarchie de juillet avec Lamartine isolé à l'arrière-plan, hors des partis, hors des querelles quotidiennes, « siégeant au plafond », ainsi qu'il le disait, écoutant le bruit lointain de l'océan populaire qui montait et lui apportait le pouvoir, comme il écoutait jadis, sur la grève de Baïa, le bruit des flots qui lui apportaient un poème. Étrange député, dont les manifestes étaient les *Recueillements poétiques* et les préfaces de *Jocelyn*; orateur prodigieux, qui s'emparait de toutes les questions pour les soulever dans un monde supérieur, qui parlait au peuple par-dessus les têtes de ses collègues, avec

les mots, l'accent, les attitudes du Forum antique. Il attendait l'heure inévitable qu'il avait prévue; l'entendant approcher, il réveillait la France avec ses *Girondins*, ce livre dont on a dit : « C'est une révolution qui passe »; et jusque dans les erreurs manifestes de cette histoire, Lamartine gardait mieux que notre indulgence, il gardait notre sympathie et notre admiration; tant étaient visibles sa pitié pour les victimes, son amour de la vertu, son désir de se partager le cœur pour se dévouer rétrospectivement à tout ce qu'il y avait de généreux et de respectable dans chacune des deux causes en conflit. Je le voyais enfin dans la tempête et l'apothéose, debout à la barre, superbe de courage et d'éloquence, gouvernant seul contre les vagues déchaînées d'une révolution sociale, les contenant par sa parole, bravant la mort chaque jour avec des mots heureux, investi durant quelques semaines d'une royauté absolue, idole et prophète d'un peuple qui le suivait comme la protestation vivante de l'idéal contre la coalition des intérêts. Et après tant de bonheur et de gloire, la chute, l'oubli, la misère, la mort sourde; triste envers du tableau, sans doute, mais encore empreint d'une sombre noblesse, relevé par la dignité touchante de ce long labeur du vieillard, et qui achevait de prendre nos cœurs en ajoutant la compassion à l'éblouissement.

Ainsi m'apparurent longtemps, comme un tout harmonieux et magnifique, l'œuvre, la personne et la vie de Lamartine. Quand je dis *moi* au lieu de *nous*, c'est, je le répète en m'excusant, pour ne pas affirmer sans preuves ce dont je suis pourtant persuadé, l'identité de la vision chez la plupart de mes aînés et de mes contemporains. Ainsi je le vis jusqu'à l'époque récente où me vint la malencontreuse pensée de l'étudier de plus près, dans ces gros livres et ces livres neufs auxquels il faut maintenant revenir.

II

Reprenons-les, ces dossiers de l'instruction, *Confidences*, *Commentaires*, *Correspondance*, biographies, critiques; et les *Souvenirs* de l'excellent Charles Alexandre, un de ces témoins à décharge qui font parfois condamner le prévenu; et la *Jeunesse* de M. Reyssié, où le souci de l'information ne sert pas toujours les pieuses intentions du narrateur. En contrôlant les uns par les autres ces documents, nous obtiendrons l'autre figure de Lamartine, celle que voient les gens renseignés; la *vraie*, comme l'on est convenu de dire pour tout ce qui diminue. Je prends le mot à titre provisoire, nous en discuterons ensuite le bon aloi.

Il est entendu tout d'abord que nous devons reviser à chaque ligne les assertions du principal intéressé et qu'il a « le génie de l'inexactitude ». On le surprend en faute dès ses premiers vagisse-

ments, puisqu'il eut le tort de s'y complaire. Aucun membre de sa famille n'avait émigré, affirmait-il : on lui prouve qu'il y en eut deux sur la liste. Quand il raconte les entrevues furtives de son père et de sa mère à la prison de Mâcon, sous la Terreur, il ajoute : « Ma mère me nourrissait alors. » On lui prouve qu'il avait à cette date plus de trois ans. Pour chaque fait, pour chaque jour de sa vie, on pourrait continuer ce jeu facile de redressement; il suffisait d'indiquer comment on le joue.

La radieuse enfance à Milly, on la réduit à ses justes proportions. Le jeune Alphonse reçut l'éducation et mena l'existence habituelle des hobereaux de province. A dix ans, l'enfant est « un bon gros garçon joufflu, l'air étonné, la bouche bée, le nez en l'air ». Écolier médiocre et difficile à gouverner, il s'échappe de l'institution Pupier; on le met aux jésuites de Belley; il s'y trouve mieux, les bons pères lui laissant toute liberté de rêver. Ici, je me reprocherais de ne pas enchâsser une perle que M. Reyssié nous fait connaître : c'est, dans un discours de distribution de prix prononcé récemment au lycée Lamartine, la réclame discrète où un professeur nous montre le poète dévoyé, parce qu'il fut élevé par les jésuites au lieu de l'être par l'Université. — « C'est là en effet (à Belley) que le jeune Lamartine allait achever de s'imprégner tout entier de ce sensua-

lisme pieux, sanctifié par le mysticisme, qui se retrouve plus tard dans ses rêveries poétiques comme dans les réalites de son existence. Assurément, une éducation plus virile et moins mystique, une direction plus ferme, sans être moins bienveillante, auraient maintenu, dans ce jeune homme, la suprématie de la raison sur l'exaltation de son imagination et fortifié son caractère sans effleurer même l'exquise sensibilité de son cœur. » Et voilà comment *le Lac*, revu par le professeur du lycée, aurait pu devenir un bon devoir.

Les études terminées, l'adolescent revient languir à Milly. — « Un fils de famille très gâté, — nous dit-on, — un peu sauvage et très rêveur, le jeune monsieur du château, ignorant, mais aimant les romans et les poètes, passionné pour les chevaux et les chiens, adorant les ravins et les bois, grand, vigoureux, alerte, très beau, faisant quelques vers, aimant la religion et rêvant un peu d'amour, voilà Lamartine à vingt ans... Un jeune chasseur, d'éducation et d'instinct religieux, ayant l'imagination épicurienne. » — L'oisiveté lui pèse, il se ronge, il voudrait prendre du service dans la garde pour aller à Paris, ou tout au moins faire son droit à Dijon, entrer au barreau. En attendant, il se dépense à Mâcon en frasques vulgaires, il joue, il fait des dettes; et ses vers érotiques, imités de Parny, célèbrent les aventures faciles de la petite ville. Telle qu'on l'a

reconstituée pour ces années, sa vie est celle de tous les jeunes désœuvrés qui embellissent les cafés d'un chef-lieu.

Il est temps de le dépayser. Sa famille l'envoie passer en Italie l'hiver de 1811-1812. C'est l'hiver de *Graziella*. Que nous laisse-t-on de la « pêcheuse de corail », qui était en réalité une petite cigarière de la manufacture de tabac? Moins que rien; un lambeau décoloré comme ce mouchoir de cotonnade rouge, donné par la pauvre fille, qui se fanait dans une armoire de Saint-Point, près de la table de travail. Le voyageur l'a remarquée un soir, à la sortie des ateliers; son plus cher ami, Aymon de Virieu, est en bonne fortune avec lui :

Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits...

« Une partie carrée », disait M. Scherer, quand il faisait l'agréable. La Napolitaine inspire des vers dont la plupart serviront dans la suite pour une autre amante. En revanche, ceux qui devaient immortaliser le souvenir de cette enfant ont été composés beaucoup plus tard. *Tristesse*,

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage...

jaillit par hasard, au jardin du Luxembourg : « J'ignorais encore qu'elle fût morte de mon

absence ; j'étais à Paris, dans la dissipation et le jeu... » L'adorable *Premier regret* ne remonta que dix-huit ans après, en 1830, dans l'église Saint-Roch, un dimanche que le poète avait accompagné Mme de Lamartine à vêpres.

Au moins, a-t-on mieux respecté les voiles dont s'enveloppait pour nous la figure mystérieuse qui flottait sur *le Lac*? — Hélas ! — Après des années de folies à Paris ou de pénitence en Bourgogne, après de vaines démarches pour obtenir un emploi diplomatique ou une sous-préfecture, Lamartine, la bourse vide et le corps malade, va prendre les eaux d'Aix en août 1816. Il y rencontre celle qui se nommait alors Mme Charles et qui devait s'appeler désormais Elvire. M. Charles, physicien célèbre en son temps, un peu oublié comme savant, plus célèbre aujourd'hui comme mari, M. Charles, bibliothécaire de l'Institut, où l'on conserve un beau portrait de cet aimable vieillard, avait retiré d'Écouen une pauvre orpheline pour l'épouser sur le coup de soixante-dix ans. Nous savions déjà par *Raphaël* comment se noua l'intimité des deux jeunes gens ; mais si brûlantes que fussent les confessions du roman, elles n'attestaient que l'intimité des âmes. Cela ne pouvait suffire aux fureteurs; ils ont découvert les variantes du *Lac*, ils nous ont donné la strophe du baiser; ils ont marqué les coïncidences entre les poésies plus sensuelles de l'année

suivante, *Hymne au soleil*, *A El..*, et les promenades avec Julie dans les bois de Meudon, quand Lamartine eut rejoint son amie à Paris, au printemps de 1817. Quelle conquête pour nous! Cet amour type, qui planait de si haut sur tous les amours du siècle, nous avons maintenant la joie de savoir qu'il n'a différé en rien des autres. Nous savons aussi que certaines *Méditations*, d'un caractère philosophique et religieux, comme l'ode à M. de Bonald sur *le Génie*, n'étaient qu'industrie d'amoureux : ayant appris que Bonald comptait parmi les plus notables habitués du salon de Julie, et voulant se ménager un bon accueil chez cet arbitre, Lamartine écrivit à Aix, en une soirée, son dithyrambe au philosophe dont il n'avait jamais lu une ligne. — « Mon adhésion à ses symboles que j'ignorais n'avait été qu'une complaisance à l'amour. » Nous savons enfin que le *Crucifix* ne fut « recueilli sur sa bouche expirante » que par métaphore poétique : Aymon de Virieu le rapporta, après la mort de Mme Charles, à l'ami retenu loin d'elle par la pénurie d'argent Et l'on nous fait espérer un régal possible, la correspondance de Julie, conservée à Saint-Point dans un tiroir secret où il y aurait chance de la trouver. Pour Dieu, si cela est, qu'une main tutélaire brûle ces lettres avant l'arrivée des éditeurs!

Moins de deux ans après les heures tragiques, Lamartine est de nouveau à Aix, en train de

conclure un mariage de raison. — « La jeune personne, écrit-il, est très agréable et a une très belle fortune; il y a des penchants communs, une conformité de goûts, de sympathies, tout ce qui peut rendre heureux un couple qui s'unit. » Et un peu plus tard : « Je tâche de me rendre le plus amoureux possible. J'aurai une véritable perfection morale ; il n'y manque qu'un peu de beauté, mais je me contente bien de ce qu'il y en a... C'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Enchâssons-nous dans l'ordre établi. » — « Ce qu'il cherche dans le mariage, c'est une situation », ajoute le dernier biographe. Il se résout à publier les *Méditations*, comme une chance de gagner quelque argent et d'aplanir les obstacles. Le livre réussit dans les salons, moins bruyamment que nous l'imaginions à distance. Louis XVIII nomme le poète attaché à Naples, le mariage se fait. Les *Nouvelles Méditations* naissent à Ischia, c'est un étrange pot-pourri du cœur, réminiscences de Graziella, de Julie, mêlées aux hymnes sur la félicité présente. L'été ramène le ménage à Aix; et tandis que toute l'Europe pleure sur la douleur du chantre d'Elvire, dans ces eaux de Hautecombe, à jamais attristées par l'image adorée, les nouveaux époux se baignent gaiement; la correspondance témoigne de leur allégresse.

A partir de ce moment, les soucis de carrière

et les agitations pour l'avancement passent au premier plan dans la vie du poète. C'est ce qui ressort de la publication nouvelle de M. Édouard Frémy sur *Lamartine diplomate*. En 1830, il convoite ardemment la légation d'Athènes, il va enfin l'obtenir : la révolution éclate, le serviteur des Bourbons donne sa démission ; mais M. Frémy ne nous fait pas grâce d'une lettre assez ambiguë, adressée par le démissionnaire à M. Molé ; il insiste sur son désir de prêter le serment ; on pourrait croire qu'il se ménage une porte de rentrée.

J'ai rapporté quelques pièces du procès fait à la jeunesse, sans rien dissimuler. Le procès de la politique est plus connu. Il y a chose jugée, personne ne s'étant soucié de reviser la cause, malgré la plaidoirie amicale de Louis de Ronchaud. C'est un lieu commun de dire que le poète fut imprudent et coupable, en usurpant un rôle réservé alors aux avocats, réclamé depuis par les ingénieurs ; qu'il n'entendait rien à ces matières, et que, ridicule d'abord, dangereux ensuite, il devint le principal auteur de nos malheurs publics. L'opinion est si prévenue de ce côté, que mon admiration pour l'enchanteur commença de branler par là ; les lectures que je viens de résumer achevèrent de la troubler.

Et me voici bien avancé. Je connais maintenant l'autre figure de Lamartine. Par curiosité

inutile, pour la vanité de paraître informé dans les études professionnelles, — car il n'y a que cela tout au fond de notre soif de critique, la connaissance intime de ce poète n'important point aux fins du salut, — j'ai failli perdre la douce tranquillité d'un beau culte. On raconte que Victor Hugo, lorsqu'on lui présenta les implacables réquisitoires de M. Biré, gémit doucement : « Cet homme est bien méchant. » J'ai envie de dire la même chose des biographes et des critiques qui ont désolé ma religion : ils sont bien méchants. — Mais, diront-ils, on ne doit jamais hésiter à sacrifier la plus belle illusion pour acquérir une vérité. — J'en tombe d'accord; seulement, est-ce bien une *vérité* que j'ai acquise? C'est le point qu'il nous reste à éclaircir.

III

Lamartine a jeté dans le raccourci d'une image ce mot d'une philosophie profonde : « L'idéal n'est que de la vérité à distance. » C'est justice qu'il en bénéficie tout le premier. Sainte-Beuve, avant de poignarder avec tant d'autres victimes celui qu'il était si heureux d'entendre nommer « un grand dadais », le Sainte-Beuve de la bonne époque, chez qui l'esprit de finesse s'échauffait encore d'un rayon de sympathie, a parfaitement indiqué comment l'on doit regarder notre poète. Comme pour les tableaux, il y a pour chaque homme un point, le seul d'où l'observateur puisse saisir la vraie valeur de l'ensemble. — « Lamartine est de tous les poètes célèbres celui qui se prête le moins à une biographie exacte, à une chronologie minutieuse, aux petits faits et aux anecdotes choisies. Son existence large, simple, négligemment tracée, s'idéalise à distance et se

compose en massifs lointains, à la façon des vastes paysages qu'il nous a prodigués. Dans sa vie comme dans ses tableaux, ce qui domine, c'est l'aspect verdoyant, la brise végétale; c'est la lumière aux flancs des monts, c'est le souffle aux ombrages des cimes. Il est permis, en parlant d'un tel homme, de s'attacher à l'esprit des temps plutôt qu'aux détails vulgaires qui, chez d'autres, pourraient être caractéristiques... Dans les femmes qu'il a aimées, même dans Elvire, Lamartine a aimé un constant idéal, un être angélique qu'il rêvait, l'immortelle Beauté en un mot, l'Harmonie, la Muse. Qu'importent donc quelques détails de sa vie? » Rien de plus juste. Le bon secrétaire Alexandre prend un jour cette note : « Il a écrit à des femmes trois lettres qui les rendront folles d'amour, bien qu'il n'ait pas voulu enivrer leur cœur. Il jette à pleines mains les roses. » Cette émanation naturelle de charme nous a rendus si exigeants qu'on lui reproche à la fois les inévitables déceptions qu'elle causa, et les rares moments où la main cesse de répandre des roses pour se reprendre aux besognes de la journée commune. D'une façon plus générale, tirer argument dans une longue vie d'homme de telle contradiction, de telle faiblesse, de tel saut brusque du cœur ou de l'imagination, de tel retour aux médiocres nécessités de l'existence, c'est le procédé du dramaturge, qui compose un

personnage avec des accidents pour produire un effet voulu; ce n'est pas le procédé de l'historien, qui doit résumer toute la série des pensées et des actes pour les chiffrer par un total exact. Dans ce total, chez Lamartine, vous ne trouverez ni un mensonge intéressé, ni une méchanceté; aussi Lamartine n'a-t-il pas à craindre de rencontrer son Biré. Quand il manque de mémoire, c'est par opulence d'imagination, par une puissance continue de création qui transforme le passé. S'il a fait souffrir, ce fut inconsciemment et en souffrant lui-même. Qu'il s'agisse de ses passions, de ses prodigalités financières, de ses erreurs de doctrine ou de conduite, nous n'y pouvons jamais reprendre que le trop-plein d'une source pure, le dommage involontaire causé par des eaux fécondantes qui se donnent sans compter.

Ainsi, pour défendre l'homme privé, il suffit de le suivre longtemps, au lieu de le guetter à quelque tournant de route. Il est inutile de défendre l'écrivain : le ridicule a fait prompte justice des prétentieux qui ne le trouvaient pas assez « artiste », des pointilleux qui triomphaient de quelques défaillances, dans ce souffle poétique naturel comme une respiration. — Pour le politique, c'est autre chose; les plus fervents admirateurs croient nécessaire de le jeter par-dessus bord, afin de mieux sauver le poète. Nous ne nous apercevons point qu'en acceptant de confiance ce

discrédit, nous continuons à servir l'arriéré de préjugés et de rancunes le plus éloigné de notre façon de penser.

Eh! quoi, c'est nous, hommes de 1892, instruits par cinquante ans d'histoire, dévoués à l'idée sociale, c'est nous qui donnons encore dans les petits trébuchets de M. Thiers, qui nous associons aux railleries bourgeoises de la majorité de 1838, qui applaudissons aux sarcasmes du ministre contre le grand isolé, initiateur de notre tâche? Lamartine entrait seul : « Voilà le parti social qui entre », disait Thiers; et ses députés de rire. Ils ne riaient plus, dix ans après, et leur chef n'avait pas cru dire si juste; le « parti social » entrait dans cette chambre derrière le poète, pour la balayer. Il vient toujours une heure où le peuple suit l'homme de l'idée et culbute les gens d'esprit. J'emprunte encore un mot lumineux à Sainte-Beuve, dans ces notes de sa vieillesse où il n'est certes pas suspect d'indulgence pour le vaincu. « Lamartine agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que n'eurent jamais les doctrinaires. » Tout tient dans ce mot.

Reprenez dans le détail les controverses de vingt années entre Lamartine et le gros des habiles, entre lui et Thiers, qui fut son principal adversaire ; partout et toujours, qu'il s'agisse des chemins de fer ou des houillères, des institutions de prévoyance ou des impôts, de l'enseignement

ou de l'extension du droit de vote, c'est le poète qui prévoit et provoque les transformations d'où notre monde actuel est sorti. Vraiment, il faut relire ce débat des chemins de fer, pour connaître ce qu'il peut y avoir de sens pratique dans le génie et d'aveuglement dans l'habileté courante. Il faut lire aussi les lettres de l'illustre ingénieur Marc Seguin, conservées dans sa famille; elles attestent que la première idée des chemins de fer ne fut comprise et appuyée dans le monde politique que par deux hommes : Arago et Lamartine. C'est Lamartine qui signale les dangers lointains inaperçus de tous; en 1840, au retour des cendres, et plus tard, à l'Assemblée nationale, alors que les passions réactionnaires lui jetaient dans les jambes le prince Louis et qu'il prédisait d'une vue si sûre l'empire, la guerre, l'invasion. Il y a encore de braves gens pour lui reprocher la révolution de 1848; c'est reprocher la tempête au sémaphore d'abord, au brise-lames ensuite. On accordera bien que la révolution se serait faite sans Lamartine; mais, sans Lamartine, elle eût glissé dès le premier jour dans quelque hideuse commune, déshonorée par le haillon rouge; sans lui, l'Europe eût peut-être accablé un pays qui n'avait d'abord pour répondants que ce nom, ce courage, ce principe de paix. Il n'eut qu'un tort : celui de ne pas user de sa toute-puissance morale pour abattre des

adversaires incapables de le remplacer, pour continuer à contenir et à diriger seul ce peuple qui avait besoin d'un guide unique comme lui. Il le pouvait; son ambition fut trop pure, elle rêvait obstinément le rôle légal d'un Washington; plutôt que d'en sortir, il abdiqua volontairement devant la coalition d'intérêts, de rancunes et d'épouvantes, reformée contre lui dans l'assemblée par les vaincus de février.

Si l'on prenait la peine de relire ses écrits politiques, ses manifestes et ses discours, on serait stupéfait d'y retrouver tout l'esprit du temps présent, avec plus de largeur, avec un appui plus solide sur l'idée de Dieu comme fondement de toute justice. Il faut pourtant citer une de ces pages. Je prends au hasard, parmi les plus anciennes, dans une préface de 1834 sur les *Destinées de la poésie* :

« Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale : il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires; si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendra les rênes des gouvernements nouveaux, si nous nous appellerons empire ou république; il s'agit de plus; il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique; si Dieu, dans

son acception la plus pratique, descendra enfin dans nos lois; si tous les hommes consentiront enfin à voir dans les autres hommes des frères ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves. L'idée est mûre, les temps sont décisifs, un petit nombre d'intelligences, appartenant au hasard à toutes les diverses dénominations d'opinions politiques, portent l'idée féconde dans leurs têtes et dans leurs cœurs; je suis du nombre de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de réaliser cet idéal qui n'a pas en vain travaillé toutes les têtes au-dessus du niveau de l'humanité, depuis la tête incommensurable du Christ jusqu'à celle de Fénelon. Les ignorances, les timidités des gouvernements nous servent et nous font place; elles dégoûtent successivement, dans tous les partis, les hommes qui ont de la portée dans le regard et de la générosité dans le cœur; ces hommes, désenchantés tour à tour de ces symboles menteurs qui ne les représentent plus, vont se grouper autour de l'idée seule; et la force des hommes viendra à eux s'ils comprennent la force de Dieu et s'ils sont dignes qu'elle repose sur eux par leur désintéressement et par leur foi dans l'avenir. »

Cela n'est-il pas écrit de ce matin, par un de ceux qui reprennent la même tâche avec les mêmes pressentiments, devant les mêmes symptômes et les mêmes besoins? — Des mots, des

mots, diront les sceptiques. Qu'ils aillent en vérifier les applications très pratiques, dans les débats sur les chemins de fer, les mines, les caisses de retraite; surtout, qu'ils se rappellent un fait entre mille, attestant la sincérité de ces mots. En avril 1848, Lamartine avait réprimé par son seul ascendant la redoutable manifestation du 16; il avait rendu possibles et pacifiques ces élections du 23, dont chacun désespérait jusqu'à la dernière heure. Le lendemain du jour où fut nommée cette assemblée qui devait le précipiter du faîte, — il ne s'y trompait point, — le chef du gouvernement provisoire se déroba à ses amis; il entra furtivement dans une église, se perdit au milieu des fidèles, et là, il pria longuement, remerciant la Providence de l'avoir aidé à sauver son pays. Quelles que soient nos croyances, nous avons tous l'instinct qu'il faut beaucoup attendre et très peu craindre d'une ambition bridée par ce frein intérieur. Puissent nos destinées ne tomber jamais qu'en des mains assez fortes, assez pures, assez sérieuses pour aller offrir ainsi, dans le silence du temple, le fardeau qui leur est confié!

Je m'attarde à combattre l'injustice qui pèse sur la mémoire de Lamartine; je ne voulais pourtant pas écrire un plaidoyer. Je voudrais surtout montrer combien est légitime l'image idéale que nous nous faisions du poète, parce qu'elle est conforme aux lois générales de la perspective

historique. Aux jours du romantisme, on eût simplement décrété que cette image est la vraie. puisqu'elle est belle, puisqu'elle répond à une exigence impérieuse du sentiment. Nous ne raisonnons plus ainsi. Une opération du sentiment n'a de valeur pour nous que si elle s'appuie sur une certitude rationnelle, si elle rentre dans une loi générale. Je crois que c'est le cas pour l'idéalisation de certaines figures.

Il y a, dans les méthodes critiques où nous mettions notre confiance, une contradiction flagrante avec les principes scientifiques qui nous rendent aujourd'hui raison du monde, avec les principes empiriques d'après lesquels nous organisons le gouvernement de ce monde. D'une part, nous rangeons tous les ordres de phénomènes sous la loi de l'évolution, du perpétuel devenir; nous attribuons de plus en plus une vie objective, évolutive et organique, à tout ce qu'on n'avait jamais séparé de l'homme : aux idées, aux croyances, au langage. Par une application neuve et hardie, on vient d'introduire la théorie de l'évolution dans les genres littéraires; il ne faut plus qu'un pas pour l'ajuster aux œuvres elles-mêmes. D'autre part, sur les ruines des anciennes autorités individuelles, nous remettons la conduite des sociétés et la décision des plus graves affaires aux masses collectives, au suffrage universel, tout au moins à l'opinion publique; ce qui

revient à dire, pour le philosophe, que l'instinct vital de l'inconscient nous paraît offrir plus de garanties que la raison analytique de quelques-uns.

C'est la double condamnation de notre procédé critique, en littérature et en histoire. Ce procédé oppose la finesse de quelques érudits aux instincts créateurs de la collectivité, à la conspiration de l'inconscient; et, s'il s'empare d'un fait, d'un livre, d'une figure, il arrête arbitrairement l'objet de son étude à un moment donné; il le considère comme achevé, désormais immuable. Passe encore pour les morts obscurs qui finissent avec la mort; mais les morts qui continuent de vivre, un Lamartine, un Victor Hugo, un Napoléon, et tant d'autres à tous les degrés de survie, de quel droit nous proposez-vous une restitution de leur figure passée, dont vous n'êtes jamais sûr, comme plus vraie que leur figure actuelle, objective, lentement accrue par la collaboration de tous? C'est comme si vous nous montriez la photographie enfantine d'un sexagénaire de nos amis, en disant : Voilà le fidèle portrait de N... Votre affirmation ne comporterait qu'une demi-vérité : c'est lui, sans doute, et ce n'est pas lui, nous ne le reconnaîtrions jamais sur ce portrait. En quoi votre décomposition, par l'analyse, est-elle plus légitime que la création synthétique de la foule? Dans une de ses poésies écrite loin de Milly, Lamartine avait parlé, par erreur, d'un lierre qui tapis-

sait le mur de la maison; il n'en existait point; par une inspiration délicate, sa mère planta le lierre absent et fit du mensonge une vérité. La foule, aidée par le temps, agit comme cette mère; elle achève l'œuvre du poète, elle fait des vérités de ses erreurs. Son opération est normale, conforme au travail de la nature, qui retouche constamment ses œuvres pour dégager les grandes lignes, pour les débarrasser du caduc et de l'accessoire. Ce qui crée de la vie est supérieur à ce qui en détruit.

Sait-on bien ce que l'on fait, en arrêtant toute formation d'idéal par « l'enquête documentaire »? L'électricité nous a donné le secret d'embellir les foyers modestes en déposant une mince couche d'or ou d'argent sur mille objets de métal commun. Que dirions-nous si une bande de maniaques envahissait le magasin de M. Christophle et s'acharnait à racler méthodiquement ces légers voiles d'or, sous prétexte qu'il faut nous rendre de la vaisselle *vraie*, du fer vrai, de l'étain vrai? On les enfermerait. C'est pourtant ce que l'on fait pour tout notre mobilier intellectuel, quand on contrarie le travail semblable et mystérieux du temps, qui dépose l'or de l'idéal sur le fer de la réalité première. Et puisque le raisonnement philosophique a le droit de tout mettre en doute, il peut pousser l'audace jusqu'à l'interrogation essentielle : ces fines recherches, ces dissections

habiles, sont-elles autre chose qu'un jeu d'idées dans quelques cerveaux ingénieux, jeu sans valeur sérieuse et appréciable, si on le compare aux forces plastiques de la nature et du large instinct humain, qui conspirent à créer leurs œuvres nécessaires, même avec ce que vous appelez l'illusion sentimentale?

L'analyse, dont la critique dissolvante est une des formes, nous a rendu de grands services et donné de vives jouissances, depuis un demi-siècle. Elle a sa tâche nécessaire; mais nous avons abusé dans les recherches morales de l'admirable instrument des sciences physiques; et nous y avons tous notre part de responsabilité. Nous commençons à comprendre qu'en prolongeant cet abus, nous allons directement contre le besoin urgent des esprits, besoin de synthèse et de reconstruction. Je ne dis point qu'il soit facile de rétrograder sur cette pente; je dis avec tout le monde que, si nous continuons à désagréger le peu de terrain solide qui nous porte encore, si nous ne reconstruisons pas, notre dissolution intellectuelle et sociale nous rendra bientôt impropres aux œuvres de vie.

J'indique seulement ces idées. Je demande crédit pour les développer. J'ai quelque scrupule à philosopher lourdement au sujet de l'aimable poète : mieux eût valu citer un plus grand nombre de ses vers. Mais en essayant de légitimer une

vue idéale par des arguments de l'ordre rationnel, j'aborde un dessein plus étendu. Les phénomènes de la conscience, comme ceux du monde extérieur, nous apparaissent régis par quelques lois générales, déduites de nos observations sur la nature et la société, et auxquelles nous essayons de tout ramener, parce que nous les tenons pour infiniment probables. Quand il y a conflit entre les plus chères aspirations du sentiment et l'évidence de ces lois inexorables, nous sacrifions tristement les premières, condamnées comme illusoires. Mais nous sommes et serons dans l'angoisse, tant que nous n'aurons pas trouvé le point de conciliation entre les besoins traditionnels du cœur et ces règles de l'esprit. Il n'y a pas encore, il n'y aura probablement jamais de formule universelle pour résoudre ces antinomies du cœur et de la raison. Tenons fermement les deux bouts de la chaîne, comme dit Bossuet; et, dans certains cas, tâchons d'apercevoir le point où les anneaux se soudent. Je propose aujourd'hui l'un de ces cas sous le couvert d'un grand poète; j'espère en découvrir d'autres dans la suite de ces études, en ramenant mes conclusions à cette recherche; parce qu'il n'est pas de souci plus pressant pour nos intelligences, parce que ce travail préliminaire est le fondement indispensable des reconstructions de l'avenir.

15 février 1892.

UNE AME DE DÉSIR

CHATEAUBRIAND[1]

M. de Lescure vient de nous donner le *Chateaubriand*, dans cette galerie des *Écrivains français* qui compte déjà tant d'agréables portraits et deux ou trois petits chefs-d'œuvre. C'est justice de remercier ici l'initiateur d'une si utile entreprise, M. Jusserand, qui en poursuit l'achèvement avec un zèle infatigable. On lui doit d'autant plus d'éloges qu'on met plus de paresse à lui obéir. Nos vieux maîtres auront par ses soins leur Panthéon; l'on gravera sur le fronton cette devise : Aux grands hommes les lettrés reconnaissants —

1. *Les Grands Écrivains.* — *Chateaubriand*, par M. de Lescure. — Je venais d'achever cette étude, quand M. de Lescure fut emporté par une mort prématurée. Les sentiments d'estime que je lui marquais de son vivant, j'aime à y revenir devant sa tombe; leur sincérité me dispense d'en renforcer l'expression, aujourd'hui qu'ils se changent en regrets, regrets partagés par tous ceux qui ont connu ce délicat et laborieux serviteur des lettres françaises.

et désireux de les faire revivre, ne pouvant les faire oublier.

Malaisée est la tâche des collaborateurs qui s'attaquent à nos premiers personnages littéraires. Comment réduire aux dimensions de la miniature, comment présenter sous un jour nouveau ces grandes figures, tant de fois étudiées? Je plaignais à l'avance M. de Lescure. Il s'est tiré de ces difficultés à son honneur, en insistant sur la biographie de Chateaubriand avec sa conscience habituelle, avec sa curiosité informée. Il puise aux meilleures sources, il écarte le douteux; le portrait qu'il nous montre reste dans la bonne vérité moyenne. On lui reprochera peut-être d'avoir glissé trop rapidement sur l'œuvre : trois pages pour *le Génie du christianisme*, c'est peu. Mais attendait-on un nouveau commentaire sur le livre où tant d'habiles gens se sont escrimés? S'il y a quelque découragement dans cette façon de se dérober, elle marque surtout beaucoup de modestie. Quand il traite des écrits de Chateaubriand, M. de Lescure passe volontiers la parole aux maîtres de la critique, il choisit avec tact les jugements qui ont le plus de poids. Son essai répond à l'objet que se propose la collection des *Grands Écrivains*, et c'est le premier mérite de ce genre d'ouvrages; ils doivent résumer pour le grand public, en traits faciles et précis, les notions généralement acceptées sur des hommes

dont le nom est illustre, dont la vie et les œuvres sont souvent ignorées. On s'éloignerait du but en s'attachant à des opinions singulières, en cherchant à briller sur un point d'érudition. Cette retenue a dû coûter à M. de Lescure, qui est un rare érudit; il y faut louer une preuve d'intelligence.

J'ai quelque embarras à parler d'un livre où je rencontre des lignes trop obligeantes et une invitation redoutable. Elle se trompe d'adresse, les raisons en apparaîtront à M. de Lescure sans qu'il soit besoin de les dire, si nous tombons d'accord sur les conclusions de cette étude. Après lui, et avec une liberté qu'il n'avait pas, je voudrais marquer deux ou trois traits saillants dans la physionomie de Chateaubriand. Devant un portrait bien fait et qu'on ne saurait avoir la prétention de recommencer, il est permis au passant d'interroger le regard du modèle, de hasarder ses conjectures sur l'âme qui s'y livre.

I

Il écrivait, dans la préface des *Mémoires d'outre-tombe* : « Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être. » Soin bien inutile, en effet : le scalpel du médecin n'avait plus rien à chercher. Dans ces douze volumes, achevant l'œuvre des livres qui les avaient précédés, l'homme dévoilait à chaque page « le mystère de son être ». Quand on les a longtemps pratiqués, quand on a confronté leurs aveux sincères et leurs réticences concertées avec tout le cours d'une vie aujourd'hui inondée de clarté, on connaît Chateaubriand jusque dans les moelles; il est facile de dégager l'essentiel de ce cœur et de ce cerveau.

Il s'est fait durant huit siècles : goutte à goutte, avec le sang batailleur, les révoltes et la fidélité

grondeuse, la foi naïve et les âpres passions d'une longue lignée de seigneurs bretons. Avant tout, c'est un gentilhomme breton. Il se déguisera suivant les temps, et de la meilleure foi du monde, en libéral, en démocrate sur le tard; doctrines qui ne tiennent pas plus à la chair qu'un habit de circonstance; il sera toujours un féodal, son donjon intérieur restera imprenable. Il est le plus complet et le plus magnifique produit du vieil orgueil nobiliaire; il le transformera pour d'autres applications, mais sans en altérer le métal solide, tel que sa race le lui a forgé. Chez le dernier de cette race, le père de François-René, « mon géniteur », comme il l'appelle, l'orgueil du nom était devenu un sentiment exclusif, une monomanie. « Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. » Les *Mémoires* nous peignent avec une pointe d'ironie le seigneur de Combourg, passant ses journées à classer des parchemins devant son arbre généalogique ; et leur auteur ne s'avise pas qu'il fait la même chose, durant les quinze dernières années de sa vie, par le livre qu'il écrit, par les attitudes qu'il fixe patiemment, par ce labeur de tous les instants avec sa collaboratrice dévouée, labeur qui n'a qu'un objet : l'édification de sa gloire. — Vanité pour vanité, le travail du père était plus désintéressé; il travaillait pour une race, pour les morts, pour les enfants à naître, pour une idée, en somme; le fils ne se donnait la

même peine que pour son individu. — Chateaubriand dit enpas de ses aïeux, comme Vigny :

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Il est plus sincèrement indécis entre ses deux orgueils : celui du passé, dont il aime à faire fi, sachant bien que la parure sied mieux quand on la porte négligemment; celui qu'il tire de lui-même, et qui s'enfle pour absorber l'autre. Son tort est de tourner en dérision une faiblesse qu'il partage au fond. Avec des vues plus soutenues, il aurait pu l'avouer et la défendre. Ces vieux seigneurs que nous avons encore connus, dans nos provinces, et qui n'avaient qu'un souci, qu'une idée fixe, l'ancienneté de leur race, que faisaient-ils dans leur ignorance, sinon proclamer d'instinct l'arrêt le plus certain de nos sciences, la valeur capitale de l'hérédité dans la formation des groupes et des individus?

Ainsi Chateaubriand hérita de l'orgueil accumulé pendant des siècles, et qui allait se nourrir en lui d'un nouvel aliment. Mais cet orgueil féodal, comme l'a si clairement établi le grand historien de nos *Origines*, est indissolublement lié aux deux acquisitions morales du Moyen âge chrétien, la conscience et l'honneur. Je ne voudrais pas dire qu'il les engendra, et cependant? Orgueil, conscience, honneur, de quelques noms

qu'on veuille appeler les vertus et les défauts branchés sur une tige commune, c'est le legs reçu par René de ces ancêtres, c'est l'axe de fer qui va le soutenir contre les poussées furieuses d'un autre élément, celui qui domine la nature propre de Chateaubriand : le Désir, dont il demeure la plus mémorable incarnation littéraire.

Au début de l'*Essai sur les révolutions*, il cite avec admiration un fragment de Sanchoniathon sur l'origine du monde. « La source de l'univers était un air sombre et agité, un chaos infini et sans forme. Cet air devint amoureux de ses propres principes, et il en sortit une substance mixte appelée Πόθος ou le Désir. Cette substance mixte fut la matrice générale des choses; mais l'air ignorait ce qu'il avait produit. » Voilà bien la cosmogonie qui convenait à Chateaubriand : c'est l'histoire et l'explication de son âme. Sans doute, le mythe phénicien s'applique à toute la nature, à tous les êtres : l'homme, créé dans un baiser, vit et meurt du désir. Mais celui qui nous occupe a porté le désir à un tel degré de violence, il a tendu si fort ce grand ressort de la vie, qu'il a semblé lui donner de nouvelles applications et presque inventer une nouvelle passion, pour laquelle on dut chercher des noms nouveaux. La « langueur secrète », le « vague des passions », le « mal du siècle », tout ce qui fait la substance de *René*, des œuvres postérieures où l'écrivain a

développé *René*, et enfin du romantisme sorti de ces œuvres, tout cela peut se résumer dans cette vieille chose et ce vieux mot, le désir. Comment cet éternel principe de vie et de souffrance a pris soudain une physionomie inconnue et une acuité singulière, c'est ce qu'un peu de réflexion fait vite apercevoir.

L'antiquité païenne, à l'exemple des peuples primitifs, bornait ses conceptions de l'autre vie à une continuation de la vie terrestre, plus ou moins améliorée. Par suite, le désir qui agitait les hommes, si puissant qu'il fût et si loin qu'il s'élançât, n'embrassait jamais qu'un idéal connu. Dans les Champs-Élysées et jusque dans l'Olympe, il retrouvait les objets agrandis de ses aspirations coutumières; il partait de l'homme pour concevoir quelque chose de *plus*, rien d'*autre*. Le christianisme vint rompre brusquement cet équilibre et bouleverser la perspective : il donna comme objet suprême au désir un infini de délices ignorées. Par comparaison avec cet infini, tous les contentements d'ici-bas n'étaient que misère et dégoût. Tant que la foi fut vive et entière, on n'imagina point les tourments d'un René; il n'y avait pas exaspération des grands désirs terrestres, mais transport de ces désirs aux choses éternelles; on n'eût pas osé concevoir alors une commune mesure entre les joies rêvées au ciel et celles que l'on continuait de chercher dans la créature. Les plus

violentes passions connaissaient leur égarement et la limite de leur bonheur; elles ne prétendaient pas anticiper sur la félicité infinie. Le plus beau coup de génie d'un poète chrétien est d'avoir deviné, quand il prêtait ses sentiments à une païenne, la nuance que revêtiraient les sentiments des chrétiens retombés dans le paganisme. Phèdre la donne par avance dans quelques-uns de ses gémissements, par exemple, quand elle s'écrie :

Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Ce sont les mots et la mélancolie propre de René : « Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. » Cependant le temps arrive où la foi vacille et s'évanouit dans un grand nombre d'âmes; le ciel chrétien s'est fermé. Ces âmes ramènent sur la terre l'immense désir tiré là-haut depuis tant de siècles; mais elles l'y ramènent altéré à jamais des biens inouïs qu'on lui avait promis, réduit à chercher dans le fini de quoi combler l'attente accoutumée de l'infini. Alors apparaît la terrible disproportion, entre des satisfactions qui ne se sont pas accrues depuis l'antiquité païenne et un désir démesurément grandi depuis lors. Les bannis ne peuvent oublier le paradis perdu, ils le cherchent dans le champ de ronces. L'heure va venir où les poètes, mêlant deux ordres de sentiments distincts chez l'amant

du Moyen âge ou du XVIIe siècle, écriront *le Lac* et *Rolla*. L'heure est venue où René peut paraître, avec « son grand secret de mélancolie », sentir comme il sent, et se faire entendre de tous.

Pourquoi le nouveau mode du désir, amplifié et retombant sur lui-même, fut-il suscité de préférence par ce petit Breton? Les *pourquoi* nous échappent : mais nous voyons bien *comment* tout prédisposait le petit Breton à le ressentir. L'hérédité lointaine lui avait mis dans le cœur la rêverie sauvage des gens d'Armor. L'hérédité immédiate y avait exprimé toutes les puissances de la mer. Les recherches de M. de Lescure ajoutent quelques traits significatifs à la physionomie du comte de Chateaubriand. Cet homme froid et taciturne avait l'esprit d'aventure, et jamais il ne quitta des yeux la mer. Embarqué à quinze ans, blessé au siège de Dantzig, il passe plus tard aux Iles pour y rétablir sa fortune. Revenu à Saint-Malo, il affrète jusqu'à cinq vaisseaux pour augmenter cette fortune; et tandis que ses bâtiments font la course à Saint-Domingue ou aux Antilles, la pensée du gentilhomme armateur les suit sur l'Océan, avec d'autant plus de passion, que leurs prises doivent relever la grandeur de sa maison. Ainsi le père a ramassé durant toute sa vie des visions de flots et de terres lointaines, des secousses de tempêtes, des bruits de vagues et des souffles du large qui dorment obscurément dans son souvenir;

il en fait à son insu l'âme de René, du fils qui dépensera en prodigue ce capital mort de rêve accumulé. Lui-même, ce fils, né sur la grève, fouetté des embruns, il grossit de ses premières acquisitions le trésor intact qu'il a reçu; ses premiers regards ont suivi les fuites d'oiseaux et de voiles, dans ces doutes de l'horizon marin où l'œil croit saisir encore ce qui a décrû et s'est évanoui; il en conservera le *plus loin* triste, indélébile, qu'on voit aux yeux des enfants de l'Océan. Partir sur les eaux fut son premier désir; il y était destiné; une circonstance fortuite l'arrêta, comme il allait prendre passage sur l'*Indien*, en armement pour Pondichéry. Jusqu'à son dernier soupir, toujours il a dû partir sur l'*Indien*.

Mais c'est surtout à Combourg que le cœur et l'imagination ont pris leur forme inaltérable. Il s'en rendait compte, il l'a dit en maint endroit : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. » Chacun a dans la mémoire l'inoubliable tableau de ces lieux et de ces journées, où tout semblait calculé pour renforcer les dispositions natives de l'enfant, pour augmenter la pression qui a fait jaillir, pendant soixante ans, les sources de son génie. Le jour où le chevalier sortit de la Cour Verte, avec cent louis

dans sa poche et la vieille épée de son père, pour « s'avancer sur la terre inconnue, comme Adam après son péché », *René* était fait virtuellement dans son esprit; et le reste de son œuvre n'est qu'un appendice explicatif de *René*. Viennent les grands voyages et les révolutions, les misères et les hautes fortunes, tous les événements mémorables qui ont heurté l'homme privé et l'homme public, ils ne changeront pas le fond de cet homme; tout ce qu'ils pourront sur lui, ce sera de polir aux angles le caillou de granit, qui s'est cristallisé à Combourg avec ses propriétés définitives.

C'est à Combourg que, par la seule force de son désir, il a créé de rien la sylphide, maîtresse de sa vie. On s'est beaucoup moqué de cette invention, on a voulu y voir un placage, un exercice de style. Que c'était mal connaître le poète! Sa première chimère fut plus vivante, plus réelle, que toutes les créatures de chair et d'os qu'il a magnifiées par la suite; ou plutôt elle les contenait toutes, et les créatures ne furent que ses pâles incarnations. Elle est peut-être la seule qui l'ait eu. On ne sent pas Chateaubriand, si on ne le voit pas sur la bruyère, au tomber des jours d'automne, avec sa magicienne, « roulé dans ses cheveux et dans ses voiles », cruellement et délicieusement possédé par cet être toujours présent. On ne le comprend pas, si on ne trouve point dans cet épisode la clé de toute son existence; et

c'est à très juste titre qu'il a intitulé ce chapitre des *Mémoires* : « Révélation sur le mystère de ma vie. » Je m'étonne qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas aperçu tout ce qu'il y avait là pour lui.

Jusqu'au jour où Chateaubriand reviendra reposer au Grand-Bé, les diverses et furieuses poursuites de sa vie n'auront qu'un but, étreindre la sylphide. Elle s'appellera tour à tour la femme, telle ou telle femme, le pouvoir, tel ministère ou telle ambassade, la gloire, les pays que l'imagination voit dans un mirage, le poème flottant dans l'esprit; et je crains bien que la religion servie par l'écrivain, ce soit encore elle. A peine née, elle est déjà tout cela : « Par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur. » A travers ses métamorphoses, elle personnifiera le même rêve, pâture du même désir. Le désir n'arrêtera par instants ses poursuites que devant l'injonction de l'autre fantôme qui a pouvoir sur Chateaubriand, l'orgueil, l'honneur. Et durant les minutes où il croira étreindre la sylphide, il n'éprouvera que lassitude et tristesse; parce que le désir trop violent en a joui d'avance, en imagination; parce qu'au moment de se donner, elle substitue à sa place une réalité grossière, et c'est la sylphide qu'il aime.

D'abord, et pendant longtemps, il la chercha

dans la femme. Dès les années de Combourg, on sait la redoutable équivoque dont son cœur faillit être victime; on ne saura jamais ce qu'il a mis de souvenir ou ajouté d'imagination à la fiction de *René*. « Je croissais auprès de ma sœur Lucile, notre amitié était toute notre vie. » Passons. Depuis lors, depuis Charlotte Yves jusqu'à Mme Récamier, il semble bien que la sylphide ait pris successivement la figure de toutes les nobles ombres qui passent dans les *Mémoires*. C'est à peu près toute la société féminine de l'Empire et de la Restauration; un seul nom excepté, peut-être, celui de Mme de Chateaubriand. Quand l'âge vient condamner sans l'éteindre cette forme du désir, il se révolte avec une angoisse tragique : vieillir, ce fut le seul malheur qui l'accabla vraiment et qu'il supporta sans grâce. On connaît l'anecdote rapportée par Sainte-Beuve. — « Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, lui disait un matin Mme de Pastoret, en le rencontrant seul dans une allée du parc de Champlâtreux. — Ah! madame, vous l'avouerai-je! répondit-il; il m'arrive aujourd'hui un grand malheur. — Et quoi donc? — C'est que j'ai aujourd'hui quarante ans. — Il voulut du moins se donner ces malheureux quarante ans un peu plus tard que nature. » Et comme, malgré tout, il demeura rebelle à cet avertissement de l'âge, ses admirateurs purent craindre qu'il les affligeât

par une vieillesse sans dignité. Le péril en fut grand, on le devine en lisant *les Enchantements de Prudence*. Son orgueil, frein perpétuel de son désir, le préserva; son orgueil, et la bonne fortune qu'il eut de tomber, aux années de faiblesse, sous la froide domination d'une personne dévouée, mais aussi très calculée, jalouse de ménager une gloire qu'elle avait faite sienne, et qui barra la route aux folies. Comme Louis XIV, ce roi de l'esprit si peu maître de lui-même eut le bonheur de trouver en Mme Récamier sa Mme de Maintenon; une Mme de Maintenon plus belle, plus poétique, aussi experte à bien encadrer un noble couchant, à le garder contre les basses misères où glissent les Louis XV.

C'est l'apothéose de l'Abbaye-aux-Bois que le nom de Chateaubriand évoque tout d'abord pour nos imaginations; tant on a mis d'application à nous persuader que ce dernier attachement fut sa grande affaire intime. Mais pour connaître le secret de cette force qui lui donna l'empire intellectuel, pour trouver ce secret dans l'illimité du désir, il faut rechercher l'homme en ces années triomphales dont il garda toujours l'âpre regret, de 1800 à 1810. Chez lui aussi, le consulat valut mieux que l'empire. Grâce aux nombreuses publications qui ont précisé les aveux des *Mémoires*, grâce surtout aux aimables livres de M. Bardoux, on peut rétablir pour chacune de ces années le

registre changeant de ses préoccupations féminines; et parfois le registre devrait être tenu en partie double. Entre temps, il écrivait, c'est-à-dire qu'il allait cueillir des bouquets de rêves et de gloire pour les déposer aux pieds de la divinité du moment. Ne le dit-il pas lui-même en partant pour son pèlerinage de Terre sainte? — « J'allais chercher des images,... » — et, ajoute-t-il plus tard, « et de la gloire pour me faire aimer. » Pour se faire aimer à l'Alhambra, qui était le but secret et véritable du voyage. Ce que Bonaparte avait fait pour séduire la France, en lui revenant avec le prestige de l'Orient soumis à ses armes, Chateaubriand imagine de l'accomplir pour séduire une femme, en lui rapportant l'Orient soumis à sa plume. Il travaille pour et par ses inspiratrices; il va leur lire, tout bouillant, le chapitre ou l'article politique qu'il vient de composer; parfois il le reçoit de leur suggestion ou le modifie à leur caprice, comme son rival Benjamin Constant. En 1801, il écrit la meilleure part du *Génie du christianisme* sous les yeux de Mme de Beaumont, dans cette retraite de Savigny où il partageait le nid de la pauvre « Hirondelle », où « elle copiait les citations du livre ». — Elle en mourra, comme Mme de Custine; il leur payera sa dette avec deux phrases somptueuses, drapées sur leurs cercueils.

Lors même qu'on ignorerait ces détails biogra-

phiques, il suffirait de lire avec attention les livres de Chateaubriand, — voire les plus graves, — pour y sentir à chaque page que la pensée et le style ne sont qu'une offrande perpétuelle, une transposition de l'amour. Quelque coin de l'univers dont il retrace le tableau, et jusque dans les scènes religieuses, paysages et cérémonies sont des voiles derrière lesquels son désir s'élance pour chercher l'idole. Il l'avoue ingénument en revenant dans les *Mémoires* sur sa belle description de la prière en mer : « Je me figurais qu'elle palpitait derrière le voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. »

Si j'insiste sur ce côté de l'homme, c'est qu'il explique à mon sens tout l'écrivain, ses procédés, sa valeur particulière, sa domination universellement subie. Sainte-Beuve l'a bien aperçue, « cette flamme profane et trop chère qu'il portera, qu'il couvera partout, jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple, qui transpirera comme un parfum d'oranger voilé ». Mais le critique la diminue et la ravale, quand il n'y voit « qu'un élément très positif, élément profane et païen : l'homme de désir, au sens épicurien ». Non; cette flamme est l'âme même de Chateaubriand et l'essence de son génie, une dans ses manifestations célestes et terrestres ; elle est le Désir, créateur de toutes choses, au sens du mythe ancien; le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable, au sens chrétien.

Sainte-Beuve se trompe surtout quand il signale, comme une cause d'infériorité littéraire, ce qu'il appelle « le désaccord entre l'inspiration véritable et le résultat apparent, le manque d'harmonie et de vérité au sein des plus beaux ouvrages ». En attaquant par ce joint l'œuvre d'art dans *le Génie du christianisme*, « il y a usé ses dents », comme l'a dit M. Brunetière. La puissance littéraire de notre grand poète naît précisément de cette contradiction entre les sujets qu'il traite et le tour de sentiment qu'il y porte.

Sa sensibilité le destinait naturellement à la littérature de passion. Supposons qu'il fût venu cinquante ans plus tôt, dans la licence du XVIIIe siècle, il eût fait des vers galants. Supposons-le cinquante ans plus tard, dans le relâchement de nos lettres contemporaines; il eût fait des romans montés de ton, où toute son ardeur se serait donné libre carrière. Dans les deux cas, on peut l'affirmer à coup sûr, sa prise sur les imaginations et les cœurs aurait été moindre, son rang littéraire demeurait moins éminent. Il eut ce tourment et ce bonheur, qu'il faut souhaiter à tout écrivain, d'être perpétuellement contrarié sur sa pente. Ici encore, son orgueil le servit bien; si, comme on peut le présumer, le respect de sa condition maintint Chateaubriand dans les sujets sérieux et dans le style soutenu. Il dut aussi au besoin de l'action, plus fort chez lui que le

goût d'écrire, la direction prise par son talent à l'encontre de sa nature; il voulut manier de grandes idées pour agir sur ses contemporains. De ce désaccord intime, qui offusquait Sainte-Beuve, naquit cette vibration musicale des idées sévères; ce style unique, fort et persuasif comme la passion contenue, pareil aux cimes volcaniques où le sol tremble sous la poussée du feu intérieur, où ce feu jaillit soudain par les moindres crevasses, fondant les neiges d'hiver, brûlant les pieds à côté du glacier. On se rappelle ce qu'en disait Mme de Beaumont : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. »

Alors même qu'il ne pense pas à la femme, comme il n'écrit jamais que sous l'impulsion d'un désir, cette vibration continue persiste dans sa phrase. Si c'est le désir du pouvoir, ses brochures, ses articles politiques palpitent d'ambition, de colère, d'ironie vengeresse. Les descriptions historiques ou purement pittoresques tirent leur vie et leur éclat du même principe. Chateaubriand, et tous les vrais romantiques après lui, ne regardent pas les scènes de l'histoire ou les aspects du monde avec la sérénité studieuse d'un Goethe. Devant le monde et devant le passé, le premier mouvement de leur *moi* envahissant est de s'assimiler ces objets extérieurs; car il ne se peut souffrir qu'une chose reste en dehors du

moi; car tout ce que l'on admire est matière à désir. La passion de la couleur locale, de l'exotisme, c'est encore une tentative pour étreindre l'inconnu, pour posséder la sylphide. Le romantique ne va pas au monde, il tire le monde à lui. Et il n'y a qu'un moyen de réaliser cette assimilation : emprisonner les siècles morts ou les paysages lointains dans les mots qui sont notre chose. Plus le désir est intense et plus grande est la puissance de l'écrivain, plus il voudrait embrasser l'univers entier dans une seule de ses périodes.

Chateaubriand, l'ayant désiré plus que les autres, reste leur maître à tous. Il lance sa phrase convoiteuse sur cet univers, il la dore aux premiers rayons du jour sur le Taygète ou le Thabor, la trempe dans les eaux du Meschacébé, du Nil et du Jourdain, la promène longuement sur l'étendue triste des mers, l'endort pendant des nuits aux savanes de la Floride et aux déserts de Syrie, l'attarde à recueillir les chants d'oiseaux et les murmures des vents; chemin faisant, il l'élève à Dieu, pour que le Tout-Puissant y laisse quelque chose de sa grandeur et de son éternité; et comme elle ne rapporte pas tout, ce *tout* qui ne remplirait même pas son désir, il la ramène à lui, il la replonge douloureusement dans son cœur; à moins que, las et pris de dégoût, il ne l'arrête court, tremblante et cabrée.

II

J'ai avancé qu'il avait le besoin de l'action plus que le goût d'écrire. Si l'on s'étonne de l'assertion, qu'on prenne l'ensemble de cette longue vie, qu'on retranche de l'œuvre les parties militantes et de circonstance; il ne restera qu'un moment pour la création littéraire, dans une carrière si diversement remplie. Nous ne nous représentons pas certains grands écrivains faisant autre chose que leur métier d'élection; Chateaubriand n'est pas du nombre, on le voit très bien appliquant ses facultés à d'autres emplois. Il aborda la littérature comme un gagne-pain, dans la misère de l'émigration, dans la gêne du retour en France; ayant réussi, il y prit plaisir; mais surtout il y trouva l'arme de bataille, que ses mains vides cherchaient avec des mouvements instinctifs d'atavisme. Ce croisé saisit la plume à défaut de l'épée, pour faire bon service à Dieu d'abord,

pour plaire aux dames, gagner des fiefs, pourfendre ses ennemis. Si les temps fussent restés réguliers, Chateaubriand eût servi sur un navire ou dans les mousquetaires, ce cadet eût pointé à la cour et brigué les grandes places. Le fameux manuscrit des *Natchez*, toujours perdu, toujours retrouvé à point quand le besoin s'en faisait sentir, ce manuscrit fût demeuré comme le seul témoignage des rêveries du jeune voyageur ; plus tard, ses passions et le tour poétique de son imagination lui eussent dicté des petits vers, entre deux campagnes ou deux intrigues d'ambition. Mais que faire sous Napoléon, à moins que l'on ne songe? quand on est, comme notre Breton, d'humeur trop rétive pour servir un maître aussi dur. A partir de 1814, dès que l'horizon politique s'ouvre devant lui, dès que la sylphide attire vers cette nouvelle chimère une maturité ralentie sur l'amour, il cesse d'écrire, autrement que pour porter des coups. Il ne revient dans la suite au métier que pour réparer ses finances, ou pour préparer silencieusement son mausolée, les *Mémoires*.

Je ne m'étendrai pas sur le rôle politique de Chateaubriand, ayant eu déjà l'occasion de l'étudier. Sans croire avec lui que la guerre d'Espagne fût la grande pensée du siècle, je redirai de ce poète, comme nous le disions l'autre jour de Lamartine, que les gens d'affaires ont trop

déprécié cette famille d'esprits. Nous opposions les grandes vues de Lamartine aux habiletés de M. Thiers; on pourrait établir le même parallèle entre Chateaubriand et Talleyrand, ces deux hommes qui se haïssaient cordialement. Certes, Talleyrand était de meilleur service au train quotidien de la politique, à la table d'un congrès; aussi diplomate que Chateaubriand l'était peu, il eût « roulé » cet adversaire dans chaque négociation. Mais Talleyrand ne voyait pas à dix ans devant lui. Nous possédons aujourd'hui ses *Mémoires*, et l'on est stupéfait d'y trouver la preuve que cette vive intelligence n'a rien compris à la Révolution, au changement du monde, à l'avènement de la démocratie. Il n'a vu dans le cyclone qu'un temps de troubles, au sortir duquel on pouvait rebâtir sa maison comme devant. Chateaubriand, abusé sur le moment immédiat par la fougue de son désir, voyait à distance avec le regard de l'historien; il a merveilleusement deviné les suites nécessaires du cataclysme, la fin de tout ce qu'il aimait, l'orientation nouvelle des peuples. L'aigle, facile à prendre à tous les lacets quand il se posait sur terre, retrouvait sa vue perçante en relevant son vol dans les hauteurs. Reconnaissons d'ailleurs qu'il était difficile à un gouvernement d'écouter la voix de ce conseiller quinteux; cette voix qui répétait chaque jour aux Bourbons : « Si vous êtes remontés sur le trône,

c'est par ma grâce. » Comme elle eût dit volontiers à Dieu : « Si vous êtes rétabli dans le ciel, c'est par mes soins. » Il était plus difficile encore de donner les premières places à un personnage aussi encombrant. Le spirituel Louis XVIII ne s'y résigna jamais, sachant bien qu'une fois sur le devant de la scène, Chateaubriand se fût étalé avec une turbulence qui eût relégué le roi à l'arrière-plan.

Mais ce n'était pas seulement les petitesses de l'homme qui le rendaient impossible; c'était surtout les grands côtés de son caractère et de son intelligence. D'abord, cette roche de fierté dure et sauvage qui affleurait sans cesse, déchirant les petites trames qu'il avait patiemment ourdies pour satisfaire son ambition. Toujours le sans-souci frondeur du Breton, qui lui avait fait manquer sa fortune lors de sa première présentation à la cour, sous Louis XVI; et plus au fond du cœur encore, le brusque dédain de tous les biens convoités, que l'on touche enfin, et que l'on rejette, parce que « ce n'est que cela ». Toujours le rire incoercible, à la Pascal, qui s'empare de lui devant les grandeurs de chair, devant la sienne propre, quand il revêt son habit de ministre ou d'ambassadeur. — « En dernier résultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. » En

politique, en amour, en tout. Aussitôt atteinte, la sylphide se métamorphose et l'appelle ailleurs. — « Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie pour la mettre au niveau de la société », disait déjà René. Il s'y efforce consciencieusement; mais sa vraie nature rebondit et se venge vite; il se rembarque sur l'*Indien*. Voyez, dans les *Mémoires*, le tableau qu'il fait du conseil des ministres, « des diverses attitudes de ces têtes chauves », et l'envolée vers les anciens rêves qui l'arrache à ce tapis vert. Voyez, dans l'ambassade de Rome, le crayon malicieux et juste d'un corps diplomatique : « Par-ci, par-là, j'ai entrevu de petits finauds de ministres de divers petits États, tout scandalisés du bon marché que je fais de mon ambassade : leur importance boutonnée, gourmée, silencieuse, marche les jambes serrées, à pas étroits; elle a l'air prête à crever de secrets, qu'elle ignore. » Ces ironies trahissent les blessures de son ambition, il regrette ce qu'il méprise, soit; mais tout au fond, quand Chateaubriand parle ainsi, il est plus sincère qu'il ne le croit lui-même; c'est l'enfant de Combourg qui lutte avec le pair de France, et l'enfant a toujours le dernier mot.

Mêmes obstacles à l'exercice du pouvoir dans l'intelligence de Chateaubriand. Indépendant des partis qu'il juge trop bien, rattaché au passé par ses traditions et par ses goûts, à l'avenir par ses divinations, trop ouvert pour regarder la vérité

sous un seul angle, il est à cheval sur deux époques, il n'a pas d'assiette et de prise sur l'instant présent. D'où sa force comme écrivain, sa faiblesse comme politique. Pour se faire accepter en politique, il faut écarter les grandes vérités qui gênent, ou du moins n'en voir qu'un aspect; il faut s'asservir à un parti, à un système, être tout en arrière ou tout en avant; il faut amputer son intelligence au profit de sa volonté. Les indépendants qui scandalisent les partis, surtout quand ils procèdent comme l'histoire, en reforgeant les armes du passé au service de l'avenir, sont rarement agréés par les rois ou par les peuples; on ne les subit que dans les temps d'exception, au lendemain des grandes catastrophes, lorsqu'il faut tout refondre, comme un Bonaparte; ou à la veille des grandes constructions, lorsque la réalisation d'un idéal national prime tout, comme un Bismarck.

Chateaubriand comprenait parfaitement — il la dénonce sans cesse — la paralysie qui résultait pour lui des clartés de son esprit, contraires à la fidélité de son cœur. Fidélité bougonne, comme celle des vieux serviteurs, et souvent plus insupportable à ses princes que d'aimables trahisons. Il contribua à les renverser, sans le faire exprès. Jusqu'à la fin, il porta au foyer du malheur, au Hradschin, à Butschirad, son attachement implacable de fossoyeur; il en rapportait

ces peintures grimaçantes dans leur vérité, qui restent ses meilleurs chefs-d'œuvre d'ironie mélancolique. Fidélité chevaleresque néanmoins, et qui servit bien sa gloire. Chateaubriand connut deux grandes tentations dans sa vie politique, en 1804, après le meurtre du duc d'Enghien, en 1830, après la révolution. Les deux fois il chancela, on le dit, je le crois, je l'aime mieux ainsi, c'est plus humain; mais il sortit victorieux des deux épreuves. On a dit aussi qu'en 1830, il résista parce qu'il avait mal jugé du succès; qu'il regretta trop tard sa précipitation... Des anecdotes courent, dans des mémoires encore inédits : « Si l'on faisait appel à un vieux pilote... » — A d'autres! Le gouvernement de Juillet n'eût reculé devant aucun sacrifice pour se parer de ce trophée, si le trophée eût été prenable. Avec son prestige et sa popularité d'alors, il eût ombragé le nouveau trône de plus haut qu'un La Fayette. La félonie glissa sur ce cœur sans l'entamer. Il préféra s'acheminer solitairement vers sa tombe, avec des grognements de mépris pour ce qui était, avec très peu d'illusions sur le retour de ce qui avait été, avec des visions toujours plus nettes de ce qu'allaient être avant peu d'années la France et le monde. Une fois de plus, son orgueil l'avait bien gardé contre son désir.

L'orgueil et le désir! les deux formes les plus condamnables de la concupiscence, dirait un théo-

logien; les deux sentiments les plus antichrétiens! Est-ce donc là le fond du restaurateur de la religion chrétienne? Je le crois; et en le disant, je ne pense pas diminuer Chateaubriand. Il fut le type supérieur et achevé de toutes nos misères; grandeur relative, purement humaine et peu enviable, mais grandeur encore. Les vrais chrétiens des fortes époques, un Pascal, un Bossuet, eussent regardé avec compassion cette âme vacillante, mal éclairée, sa doctrine mondaine et sentimentale. Le dernier frère convers qui balaye le pavé d'un cloître, ayant fait abnégation de sa personnalité, est plus grand que lui; il n'en eût pas disconvenu. C'est un roi et un apôtre à notre mesure. La volonté cachée qui adapte ses instruments aux circonstances a tiré grand parti de celui-là.

Il est incontestable que *le Génie du christianisme* a relevé une religion; non pas la plus solide et la plus pure; cette croix qu'une femme arbore au frontispice des vieilles éditions, ce n'est ni la croix de bois ni la croix de fer : une croix d'ambre, ou quelque chose d'approchant. Mais la religion du *Génie du christianisme* était la seule qui pût persuader cette société du XVIIIe siècle, ébranlée par l'orage révolutionnaire, fidèle néanmoins à ses habitudes d'esprit, le raisonnement littéraire et la sensibilité. Car il ne faut pas nous laisser tromper par la fausse perspective des

millésimes; Chateaubriand, et les hommes faits pour qui il écrit, sont des gens du XVIIIe siècle. Une révolution qui bouleverse le monde prépare des générations très différentes de celles du passé; elle est impuissante à changer le tour d'esprit et de sentiment de la génération qu'elle a surprise. L'*Essai sur les révolutions* est à peine distant de Rousseau et de Mably, il repose sur l'idée fondamentale du XVIIIe siècle : « Heureux sauvages... » Et l'*Essai* se retrouve à chaque page dans *le Génie du christianisme*, avec un éclairage différent, l'idée religieuse en plus. *Le Génie* est un maître livre, mais par le sentiment, qui y est fort, non par les raisons, qui sont faibles. Pourtant, il serait injuste de n'y louer que le sentiment. Avec son coup d'œil politique et son intelligence du grand, Chateaubriand a vu dans l'édifice catholique l'abri naturel et sûr de notre société. Il l'a vu moins fortement que Joseph de Maistre, qui, l'ayant trop vu, a versé durement de ce côté; il l'a vu comme Napoléon; et tandis que Napoléon faisait son profit pratique de cette découverte, Chateaubriand en faisait son profit spéculatif. Il eut le tort d'ajouter à ces parties solides son échafaudage de merveilleux épique, si bien jugé d'un mot par M. Faguet : « Le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne. » Tel quel, ce livre a fixé le sentiment religieux pour près d'un siècle. Il nous a donné

une poésie et un art religieux. Ce qu'il contenait de substantiel s'est développé en se fortifiant jusqu'à Montalembert et Lacordaire; il a végété dans une autre direction par son vice secret, jusqu'aux arlequinades catholiques de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly. Aujourd'hui, on ne le lit guère; mais il gouverne encore des imaginations qui l'ignorent.

M. de Lescure dresse une liste longue et indulgente des ouvrages de Chateaubriand qui *restent*, que l'on continuerait de lire, selon lui. *Les Martyrs? le Congrès de Vérone??* Mais qui lit? et que lit-on? Rien n'est plus aléatoire que nos conjectures, quand nous enterrons les œuvres littéraires avec notre scepticisme de salon ou de journal. Il y a quelques années, dans une maison perdue au fond des provinces russes, on parlait de Chateaubriand. L'aïeule défendait *Atala*, avec la chaleur du souvenir, contre nos railleries irrespectueuses. Un lettré du sens le plus fin — pourquoi ne le nommerais-je pas? c'était le commandeur Nigra — hésitait à prendre parti entre l'attaque et la défense. Pour connaître si *Atala* vivait encore, il proposa sagement de tenter une épreuve sur deux jeunes filles qui n'avaient jamais ouï parler du roman. On leur lut quelques pages; nous retenions nos sourires. Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel n'eût pas été votre contentement! L'épreuve était faite; en écoutant les

malheurs de l'Indienne, les deux petites sauvages avaient pleuré.

Je croirais volontiers qu'on lit surtout les *Mémoires d'outre-tombe*. Ils ont la préférence de M. de Lescure, de M. Faguet également; et ce dernier en donne la vraie raison : « C'est à la tragédie de notre propre nature que nous nous intéressons dans le monologue tragique de Chateaubriand. » C'est aussi au plus beau des romans historiques, avec un héros central toujours en action, avec mille comparses toujours vivants. Les apprêts de style qui nous laissent froids, quand Chateaubriand les plaque sur une œuvre d'art pur, nous émeuvent dans les *Mémoires*, parce qu'ils sont ici des armes décrochées de la panoplie pour un combat sanglant. Qu'importe s'il y a un masque, et s'il est mal attaché, comme le dit Sainte-Beuve? C'est un intérêt de plus, et le masque ne dissimule guère les véritables jeux de physionomie. Pour ma part, je verrai toujours la première moitié de notre siècle, les événements et les hommes, dans les arrangements majestueux de lignes et de couleurs où l'immortel peintre les a saisis. Ils étaient autres, dites-vous? Ils avaient tort.

Et pourtant, tout cela va sombrer, le miroir avec l'image, les *Mémoires d'outre-tombe* avec la société, les goûts, et les passions qu'ils reflètent, *le Génie du christianisme* avec les dispositions de l'âme et la qualité de foi qu'il a consacrées.

Un autre monde surgit, rude, sérieux, pratique, impitoyable aux élégances et aux belles conventions de cette foi légère, de cette âme et de cette société de transition. Démocratie, science, labeur, maux réels, croix arrachée, ou croix de fer... Ce sont vos funérailles, Atala, René, héros et héroïnes de l'Abbaye-aux-Bois, vague des passions et orgueil féodal. Napoléon avait construit la maison sociale du siècle, avec son *Code*; Chateaubriand, la maison idéale, avec son *Génie*. Le monde nouveau ruinera de la même poussée les deux maisons. *Le Génie du christianisme* qu'on lui fera — et on le lui fera — sortira d'un laboratoire, il sera le contraire de l'autre. Un savant, un grand savant, peut seul s'en charger. Demander ce livre à un écrivain d'imagination, à un lettré, à un érudit même, c'est demander un pastiche ridicule et inutile. Chateaubriand souffrira une éclipse, car sa grandeur et sa beauté n'ont pas de commune mesure avec la grandeur et la beauté qui s'élaborent présentement. Plus tard, les reflux historiques lui ramèneront sans doute des lecteurs. Mais ne dût-il rester de lui qu'un nom, une influence longuement subie, — et combien de grands écrivains n'ont pas laissé davantage! — ce sera le nom et l'influence du père spirituel de ce siècle, de l'homme qui l'a le plus et le mieux pétri, après Napoléon.

Nous tous qui sommes nés dans son giron,

nous lui demeurerons fidèles jusqu'au bout. Il nous a donné notre vision du monde, enchantée ou douloureuse, il nous a passé le mal de son désir, il a accommodé à notre lâcheté le peu de vérité que nous pouvions tolérer. Dans l'esclavage où il a réduit nos imaginations, nous l'admirons et nous l'aimons, comme l'esclave aime et admire le maître de race supérieure qui lui apprit à penser, à regarder, à lire. Nous n'ignorons pas ses misères, ses faiblesses, ses artifices; nous sourions parfois de ses manies; nous connaissons aussi sa générosité, sa vaillance, la chaleur et la beauté de ce regard anxieux du ciel. Il ne fut pas un saint, un confesseur ni un docteur; notre raison place au-dessus de lui les grands voyants de vérité, les grands serviteurs de la justice. Mais notre cœur se défend mal d'une secrète préférence pour celui qui fut le plus noble, le plus merveilleux exemplaire de ce pauvre être que nous sommes tous : un homme qui n'est qu'un homme.

15 mars 1892.

IMAGES ROMAINES

Je m'étais proposé d'étudier des travaux d'histoire sur la fin du monde antique. Je dois remettre à un autre temps le soin d'en parler comme ils le méritent. Ayant rencontré dans mes auteurs de grandes difficultés, je suis venu à Rome pour m'ouvrir l'entendement. J'avais apporté les ouvrages, objet de mon étude. Je les ai peu lus : j'ai regardé Rome en pensant aux points d'histoire sur lesquels je voulais m'éclairer. Les personnes qui ont pris une forte instruction dans les livres vont me marquer un juste mépris ; mais je crois que nous restons toujours enfants par un côté, que nous apprenons lentement et mal sur les textes, vite et mieux par les images, quand elles sont belles et bien faites. Une ville ancienne est l'image la plus exacte de la vie humaine qu'elle a contenue, le traité d'histoire le plus digne de

foi. L'homme ment dans ses paroles, il ment dans ses écrits, il ment dans ses actions; il n'est parfaitement sincère, à son insu, qu'en bâtissant sa demeure pour ses vrais besoins. C'est le moule où l'animal s'incruste avec tous ses reliefs. Et le temps, qui retravaille l'œuvre de l'homme, corrige vite ce qui a pu s'y introduire d'inexact et de superflu; le temps ne laisse dans cette œuvre que l'essentiel.

Par une disposition admirable, l'essentiel devient le beau, sans doute parce qu'il est le vrai. Une ville actuelle, une ville qui s'élève, paraît laide et vulgaire tant qu'elle est dans la période d'utilité. Dès qu'elle cesse d'être utile, dès qu'elle meurt, la beauté naît et croît sur l'abandonnée, comme la giroflée des ruines; ainsi la beauté monte sur le visage d'un mort, banal quand il était affairé de la vie. Dans une ville de l'antiquité ou du Moyen âge, d'Italie, d'Allemagne ou d'Orient, dans les quartiers anciens d'une cité moderne, le voyageur le plus dépourvu de sens esthétique s'écriera involontairement : « C'est beau! » Et si étranger qu'il soit au passé du pays, il dira sans hésiter : « Le peuple qui habitait là vivait de telle manière, il avait tel caractère et tel état social. » C'est, d'ailleurs, la loi commune, le stage nécessaire à toute chose pour dégager sa vérité et sa beauté : ville, tableau, poème; fleurs qui n'acquièrent leur éclat et leur parfum qu'après le long séjour dans l'herbier.

I

Ces observations se vérifient partout : nulle part mieux qu'à Rome. La Ville nous livre plus qu'une expression individuelle ; elle exprime et résume l'histoire de notre Occident, et, à certains égards, de tout le monde civilisé. *Urbs*, toujours, jusque dans ses enseignements et sa domination posthumes. Ce n'est point là, comme quelques-uns pourraient l'imaginer, un sentiment spécial aux croyants ; l'impression est aussi franche, aussi entière sur l'historien, sur le simple passant non prévenu. Ici, la loi générale prend un caractère étrange ; conformément à cette loi, ce sont les parties mortes , arrêtées dans le passé , qui apparaissent révélatrices et belles ; pourtant, ce mot de mort leur convient mal ; tant elles manifestent je ne sais quelle vie d'outre-tombe, je ne sais quelle puissance de se continuer en s'assimilant tout ce qu'on leur ajoute. Rome est un tom-

beau qui enfante perpétuellement. Elle a du tombeau la paix, non le silence. La loquacité de notre Paris, avec sa fièvre de vie exubérante, n'est qu'un murmure en comparaison du langage fort et soutenu de cette revenante. Ici, les idées se lèvent de partout, comme les vols de corneilles qui tourbillonnent au-dessus de ces ruines; elles nichent dans les monuments antiques, se posent sur les larges têtes des pins parasols, descendent à l'horizon des crêtes de la Sabine; idées pieuses, qui montent des autels, idées funèbres, qui s'abattent sur les cyprès et sur l'océan des dalles tumulaires, idées d'art, envolées des tableaux et des statues, idées historiques, blotties dans chaque trou de mur; le soir, à la paix tombante, elles sortent en foule, elles emplissent le ciel, jusqu'à l'heure où elles se rassemblent toutes sur ce dôme de Saint-Pierre, qui émerge seul, aux dernières clartés, de la ville ensevelie dans l'ombre.

Il faut bien que cette suggestion soit irrésistible; tous les visiteurs de Rome l'ont subie et attestée. Déjà notre Balzac, l'ancien, qui n'était pourtant qu'un homme d'esprit, écrivait dans une de ses lettres : — « Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avais point auparavant; si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. » — C'est bien cela : le rêve, léger et

vide ailleurs, est ici substantiel et nutritif. Goethe fut saisi comme il devait l'être par ce don de plasticité que Rome possède entre toutes les villes, don qu'il eut lui-même plus que tout autre homme : — « Plus on avance dans la mer, plus on la trouve profonde : il en est de même de Rome... Tout devient ici pour moi conception vivante, et non plus parole et tradition. » — Rome révéla et communiqua à Goethe cette force plastique qui rend toute conception vivante. Ses biographes nous disent qu'il revint de son voyage transformé, au point que ses amis ne le reconnaissaient plus, mûri et complet, se sentant Goethe.

Voilà pourquoi il faut regarder Rome au lieu d'y lire des livres d'histoire. Cette ville est le modèle que l'historien devrait contempler du matin au soir pour apprendre les règles infaillibles de ses compositions. Aujourd'hui plus que jamais. Tout me confirme ici dans les idées que je soumettais au lecteur dès le premier de ces entretiens, en lui demandant la permission de les ramener sans cesse. Tout me crie que nous faisons fausse route, avec notre rage analytique, avec notre confiance dans le document de détail, avec notre prétention d'expliquer la vie par des dissections d'amphithéâtre. Il est bon sans doute que la vaste enquête poursuivie depuis un demi-siècle ait été faite ; il est bon qu'on ait vérifié toutes les notions léguées par le passé, qu'on ait remué profondément

le vieux sol avant d'y semer. Ne soyons pas ingrats envers nos maîtres; ils ont dépensé à cette tâche un talent prodigieux, il faudrait dire du génie, si ce mot pouvait se séparer de l'opération qui crée de la vie. Mais le terrain qu'ils ont ameubli, nous sommes en train de le pulvériser avec l'abus de leurs méthodes. Le monde qui vient a soif de recomposition, on ne le groupera qu'autour des idées simples. Il dit par toutes ses voix le mot historique : « Bien taillé, maintenant il faut recoudre. » Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre social et politique, en histoire et en littérature comme en peinture, il demandera qu'on lui refasse de grandes lignes directrices, avec cette multitude de points brisés où notre œil s'est trop complu.

A tort ou à raison, on juge un peu de ses contemporains par soi. Voilà plus de vingt ans que je lis avec passion les travaux de nos grandes écoles d'érudition, de critique, d'exégèse. Il n'en est presque point qui ne m'aient paru ingénieux et séduisants, au moment où je lisais. Leurs explications étaient plausibles, très souvent vraies, je le crois, pour chaque petit fait particulier. Elles ne me rendaient pas raison du fait capital, qui se défendait au centre de ces travaux d'approche. Des vérités de détail ne font pas toujours une vérité d'ensemble. Surtout elles ne me renseignaient pas sur cette force que je sens dans les phénomènes de l'histoire comme dans ceux de la

nature, sans pouvoir l'exprimer ni la comprendre : la vie. En présence des grands faits et des grandes figures, sous l'amoncellement des dossiers et des gloses dont on les accable, je devine d'énormes corps vivants, qui font craquer à chaque mouvement l'appareil artificiel où on les maintient. Quand on m'explique les effets éloignés de ces mouvements, je saisis encore. Dès qu'on veut m'expliquer pourquoi ils se produisent, je ne comprends plus. Quand on m'explique trop, cela devient drôle.

L'autre soir, de la maison solitaire des monts Albains où je rassemble ces notes, je regardais un jour mourir sur ce linceul déroulé qu'est la campagne romaine, fausse mer, fuyante vers la vraie mer, qui fuit au delà. Rome blanchissait confusément dans un petit canton de cette étendue ; on eût dit d'un amas de cendres brûlées par des bergers, signalées seulement par quelques dernières spirales de fumée. Quand le globe rouge du soleil, déclinant derrière Ostie, se perdit dans la pâleur des eaux lointaines, de maigres cloches sonnèrent sur ma tête au hameau de Palazzuola; d'autres leur répondirent, de tous les villages accrochés aux rampes de la montagne, dans la vasque du lac d'Albano. Elles redisaient obstinément, depuis bientôt dix-neuf cents ans : l'Ange du Seigneur annonça à Marie. Et des gens s'arrêtaient sur les routes, pour bénir une fois de

plus l'événement. Quel événement? Le plus fugitif des faits quotidiens, le plus sujet aux chances d'oubli, survenu dans les conditions les plus ordinaires : une femme d'artisan, de ces sordides tribus juives qu'on a soumises en Syrie, mettant un être de plus au monde dans un bourg ignoré de ces provinces; ce qui arrive à chaque minute dans le vaste univers et passe inaperçu de l'histoire, l'histoire ayant de plus grands soucis que ce pullulement des pauvres gens d'en bas. Cependant, après l'épreuve de tant de siècles, tous ceux qui devaient raisonnablement peser sur le sort du monde gisent là-bas dans ces cendres, à peine remémorés des érudits; d'autres puissances leur ont succédé, qui ont fait lit commun avec les Augustes dans l'oubli de ce tombeau. La chose insignifiante que je dis est devenue et reste le pivot de l'histoire, on la sonne à chaque soleil qui paraît et disparaît, dans tous les lieux qui furent l'Empire romain, et bien au delà; elle a interrompu le compte de nos années terrestres, on les date à nouveau de l'enfantement de cette femme : *a partu virginis*, disent ici les épitaphes sur les dalles. Pourquoi cet établissement d'un pareil rien sur tout? — Je ne sais pas, j'admire, avouent les moins fiers, et leur aveu n'est pas pour faire sourire. Mais quand on vient m'expliquer cette étonnante fortune par des déductions rationnelles, alors, vraiment, il n'y a qu'un mot, c'est drôle, c'est trop drôle.

Un auteur fort dépourvu de critique, dit-on, mais qui exprimait assez heureusement ses idées, Bossuet, appelait déjà ces fines recherches « de vaines curiosités, incapables de porter atteinte au fond des choses ». Lui aussi, il a des raisonnements drôles, quand il abonde dans son sens. Cela n'empêche que le *Discours sur l'Histoire universelle*, cet ouvrage tant raillé, est le seul livre qui supporte la lecture à Rome, avec les poètes; parce qu'il semble calqué sur Rome, animé de la même vie organique; parce que la série des faits s'enchaîne avec la même liaison et la même ampleur sur ces pages et sur ces pierres. Il avait l'œil recomposant, cet homme. Pourquoi sa façon de voir la vérité ne serait-elle pas aussi légitime que notre procédé analytique? Dernièrement, comme j'avançais des doutes sur ce procédé en parlant de Lamartine, un critique du sens le plus délicat m'a prêté cette affirmation : Il ne faut pas dire la vérité aux hommes, il faut les bercer avec l'illusion idéale. — J'ai dû m'expliquer bien gauchement, puisque je n'ai pu me faire comprendre d'un esprit aussi fin. Je ne serai jamais coupable d'un pareil blasphème. Il faut dire aux hommes tout le peu de vérité qu'on aperçoit. Je crois seulement que la vérité ne réside pas où vous la placez, dans ces légères toiles d'araignée où l'on nous dit qu'elle est balancée; je crois qu'elle se retransporte ailleurs, là où d'autres l'ont vue avant

nous. Car la vérité joue pour nos faibles yeux comme la lumière dans un ciel chargé de nuages; la lumière est une et emplit tout ce ciel; mais selon les heures, la marche des nuages et la place de l'observateur, le pâle rayon qui arrive jusqu'à lui filtre à l'une ou l'autre extrémité de l'horizon, il éclaire tel champ, replonge tel autre dans l'ombre.

On est tenté parfois de se demander si tout ce filigrane intellectuel de notre temps n'ira pas rejoindre le byzantinisme et la scolastique. Eux aussi, les esprits subtils de Byzance et de la vieille Sorbonne, ils se flattaient d'avoir trouvé la règle du raisonnement et le chemin de la vérité. Ils devaient considérer avec mépris leurs devanciers, les ignorants qui ne connaissaient pas les lois fondamentales du jeu de la pensée. Tout ce qui s'emprisonnait dans un syllogisme a paru prouvé, comme aujourd'hui tout ce qui s'appuie sur un « document » ou se plie à une interprétation « scientifique ». Nous disons : la cervelle humaine a connu deux passe-temps amusants et puérils, le byzantinisme et la scolastique. Nos arrière-neveux diront peut-être : trois, en ajoutant aux deux premiers la manie critique.

Sans aller si avant dans la conjecture, il est très probable que le grand travail de la fin de notre siècle ou du siècle prochain sera un travail d'élimination. Déjà nous sommes tous d'accord pour

souhaiter la venue de l'éducateur compatissant, du bon Rollin qui allégera la masse indigeste de connaissances dont on surcharge nos enfants. Mais pas plus que le cerveau de l'enfant, celui de l'homme mûr n'est indéfiniment élastique ; il l'est peut-être moins ; et il demandera grâce à son tour. Quelques principes, quelques faits à peu près certains, quelques lois mieux connues, voilà sans doute tout ce qu'un avenir prochain retiendra de notre débauche de commentaires sur le monde. Le reste sombrera dans l'oubli. En oubliant ainsi, l'esprit humain procédera comme le corps, qui élimine ou brûle sans cesse les aliments qu'il absorbe, pour n'en conserver que la substance assimilable et la transformer aussitôt en énergies actives. Il procédera comme la nature, qui sacrifie l'infini détail de ses œuvres à l'unité vivante de l'ensemble, qui compose ses paysages en subordonnant l'accessoire au principal, l'accident singulier aux larges plans. Il procédera comme l'histoire, lorsqu'elle opère en liberté, sans intervention de la main de l'homme, lorsqu'elle sculpte une ville en n'y maintenant que les traits significatifs, ceux qui nous révèlent au premier coup d'œil le génie d'un peuple et la suite de ses transformations.

Oui, tout nous est exemple de ce que devrait être notre propre travail, dans cet univers où les conditions du travail sont si merveilleusement

organisées, dès qu'elles échappent aux perversions qu'y introduit notre royauté brouillonne. En revanche, si l'on veut savoir comment l'ingérence indiscrète de cette royauté peut mettre en fuite le génie des choses, il suffit de regarder le Forum romain, tel qu'on nous l'a fait. C'est le triomphe de nos méthodes pédagogiques, substituées à celles de la nature. Elles ont eu un effet immédiat. Le lieu de Rome qui devrait retenir entre tous, celui qui garde le plus de souvenirs et prêterait le plus à la méditation, est aujourd'hui le seul où l'on ne se sente pas attiré. Pour y descendre, il faut vraiment être embrigadé par M. Cook. Le Forum était un animal historique, un être vivant qui avait le tort de ne pas laisser voir chacun de ses ossements, ce qui est assez l'habitude des êtres vivants; les naturalistes l'ont capturé dans leurs filets, ils l'ont vidé de ses chairs, ils ont nettoyé, raclé, classé plus ou moins arbitrairement chaque petit os du squelette, et le voilà mis en vitrine pour la démonstration. « ... Ici étaient les rostres où parla Cicéron... Ici Antoine montra au peuple le cadavre de César... Ici était la maison des Vestales... » Mais non! Je vois bien des pierres, sans grande signification par elles-mêmes, et qui stimulent d'autant plus mes doutes que vous voulez préciser davantage l'identité de chacune d'elles. Je ne vois plus l'œuvre continuée de la nature, qui donnait le recul des siècles et

gardait un refuge paisible à ces ombres. La voix de Cicéron était dans le bruissement du chêne vert enraciné aux joints de ces blocs; l'âme de César était dans l'épervier qui nichait sur ces chapiteaux; la grâce des Vestales était dans le romarin qui blanchissait entre les noirs cyprès. Certes, je ne demanderais pas qu'on ramenât le *Campo vaccino* à l'époque où il était un marché à bestiaux; mais nos devanciers avaient trouvé la juste mesure en dégageant le principal, en laissant quelque chose à deviner, en respectant la vie ambiante. Maintenant, quand on se penche sur ce parallélogramme propret, ratissé, emprisonné de barrières, sans un brin d'herbe entre les petits tas de débris rangés par divisions symétriques, il éveille aussitôt l'idée d'un échiquier où les savants joueraient leur partie favorite, avec ces pions qui sont les fragments de colonnes et les arasements de temples. Ils la jouent avec bonheur. Songez donc! Il y a, me disent les gens doctes, quarante-sept manières d'expliquer le Forum.

Je ne lui en veux pas, cependant. S'il ne m'instruit plus sur la vieille Rome, — car on ne s'instruit pas avec une froide terminologie, mais avec ce qui échauffe l'esprit, ouvre des vues, suggère des pensées, — il m'instruit merveilleusement sur notre principe d'éducation. Le Forum actuel est la meilleure image de la grande classe où nous avons entrepris de mettre le monde en formules.

C'est le chef-d'œuvre où l'on voit toute notre Chine en raccourci, où l'on devine quel pourrait être l'avenir d'une humanité qui ferait de l'univers un vaste muséum, habité par des êtres scolaires dont chacun serait le conservateur d'une section. Nous allons répétant qu'il faut imiter la nature, et tout notre système intellectuel lui inflige un démenti. Le moindre inconvénient de ce système, s'il devait durer, serait de rendre presque inconcevable l'éclosion d'un grand poète, du créateur qui imite d'instinct les opérations de la nature. Nous l'appelons pourtant, car nous ne pouvons pas ignorer qu'un grand poète élève les hommes, au vrai sens du mot, mieux que tout un régiment de magisters ; nous savons qu'un Shakspeare suscite plus de pensée qu'une encyclopédie, qu'il fait pénétrer dans l'histoire plus avant que toute une bibliothèque d'ouvrages spéciaux; qu'il donne à l'homme conscience de lui-même, ce qui est la première fin de l'éducation. Nous l'appelons, et nous desséchons de telle sorte le terrain où croît cette fleur rare, qu'il faudrait un miracle pour qu'elle y poussât ; nous expulsons du monde le symbole, dont elle vit; nous décrétons de mensonge l'idéal, qu'elle a mission de créer.

Aussi, l'insuffisance du système éclate aux yeux des nouveaux arrivants, de ceux qu'on entend monter sur l'escalier du temps et qui viennent enterrer notre siècle. Nous leur avions tant

promis! Ils approchent avec respect et curiosité, comme la Charmian de Cléopâtre chez le devin : « Est-ce vous, milord, qui connaissez les choses? — *Le devin.* — Je puis lire quelque peu dans le livre infini des secrets de la nature. » C'est tout ce que notre siècle peut écrire dans son testament, tout ce qu'il doit répondre, s'il est sincère. Eh! quoi, ce n'est que celà? disent ceux qu'on avait mis si fort en appétit. Ils se détournent insensiblement de notre science, pauvre nourrice, ils commencent à se demander s'il n'y aurait pas une nourriture plus substantielle et plus simple à la fois, qui fasse refluer le sang vers le cœur au lieu de congestionner le cerveau. Et beaucoup la cherchent ailleurs.

Notre siècle! Je l'ai vu sur son tombeau, frappant de ressemblance, un matin de la semaine passée. J'étais entré à Sainte-Marie au Transtevère, la première église publique ouverte dans Rome, au temps des persécutions. A l'extrémité de la travée de droite, un monument m'arrêta longtemps. Le cardinal Armellini s'est fait sculpter de son vivant sur un lit de repos. C'est une famille de lettrés, des gens savants; son père, qu'il voulut voir couché près de lui, dit l'inscription, est représenté en pendant avec le bonnet de docteur. Armellini s'est endormi sur un livre; ce livre s'est refermé, emprisonnant un des doigts, qui marque la page inachevée. Je ne puis dire ce

qu'il y a de lassitude sur ces traits, dans la détente de ces membres, dans ces muscles lâches du col, qui retiennent à peine la tête roulante sur l'épaule. Quelle fatigue d'avoir tant lu! Quel repos d'échapper enfin au livre, qui pèse encore sur les mains défaillantes! Sous la statue, une épitaphe magnifique. Je passe l'énumération des titres et dignités, des bienfaits dont Armellini est redevable à Jules II et à Léon X. Il les rappelle, et il ajoute : « ... Comblé des biens de fortune et des titres de ses dignités, ayant considéré dans son esprit la fuyante imbécillité de la vie mortelle et les vicissitudes incertaines des choses, craignant que le Seigneur ne survînt à l'improviste, vivant et veillant, il s'est préparé cette demeure. » — Et au bas, après les dates obituaires, cette ligne en rejet et en gros caractères, comme un *post-scriptum* de la pensée obstinée du défunt : « Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air [1]. »

Tandis que je relevais cette inscription, elle me fut dérobée par un groupe d'hommes et de femmes qui s'agenouillèrent contre le monument. Un prêtre venait d'entrer dans la chapelle voisine

1. Je cite le texte latin, le français en rend trop mal la force : ... Fortunis et dignitatum titulis auctus, fluxam vitæ mortalium imbecillitatem et rerum incertas vices animo intutus, ne non parato dominus superveniret, vivens et vigilans domum sibi hanc munivit...

Certè homo bulla est.

et récitait une litanie. Ses auditeurs en haillons appartenaient tous, sans exception, au plus pauvre monde du Transtevère : ces mêmes éternels affligés qui halaient sur la barque de Pierre, quand il aborda près de ce lieu, au port du Tibre. Prosternés sur le pavé, ils reprenaient en chœur les répons avec des voix ferventes, des voix de misère qui semblaient implorer secours du fond des entrailles. Entre leurs corps cassés, j'apercevais la figure lasse du riche, de l'heureux, du savant qui avait dit, en fermant son livre et ses yeux : Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air. — Un faible vagissement détonna sur les voix graves. C'était un nouveau-né qu'on apportait au baptême. De la plus misérable engeance, lui aussi ; la femme qui le portait était seule avec un homme, l'unique cierge qu'ils allumèrent était très petit. Des fidèles se levèrent pour aller l'assister. La frêle chose rouge gémissait de toute sa force naissante. Je n'entendis pas le nom que le prêtre lui donnait. Qu'importe? Je le savais, ce nom. Lorsque Dante approche de la triste ville de Dité, un malheureux se cramponne à sa barque ; au voyageur qui lui demande son nom, il répond seulement : *Vedi che son un che piango*, tu vois que je suis un qui pleure... Et le poète n'en demande pas davantage. C'était aussi le nom du futur petit homme, qui savait déjà le mot d'ordre avec lequel on entre dans la bataille de la vie.

Plus tard, quand il y sera blessé, et ce sera souvent, il reviendra ici; car pour ceux de sa sorte, il n'y a pas d'autre asile où porter ses larmes. — Vous pouvez attacher un instituteur primaire à la personne de chaque jeune citoyen : vous ne remplacerez pas cela. Vous serez récompensés de vos soins, c'est probable et les faits le montrent assez, par le mot de Caliban à son maître : « Vous m'avez appris à parler, et le profit que j'en retire est de savoir comment maudire. » Malgré tout, vous faites bien; lors même que le peuple devrait nous frapper, avec cette épée à double tranchant dont nous le munissons, nous la lui devons. Mais il lui faut aussi, il lui faut surtout cela. « Cela s'appelle l'Église : on ne s'en passera jamais, sous peine de réduire la vie à une sécheresse désespérante. » C'est M. Renan qui l'a dit, dans une admirable page.

II

Je vais, les souvenirs et les songeries m'emportent : je voudrais pourtant appuyer sur mon propos. Je voudrais montrer comment agit dans Rome cette vertu organique qui en fait la plus belle œuvre d'histoire et la plus belle œuvre d'art. Au premier abord, devant cette ville faite de tant de villes, on est tenté de croire qu'il faudrait dire « les Romes », et les étudier séparément; un regard plus attentif persuade vite que ce pluriel serait un contresens. Rome est une et variée, continue dans le temps avec des modifications incessantes; le darwinisme le plus audacieux n'a jamais supposé pareille flexibilité d'adaptation chez le même individu. Elle est universelle, et l'on sent que le mot de cosmopolite porterait à faux; le centre d'attraction est trop fort, tout s'y agrège sans s'y déformer. Faite de fragments de toutes les époques et d'échantillons de toutes les parties

du monde, elle frappe chaque pièce étrangère à son coin en lui laissant une physionomie originale. La plupart des écrivains que j'ai lus ont surtout vu dans Rome l'empire de la mort et de l'immobilité, un musée de ruines successives. Je ne puis sentir comme eux; mon impression dominante est celle d'une vie cachée, tenace et souple; une vie d'outre-tombe, je le répète, qui réduit à la longue et plie à ses fins les formes de vie passagères; si vous préférez, la vie calme d'un très vieil arbre, dont les jeunes pousses sans cesse regreffées portent toujours des fruits nouveaux. Piranèse a entrevu la grandeur indéfectible et les lents mouvements intérieurs de Rome. Deux hommes seulement en ont rendu la mystérieuse vitalité, parce que leurs génies étaient parents du génie romain : dans le domaine des idées, Bossuet, qui ne l'a jamais vue; dans le domaine des formes, Poussin, qui l'a si bien vue.

Je parle ici de la Rome matérielle, tangible; il n'est pas possible de la dissocier de cette Rome spirituelle dont elle est l'image, pas plus que de séparer l'âme du corps. Les figures des papes sont aussi instructives que leurs monuments. On peut faire à Saint-Paul-hors-les-Murs une étude qui révèle bien la persistance de ces divers caractères, la fusion de la variété dans l'unité, du particulier dans l'universel. La basilique renferme les médaillons de tous les pontifes, exécutés il y

a peu d'années. Ce sont d'honnêtes peintures, de la même main, je crois, sans prétentions à l'originalité ; conventionnelles pour les personnages des époques reculées, elles deviennent de bonnes photographies coloriées, faites sur des documents exacts, pour les papes si souvent portraiturés de l'époque moderne. Prenons-les à partir de Jules II, à partir du moment où l'unité de civilisation s'établit en Europe, où les types généraux de chaque période sont présents à la mémoire de chacun d'entre nous. N'oubliez pas que le vêtement de ces pontifes est invariable, que la mode n'y a pas de prise, que l'expression du visage peut seule les différencier. Cependant, si l'on arrachait les noms et les dates, si l'on brouillait pêle-mêle ces médaillons, l'homme le plus étranger à la chronologie pontificale, et qui n'aurait jamais vu un de ces portraits, rétablirait sans peine la série, à très peu d'exceptions près. Chez nous, ceux-ci auraient posé devant les Clouet, ceux-là devant Philippe de Champaigne, les autres devant Rigaud, Largillière, Vanloo, David, et ainsi de suite. Un Anglais, un Allemand, un Espagnol feraient les mêmes observations en évoquant les noms de leurs peintres nationaux. Pie VI est à première vue un contemporain de Louis XVI, Grégoire XVI de Louis-Philippe. Pie VII n'a pu vivre qu'à côté de Bonaparte ; cette maigre face jaune, ce nez d'aigle, ce regard vif, c'est l'épreuve

adoucie de la médaille napoléonienne, le spectre d'une victime proche parente du geôlier. Pourtant, tous sont des pontifes romains, tous sont le pape et ne peuvent être que lui. Hors du temps et dans le temps, participant à toutes les transformations du temps. Concluez de cette flexibilité d'un type permanent à celle des actes, du caractère, de l'esprit, tirez-en toutes les conséquences que chacun entrevoit.

Bref, s'il fallait exprimer Rome d'un seul mot, je dirais que tout y fait la chaîne; chaîne forgée des métaux les plus divers et sans soudure apparente; chaîne résistante et élastique; chaîne jamais fermée, qui s'allonge sans cesse de tous les maillons qu'elle engendre ou reçoit, les plus inattendus, les plus étranges. Ici l'on comprend combien l'historien ou le politique offensent l'art et la nature des choses, quand ils veulent choisir dans la série des faits, accepter celui-ci, rejeter celui-là. L'image la plus parfaite de Rome et de sa chaîne, c'est le plus significatif de ses monuments, cette colonne Trajane pour laquelle il faudrait inventer le mot de symbolisme, si ce mot n'eût pas été appelé par tout ce qui mérite d'attirer nos regards dans l'univers. Quand il ne resterait de notre Occident, dévasté par quelque cataclysme, que cet unique débris, on pourrait reconstituer les lignes essentielles de notre histoire avec cette spirale de marbre, jaillissant des ruines d'un

temple païen, terminée et dominée par la statue de bronze de saint Pierre, le nimbe au front, les clés aux mains. Lentement, sûrement, allant où il ignore, comme ceux qui gravissent les lacets d'une montagne sans jamais prévoir le tournant prochain, le peuple-roi monte en déroulant son triomphe, il pousse devant lui son César, ses légions, ses captifs, les foules rassemblées et fondues de la Bretagne à l'Adiabène, de la Scythie à la Cyrénaïque; toutes les forces, les gloires, les peines de cet ancien monde rampent le long des flancs du fût de marbre, elles vont s'offrir et se perdre aux pieds de l'apôtre, du pauvre tendeur de filets exhaussé sur cette grandeur; il la foule du talon en même temps qu'il l'absorbe, pour nourrir son auréole, pour mieux justifier sa prise des deux clés, celle du passé, celle de l'avenir. Symbole de Rome, et symbole de la démocratie, le plus expressif, le plus noble qu'elle puisse souhaiter : l'univers vaincu portant aux nues le plus humble de ses enfants.

Ah! misère des mots! Ce qu'il faut dire avec tant de paroles, si incomplètement et si mal, l'esprit le plus inculte le reçoit là devant d'une seule sensation, le comprend d'une seule illumination. L'œil intérieur du rêve ne peut se détacher de cette colonne Trajane. Et le cœur se reporte à une autre colonne, à la sœur de bronze,

là-bas, celle où notre Révolution déroule de même ses œuvres, ses victoires, le cortège des peuples modernes fondus dans son creuset, pour aboutir, elle aussi, à un homme, qui l'a résumée temporairement. Comme la Trajane, la colonne napoléonienne passera sans doute par toutes les surprises de l'histoire, elle connaîtra les changements de destination et de maître, — si jeune encore, elle en a déjà subi ; peut-être la verra-t-on quelque jour expliquée et couronnée par un obscur ouvrier, par l'enfant de peuple qui aura fermé le cycle, dégagé le sens de cette Révolution, l'âme du monde nouveau qu'elle a pétri.

La chaîne romaine est visible sur tout ce qui subsiste du passé; elle relie le Colisée à Saint-Pierre et aux édifices les plus récents. Au point de vue esthétique, il semble qu'elle enserre chaque pin et chaque cyprès, tant chacun d'eux a sa valeur nécessaire dans l'harmonie du tableau, son petit mot à dire qui accentue la signification de la symphonie. La chaîne passe sous les arcs de triomphe, sous l'arc de Titus, où les prisonniers juifs s'engouffrent, venant de l'Orient à l'Occident; sous tant d'autres, où les prisonniers barbares s'ameutent autour de leur proie future; sur les statues des gladiateurs germains, qui prennent en mourant mesure du monde qu'ils divertissent. Elle descend dans les catacombes, dans ces cheminements de taupes où les étran-

gers, les gens de rebut, les échappés du cirque et de la prison Mamertine élaborent leur nouvelle âme collective. Peu à peu, la taupinière s'enfle, se rapproche, soulève le sol, pratique des jours furtifs à la surface; le boyau de la catacombe s'élargit en crypte, la crypte se hausse à la chapelle, la chapelle se dilate en église, comme à Sainte-Praxède. Puis les basiliques surgissent, victorieuses, elles confisquent les matériaux des temples et leurs leçons d'art, la pompe et la puissance de l'Empire qu'elles ont dévoré. Rome attire et absorbe notre Moyen âge en le disciplinant, en l'appropriant à sa conception propre du fort et du grand. A la Renaissance, au confluent de ses deux grandeurs, elle devient ce que l'on sait, la mer profonde dont parlait Goethe, inépuisable de splendeurs variées, mais qui baignent toutes dans les mêmes eaux. Après, il semble qu'on remonte la chaîne, avec cette décadence majestueuse encore, comme celle de l'Empire, et qui garde le goût du magnifique jusque dans ses dernières œuvres. Mais elle ne crée plus. Il y eut ainsi plusieurs siècles de perdus dans Rome, pendant la nuit barbare. Ils ne comptent pas, voilà tout. On n'aperçoit point de solution de continuité dans ce qui est demeuré. La vie, trop largement répandue, se repose un temps. On la sent toujours présente. On la sent déjà ranimée, depuis qu'elle est resserrée et comprimée.

Dans ce court moment de la durée que nous appelons notre temps, Rome subit une transformation de plus. La chaîne prépare un maillon. Le dirai-je? Ces douloureuses bâtisses, qui bouchent les horizons et affligent l'œil de l'artiste, ne me troublent pas autrement. Le Forum actuel est plus choquant, parce que c'est une chose romaine distraite de Rome, parce que cet arrêt de vie artificiel est contraire aux lois de la végétation locale. Les quartiers neufs, c'est un bouillon de vie mal réglé et qui n'a pas encore trouvé sa forme. Ce qui en est irrémissiblement laid et inutile disparaîtra vite. Ce qui répond à des besoins s'agrégera, fera sa beauté, trouvera sa place dans l'ensemble, après l'élimination inévitable. En d'autres temps, tous les architectes à Rome n'étaient pas des Michel-Ange, et Rome finit toujours par être tout entière ordonnée de la main d'un Michel-Ange. Nos neveux rêveront sans doute sur les cités ouvrières du Latran comme nous faisons sur les bouges du Transtevère.

De même pour le nouvel ordre de choses, dont ces bâtisses sont la figure sensible. Devant la réalité des faits, il n'y a pas deux impressions; celle des étrangers de toute opinion, des moins suspects, peut se traduire ainsi : le nouvel ordre de choses restera un accident, un feuillet dépareillé dans un volume d'histoire, tant qu'il n'aura pas pris sa place dans la chaîne. Les deux bouts

de la chaîne sont au Vatican; on la sent si forte, malgré tout, si bien vérifiée par le passé, que ce qui est en dehors d'elle ne paraît pas être dans Rome. La gêne est intense, les conditions de vie sont anormales des deux parts, à la prison, au campement. Cependant, nul esprit réfléchi n'admet un seul instant la restauration du pouvoir temporel, tel que nous l'avons connu; nul ne conteste la légitimité et la durée de l'unité italienne, achevée dans Rome, profondément respectable, comme tout ce qu'un peuple a accompli avec son âme, à coups de sacrifices. Personne ne prévoit la solution. Le maillon n'est pas fait. On n'en peut affirmer qu'une chose, c'est qu'il rentrera tôt ou tard dans la chaîne. L'histoire, c'est-à-dire le merveilleux forgeron dont je constate à chaque pas le travail, en inventera la composition et la forme, comme elle y a toujours réussi. Le lendemain, chacun s'écriera : c'était si simple et personne n'y avait pensé!

Mais une ville ne dit pas les secrets du présent, des parties qui se font. Elle n'est claire et infaillible que pour la lecture du passé. La surcharge des caractères rend illisible pour le contemporain ce texte qui sera si limpide pour nos successeurs. Néanmoins, dans cette Rome qui renferme la Sixtine, les Loges, les épopées du Pinturicchio aux appartements Borgia, on ne peut s'empêcher de rêver un peintre aux fières ambitions, jaloux

d'imiter ses devanciers et de jeter comme eux, sur des plafonds et des murailles, une de ces compositions symboliques où les artistes d'autrefois résumaient les grandes époques de l'histoire universelle avec le spectacle de leur temps. On voudrait que ce peintre s'emparât d'un Panthéon, d'une basilique; et là, uniquement soucieux d'art et d'histoire, comme l'étaient ses aînés, certain de faire comme eux des tableaux assez religieux, s'ils expriment de hautes vérités, on le voit fixant sur les murs et les voûtes la figure chancelante du monde où il vit. Et l'on croit deviner les traits essentiels qui s'imposeraient à son pinceau.

Dans un premier caisson, il poserait notre globe; non plus la mappemonde timide et fragmentaire peinte au Vatican par Ignazio Danti, mais le globe tel que nous l'avons fait, le globe capté, vaincu dans ses résistances farouches au compas, connu dans presque toutes ses parties, prisonnier dans le réseau de fils où circulent nos pensées et nos volontés. Plus loin il détacherait de ce globe la vieille Europe, foyer de civilisation comme le fut jadis la Grèce, foyer plus grand pour éclairer une surface agrandie. Il la représenterait hérissée d'armes, prête à se déchirer les flancs, tandis qu'elle s'écoule sur les terres nouvelles par tout le réseau de fils et de voies océaniennes, qu'elle se vide d'hommes, d'idées, de forces, au profit de ces terres; amazone blessée,

achevant de monter sa faction pour défendre des trésors qui ne sont déjà plus siens, donnant le sein à toutes ces colonies qui sucent sa vie et lui soutirent lentement sa civilisation. Il jetterait dans la suite de ses tableaux les membres de cette Europe, les nations personnifiées par les rares têtes qui émergent encore de la foule avec une physionomie et un geste. Et sous les attitudes consacrées par le temps, sous les puissances connues et officielles, sous le monde satisfait et somptueux, il ferait surgir de terre les multitudes anonymes, innombrables, qui se lèvent contre ce monde avec la force d'un élément ; sortant, comme le peuple réveillé par Michel-Ange dans le *Jugement dernier*, de dessous la roche qui pesait sur lui, non plus pour être jugé, ainsi que le peuple douloureux de la Sixtine, mais pour juger. Il montrerait l'effrayant porte-à-faux d'un monde qui a tout remis, sources du pouvoir, armes militaires, armes scientifiques, entre les mains avides tendues vers lui pour prendre le reste, pour exiger tout ce qu'on ne peut leur donner. Le peintre allumerait, dans les fonds d'ombre de sa composition, les feux des ateliers et des usines qui flambent dans la nuit pour alimenter notre civilisation, tout en jetant sur elle les lueurs menaçantes que jetaient sur Rome les feux des armées barbares, campées à ses portes avec Alaric et Attila.

Il faudrait bien lui faire une place, à cette Rome, sans laquelle aucune représentation de l'univers ne se conçoit : il faudrait lui donner sa place naturelle, à la clé de voûte, puisque partout et toujours les sentiments les plus contraires, amour, crainte ou haine, contraignent tous les regards à s'élever vers elle. Et au centre, au sommet de la Rome qu'il résume et domine, l'homme que les yeux chercheraient alors même que l'artiste l'aurait oublié; l'homme extraordinaire qui parle en maître à ce globe, où il ne possède plus un arpent de terre, et qui s'en fait écouter. Tous les problèmes de vie et de mort qui empliraient l'œuvre de notre artiste, parce qu'ils accablent notre monde, occupent sans relâche la jeune pensée de ce vieillard ; son esprit les remue, sa voix les discute. L'autre soir, aux premières heures d'une nuit obscure, j'étais perdu dans le labyrinthe du Vatican ; arrêté dans la cour de Saint-Damase, au centre du colossal palais plongé dans l'ombre et le silence, je vis briller tout en haut une seule lumière, à une fenêtre des galeries supérieures. C'était la vigie qui cherchait la route du monde commis à sa garde, la lampe sous laquelle le pontife veillait avec sa pensée accoutumée : comment arrêter, retarder les barbares, à l'exemple de son prédécesseur Léon Ier, — mais en se jetant dans leurs bras? Il veillait sur cet autre problème plus difficile encore : comment

faire jaillir, avec son ancienne richesse, la source de vie obstruée, stagnante, d'où les ronces et les pierres accumulées par le temps ont détourné tant de lèvres qui ont soif? Je vois encore, lorsqu'il dit la vertu de cette source, le geste ardent de ces vieilles mains tremblantes, le beau geste du pêcheur qui retire ses filets, avec la confiance qu'ils vont remonter remplis d'âmes. Et je pensais en l'écoutant à cet autre geste que je venais de revoir en bas, dans la Sixtine : au geste d'effort du Créateur, quand il entreprend son premier, son plus rude travail, quand il divise la lumière des ténèbres. Le maître immortel des formes et des pensées a compris que l'effort était pénible, même pour le Créateur; il l'a marqué; après, il lui fait accomplir les créations ultérieures d'un mouvement facile et souverain.

Oui, la contemplation de Michel-Ange devrait stimuler un peintre à tenter cette évocation du présent, de ses angoisses et de ses grandeurs. Cela vaudrait bien les minutieuses études sur les effets du plein air. Cependant, l'œuvre serait incomplète, si elle n'encadrait pas l'humanité passagère dans un coin de l'éternelle nature. Rome donne aussi cette leçon. En cela encore, elle fait la chaîne. Sans faubourgs, sans transitions hideuses à ses portes, la noble ville baigne directement dans la campagne; elle y projette ses basiliques comme des forts avancés; la campagne

allonge ses champs et ses ombrages jusqu'au cœur des ruines, qui revivent de sa vie. Au Palatin, où sous les lauriers odorants la grasse acanthe recouvre les chapiteaux qui l'imitaient, aux Thermes de Caracalla, où le verger d'un *contadino* pousse ses pêchers en fleurs dans les plus fiers débris de Rome, la nature donne la juste mesure des œuvres de l'homme et du temps dont il dispose.

J'aime surtout les Thermes, au moment de l'année où j'achève d'y crayonner ces images. Sur les dalles où sonnèrent les pas des Césars, avril célèbre un triomphe toujours nouveau, toujours certain, qui fait oublier ceux des vieilles histoires. Les pousses du figuier annoncent l'approche de l'été, comme dit le Livre; le sol est blanc de pâquerettes et de pétales neigés des amandiers. Les pariétaires fleuries pendent aux immenses arceaux. Sur le faîte de la montagne de briques, des nuées de corneilles mènent le vacarme de leurs noires amours. Quand ces oiseaux volent entre le soleil et les murailles, leurs petites ailes projettent du haut en bas de la paroi dorée de très longues ombres, longues comme les pensées prolongées là par de faibles hommes. Au ciel laiteux, une chaleur fondue rayonne des nuages qui montent de la mer, poussés par des souffles tièdes, humides, des vents qui semblent avoir ramassé, en venant de la Grande-Grèce, tout ce que l'homme a jamais laissé de

désirs sur les belles terres et les ruines immémoriales où ils ont couru. Oiseaux, arbres, plantes, tous ces êtres accomplissent leur œuvre de vie avec une joie calme et sourde, comme si nul n'était jamais mort, ici où l'on est tant mort.

La nature prodigue ses enseignements, mais non pas ceux qu'on est trop tenté d'entendre, depuis qu'on l'adore et la subit davantage. Elle ne dit pas : « Abandonnez-vous, tout est inutile, l'action et la lutte sont folles, je suis si grande et vous êtes si petits! » — Elle dit : « Faites comme la plus fugitive de ces fleurettes, comme tout ce qui est de moi; ignorant la fin pour laquelle je travaille, sachant seulement que je dois continuer de créer, je continue, j'aime, je sers. » Armellini a raison, certainement l'homme n'est qu'une bulle d'air; mais au moment qu'elle traverse le monde, cette bulle doit en refléter les spectacles, retenir le peu de vérité qu'elle y recueille, s'imprégner de cette lumière et la rendre. — Tout ici, jusqu'à l'olivier qui me prête son ombrage, tout rappelle le conseil du sage et pieux Marc-Aurèle : « Il faut se conformer à la nature durant l'instant imperceptible que nous vivons; l'heure venue, il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée. »

Aricia, 15 avril 1892.

LE

TESTAMENT DE SILVANUS

Je viens de relire les belles études de M. Gaston Boissier sur la fin du paganisme [1]. Si je devais en parler longuement, je redouterais une difficulté inévitable : la gêne qu'on éprouve à louer, comme il le mérite, un maître qui est de plus un ami très cher. La louange est justement commandée, moins encore par la science du professeur, si vaste, si bien digérée, que par la stricte équité dont ce libre esprit fait montre en une matière si délicate. Venant après tant d'écrivains qui ont traité ce grand sujet, M. Boissier n'a pas prétendu résoudre le problème historique et religieux. Il circonscrit ses recherches sur un terrain que nul ne peut lui disputer; il étudie la lente introduction de l'esprit chrétien dans les écoles,

1. *La fin du paganisme*, par Gaston Boissier.

les philosophies, la littérature du paganisme. Il nous fait assister aux progrès de la doctrine dans les esprits cultivés, au recul sous le règne de Julien, au triomphe politique avec Constantin. Le savant philologue signale les concessions du langage comme un des meilleurs indices du terrain gagné par le christianisme. Insensiblement, le vocabulaire païen s'élargit et se rapproche des idées juives sur la divinité; si bien que tel écrit d'un champion du vieux culte laisserait parfois des doutes sur la croyance du rédacteur. M. Boissier nous intéresse, chemin faisant, à ces recherches accessoires; mais il ne s'écarte guère de son objet principal : l'évolution des lettres sous l'influence de la nouvelle foi. Il ne touche qu'incidemment aux autres effets de la transformation du monde; en exposant clairement ces effets, il garde une réserve prudente sur les causes. C'est marque de sagesse : les causes de ce changement de ciel sur l'univers, si radical et relativement si rapide, se dérobent aux explications de la science. Pour en deviner quelque chose, il faut recourir aux dépositions intimes comme celles de saint Augustin, dans les *Confessions*; et toutes les gloses ne diront jamais plus ni mieux que ce seul vers d'un fou de poète :

Une immense espérance a traversé la terre.

La curiosité d'un esprit raisonnable devrait se

contenter des éclaircissements sur les faits, tels qu'on les trouve chez notre auteur et chez ses devanciers. Mais non; dès qu'il aborde ce prodige historique, l'esprit est sollicité à l'impossible, il veut scruter l'opération mystérieuse qui a changé les âmes. Qui de nous n'a essayé souvent de se représenter l'illumination d'un de ces fiers Romains, d'un de ces Grecs ingénieux, sacrifiant tout le patrimoine intellectuel et moral des ancêtres, pour aller en chercher un nouveau dans l'assemblée ignominieuse des esclaves? Quels troubles du cœur et de l'intelligence pouvaient jeter un de ces hommes dans la folie de la croix? Le phénomène serait d'autant plus attachant qu'on le surprendrait à l'origine, alors qu'il est encore rare : vers la fin du Ier siècle, bien avant l'époque de pleine décomposition où M. Boissier nous transporte. Je me laisse aller à l'imaginer. Mieux qu'une analyse fort inutile, mieux qu'une critique sèche et trop incompétente de ma part, cet essai rendra à notre maître le plus sincère des hommages, en montrant son livre excitateur de pensées, en lui rapportant l'inspiration des songeries nées sur ses pages.

Supposons — l'hypothèse n'a rien de tout à fait impossible — qu'un de nos élèves de l'école d'Athènes découvre, en fouillant les tombes d'Asie Mineure, un parchemin des premiers temps du christianisme : une de ces confessions dont le

IVe siècle nous a laissé le plus illustre exemplaire, mais qui furent probablement rédigées plus d'une fois, à des dates antérieures, par des lettrés convertis. Le *Journal des savants* nous apporte des fragments de ce texte grec. L'histoire d'âme qu'on y retrouverait aurait sans doute des points de ressemblance avec la suivante.

A DAMARIS D'ÉPHÈSE

I

Un jour peut-être, vous lirez cet écrit. Si vous le lisez, ne pensez pas que ma vertu ait faibli, au moment d'entrer dans l'éternel silence; ne croyez pas que la mort, avant de fermer mes lèvres, leur ait arraché malgré moi un souvenir qui voulait vivre, vivre à tout prix. Si vous le lisez, il vous faudra sans doute faire effort pour comprendre et vous rappeler. Mon nom repassera d'abord comme un bruit inconnu dans cet heureux tumulte où s'étourdit votre vie; comme un chant d'un soir ancien, qu'on écouta distraitement une fois; on l'entend après des années et l'on demande : de qui ce chant dont je ne me souviens pas?

Un matin où vous serez lasse après les danses, — on ne vous voit pensive qu'à ces rares instants, — remontez dans le passé, tout le long des visions enchantées qui ont empli votre jeunesse, et rap-

pelez-vous. Rappelez-vous une nuit de juin, déjà lointaine, qui vous trouva aux bords du Caystre, sur la plage où le fleuve se jette dans la mer. Cléon, le riche marchand de Smyrne, y donnait à ses amis une fête magnifique. C'était l'époque où les solennités de la Grande-Déesse rassemblent à Éphèse tous les oisifs de la Grèce et de l'Asie. Tous assistaient à la fête de Cléon : les changeurs opulents de Chypre et de Cos, les négociants de Lycie, les rhéteurs en renom d'Alexandrie et d'Athènes, les poètes de Sicile, les étrangers arrivés avec les caravanes de Perse et de Colchide, les tribuns des légions romaines et les familiers du proconsul. Les femmes étaient en nombre, les plus belles et les plus vantées de Smyrne, d'Éphèse, des Iles. Cléon avait fait venir le chœur célèbre des musiciens de Lesbos. Autour des nappes de pourpre, couvertes de fruits, de roses et de vins d'or, les esclaves agitaient des torches de résine. Ce fut durant quelques heures, sur le sable de la plage, sur les roseaux froissés du Caystre, un bruit joyeux et fou de voix, de rires, de chansons, couvrant les battements de la vague sur la grève.

Soudain les torches s'éteignirent. La grande Diane — je l'appelais encore ainsi — avait paru dans le ciel, au-dessus du mont Prion, radieuse, souveraine ; elle éclaira par degrés la brume chaude de nos nuits d'Asie, flottante au flanc des collines ; ses fuseaux d'argent tombèrent sur le

fleuve et sur la mer. Le bruit mourut, comme si notre gaieté s'avouait vaincue par la sérénité des choses, plus puissante que la joie des hommes. Le silence de l'espace était doux, plein de vie : ce silence créateur de la nuit d'été, qui laisse entendre le sourd travail des forces, l'éclosion des germes. De la terre et des eaux marines montait une ardeur d'amour, dans l'air alangui par les senteurs des lauriers-roses du Caystre, des herbes amères de la montagne. Tout reposait, tout semblait arrêté, pâmé dans le bonheur d'être. On aurait cru même le pas du Temps suspendu, si de lents mouvements dans le grand calme n'eussent rappelé l'impitoyable; car tout mouvement le mesure et le rappelle. On songeait à lui quand passait le vol d'un oiseau nocturne, ou, sur l'horizon, une voile de pêcheur; et c'était mieux ainsi : les extases surhumaines nous seraient moins chères si nous ne les sentions pas nous fuir.

Oh! cette nuit! La nature a beau être prodigue, elle ne peut en avoir fait beaucoup de pareilles. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas : il est impossible que vous l'ayez oubliée! Vous vous souvenez, quand une étoile monta entre les colonnes du grand temple et brilla tout à coup sur le faîte, comme un flambeau fixé sur l'attique du monument? Et quand cette barque approcha, les rames levées, d'où ruisselaient des gouttes de lumière? Et le souffle de vent qui vint du sud,

un seul, une minute, si subit, si surnaturel, que nous frissonnâmes tous à son passage; et là-bas, au bout de la mer, par delà les derniers rayons brisés sur les derniers flots, ces éclairs d'orage qui s'allumèrent, et les rêves rapides qui palpitaient avec eux, des rêves qu'on n'a vus que là... Mais que je suis naïf! Un mot vous fera mieux souvenir, vous, femme : c'était la nuit où vous portiez cette tunique blanche, en tissu de Sérique, sur laquelle vos cheveux blonds pendaient, liés par un seul fil de perles. Vous étiez appuyée au tronc d'un cyprès : l'on eût dit une des statues de la déesse adossées aux piliers du grand Portique. Vous vous plaisiez à rester dans l'ombre du cyprès, devinant qu'alors la clarté nous semblait venir de vous, plus que de la Diane là-haut. Et vous avez souri de contentement, quand un rhéteur de Chersonèse vous compara, dans son langage subtil, au miracle d'un champ de neige où onduleraient des blés d'or.

De jeunes hommes d'Athènes vous disaient des choses éloquentes; Zaleucos, le poète syracusain, vous récitait des vers; ceux qu'il fit pour vous devant les petites figures de terre cuite qu'on admire chez Cléon : chefs-d'œuvre des anciens coroplastes, trouvés par les ouvriers en défonçant de vieilles sépultures, lorsqu'on traça la nouvelle route de Thèbes à Tanagra. Vous

souvient-il des vers de Zaleucos? Ils se gravèrent dans ma mémoire, tant ils se rapportaient à vous.

S'ils ne vous ont pas vue, en modelant l'argile
Où leur rêve divin se fixait sous vos traits,
Comment les vieux potiers de Grèce et de Sicile
Ont-ils dans les tombeaux laissé vos doux portraits?

S'ils ne vous ont pas vue, à quel corps juvénile
Avaient-ils dérobé ces uniques attraits,
Ce pur enchantement fait de grâce fragile,
Ce geste harmonieux sous les voiles discrets?

Ils ne vous virent pas : la figurine antique
Naquit entre leurs mains d'un désir prophétique.
Le lit des anciens morts engloutit cet espoir;

Muette, inanimée en sa blanche tunique,
Votre forme attendit sous la terre hellénique :
L'âme qu'elle implorait, Damaris l'a fait voir.

Vous écoutiez les hommages et les soupirs, vous aviez pour tous le même regard, ce regard rieur de vos yeux d'enfant qui disait : « Je ne vous crois pas, mais je crois à la vie, à ma jeunesse, à ma beauté! » — Moi, pauvre étudiant d'Égypte, je me sentais tout petit et très heureux. Assis dans les roseaux, le visage dans mes mains, je vous regardais, et je pensais au livre où il est dit : « Un souffle divin crée sans cesse le monde. » Je comprenais le philosophe, à ce moment, et je me répétais qu'un souffle divin créait le monde, là, autour de moi, pour moi, sans cesse. Enfin, j'étais très heureux, et je ne

vous aurais point parlé pour tous les trésors de Cléon.

Les pêcheurs avaient amarré leur barque dans le fleuve; le Sicilien y entra, la détacha, et se laissa dériver au courant. Je le vois encore, debout, une ombre noire qui glissait sur ce rayon mouvant; il élevait sa lyre dorée, elle brillait comme s'il l'eût retirée du flot lumineux. Il préluda et entonna l'hymne de Sapho, rythmé par le retour cadencé des vagues, mieux que par les cordes de la lyre. La barque gagna la mer, s'éloigna, la voix du chanteur nous arrivait faible, voilée, comme du fond des eaux. Pour entendre encore, vous vous étiez presque couchée au pied du cyprès, la tête sur votre bras arrondi; un instant, vous avez paru sérieuse, visitée par quelque pensée ou quelque amour. Alors un tel flot de vie souleva mon être qu'il me vint une terreur bizarre : si tous les morts de la plaine d'Éphèse allaient surgir, ranimés par cette vie que je sentais déborder, prête à susciter des mondes? Ce flot passa; un abattement indicible lui succéda. Je ne voulais plus vous regarder; puis, je vous regardai, et j'entendis dans tout le ciel ce mot : mourir. Bonheur, souffrance, angoisse à coup sûr, toute mon âme défaillait sous une étreinte trop forte. Les heures s'écoulèrent; je me sentis renaître, quand le ciel blanchit à l'Orient entre les arêtes du mont Prion, quand les bruits du

réel revinrent avec l'aube, les esclaves attelant les chars.

A ce moment passa un voyageur matinal, qui allait d'Éphèse au port. C'était un vieillard chétif et sordide, un de ces Juifs qui courent nos villes d'Asie, prêchant les choses que vous savez. L'homme traversa notre groupe, foulant de ses sandales poudreuses les pourpres déroulées et les fleurs mortes de la fête. Son regard erra sur nos visages fatigués et s'arrêta sur moi; il me toucha l'épaule, il dit : « Que fais-tu là? Lève-toi! » Asservi par sa parole, je me levai, je le suivis. Deux fois, en m'éloignant le long de la grève, je me retournai : je voyais encore votre tunique blanche, toute pâle dans l'aube, sortir des roseaux et des lauriers; j'entendais votre rire et les gais éclats des voix : « Pourquoi Silvanus suit-il le Juif? » Que j'avais peine à avancer dans le sable humide! Il me semblait que mes pieds s'y enracinaient, que des lambeaux de moi s'arrachaient pour revenir en arrière, vers vous. J'allais pourtant, une force me poussait sur les pas du Juif. Encore une fois, je tournai la tête : je ne vous vis plus. Je ne vous ai plus revue.

II

« Pourquoi Silvanus suit-il le Juif? » — Je vais vous le dire, en reprenant d'un peu haut. Cet écrit gardera à jamais mon secret, je l'espère. Qu'importe? Je me le raconterai mieux en imaginant que je parle devant vous. Le cœur, même détaché d'ici-bas et plein de choses sévères, s'ouvre plus volontiers sous le regard qui l'occupa. C'est là dernière lâcheté de la passion : bien forts ceux qui s'en défendent. Je me reporte d'ailleurs, en parlant ici, aux ténèbres d'esprit où je me trouvais naguère; pour me faire comprendre de vous, je rentre dans les pensées, j'emploie les mots d'autrefois. Je les renie aujourd'hui : j'en ai de meilleurs.

Je suis né en Égypte, je crois vous l'avoir dit jadis, d'un père gaulois et d'une mère phénicienne. J'ai grandi dans le tourbillon d'idées qui emplit Alexandrie. De bonne heure j'ai soulevé les voiles suspendus aux portes des rhéteurs; je

me suis assis dans toutes les écoles d'Afrique et, plus tard, sous les chaires romaines. J'ai entendu nos maîtres fameux, ceux qui se contentent de belles paroles, et ceux qui cherchent encore des pensées. Tous leurs systèmes ont défilé devant moi, comme un vain bruit de sistres dans une bacchanale. On m'a enseigné Platon et Pythagore, Épicure et Zénon, les subtilités de la Gnose et les mystères de la vieille Isis; j'ai recueilli les leçons d'Épictète et le testament de Philon, j'ai pu comparer la sagesse grecque et la sagesse juive. J'ai vendu quinze ans de ma vie aux sophistes de toute doctrine, aux marchands de tout mensonge. Quand l'enseignement de l'un s'écroulait dans mon esprit, j'allais à un autre, avec l'invincible espoir de rencontrer la vérité; la nouvelle parole me charmait un instant; un système harmonieux se dressait devant moi, édifice complet qui emprisonnait l'univers, la raison divine et la raison humaine. Bientôt, le monde extérieur ou ma conscience se permettaient un phénomène non prévu par le système : le bel édifice s'effondrait du coup. A travers ses pauvres ruines, je voyais encore une fois l'espace infini, peuplé de choses obscures, se dérouler éternellement. Je me consolais alors en me disant que je n'étais pas mûr, que la vérité m'attendait sans doute à ce sommet de la vie où l'intelligence, maîtresse d'elle-même, entre en pleine possession de la lumière. Heureuses les

années où l'homme peut se dire encore qu'il n'est pas adulte pour la vérité, qu'elle sera la surprise réservée à un esprit dans toute sa force.

J'atteignis ce sommet d'où l'on n'a plus qu'à descendre, la maturité de l'âge et de la raison; la vérité ne vint pas, mon espoir en elle prit fin. Une dernière fois , j'avais ramassé dans ma mémoire les leçons des philosophes, les explications des savants, tout l'héritage de ceux qui ont pensé avant nous; avec tout ce que pouvaient me donner les hommes, j'avais essayé de concevoir ce qu'ils sont, ce qu'est le monde qui les contient. Sottise et néant! Mon grossier instrument s'était brisé sur les hommes et sur le monde, sur la machine incommensurable et fatale qui nous broie avec ses lois inconnues; ma misérable vue n'avait pas même pu descendre au fond de mon âme, pour y démêler cette complexité de sentiments et d'idées où je me débattais.

Vous diriez peut-être qu'il me restait les dieux : et vous souririez en le disant. S'il est encore, parmi les marins du port ou les artisans des faubourgs, des âmes heureuses qui sommeillent en rêvant de Jupiter et de Diane, vous les enviez la première; mais il n'est pas en votre pouvoir de partager leur quiétude. L'esprit une fois éveillé par le doute ne se reprend plus à ce beau rêve des dieux. Nos pères n'eurent point tort de les adorer; ils ont vécu, ces dieux, puisqu'il nous

reste d'eux des marbres immortels; ils ne vivent plus, puisqu'ils ne peuvent plus nous consoler et nous faire croire.

Ah! ce sont choses étranges, notre temps et le monde tel qu'on nous l'a fait! Jadis la terre portait des peuples divers, jaloux de leur unité, repliés sur eux-mêmes, continuant à travers les siècles une œuvre définie. La forte main de Rome a pétri ces peuples, comme le sculpteur pétrit la glaise pour en former la statue; gens de toute race et de tout pays, de tout culte et de toute langue, Rome nous a mêlés dans son empire pour on ne sait quelle œuvre mystérieuse. Les grandes cités des trois mondes, Rome, Alexandrie, Corinthe, Éphèse, ne sont plus que des carrefours où s'assemblent et se heurtent le Grec, l'Africain, le Gaulois, l'Iduméen, le Scythe, le Perse. A ce contact répété, les diversités s'effacent, les langues se pénètrent, les traditions se communiquent, les esprits se fondent au même moule; d'un pôle à l'autre, un seul peuple se crée, prêt à écouter une seule voix, à marcher vers un seul but. — Vers lequel, je le sais maintenant.

Ce peuple est fait de matières viles et d'éléments subtils, de trafiquants et de rhéteurs, d'affranchis et de grammairiens, de soldats et de pontifes. Il jouit de la vie, riche et heureux en apparence, au cœur du monde, sur tous les gracieux rivages de la Mer Intérieure; il se rue au

temple de la Vénus Pandémos, au marché où les navires déchargent les trésors des contrées fabuleuses; les intérêts, le plus solide lien de la pauvre humanité, circulent et préparent la voie aux doctrines. Le denier qui passe de main en main, du Juif au Grec, du Grec au Latin, leur laisse à tous une empreinte commune. De cette foule composite monte un bruit sourd d'idées remuées, le bourdonnement de vie qui emplit l'air au printemps, quand la nature refait la terre. Partout des chaires, des disputes, des recherches passionnées, d'audacieux efforts et d'immenses lassitudes de pensée; partout des âmes en suspens entre le passé et l'avenir. L'avenir! les moins perspicaces devinent qu'il apporte un secret pour remplacer ceux du passé. Oui, le monde est travaillé d'un secret. L'Égypte demande le mot à son sphinx, la Grèce à ses oracles, l'Orient à la kabbale, Rome aux livres de la Sibylle; tout le jour, dans Éphèse, vos amis sont penchés sur les formules magiques, sur les grammates des devins. Parfois, on entend un grand cri : un voyant a eu l'éblouissement de l'aube future. Le Juif a reconnu son messie, l'Égyptien a retrouvé l'Apis, le poète romain a entrevu le siècle d'or et le nouveau cycle qui naît. Misère! le cri se meurt, le voile du temps retombe sur les choses qui peut-être existent déjà; car le temps n'est sans doute qu'un rideau qui se tire lentement, à chaque pas de l'homme, sur les

réalités cachées à nos yeux; demain existe comme hier; seulement, pour nos ridicules regards, demain est invisible et hier est perdu.

Dans mon long voyage à travers les erreurs humaines, j'ai cru un instant à la métempsycose; je pensais alors, en cherchant le châtiment réservé aux grands criminels, que ce devait être de revivre aux époques de transition. Est-il un pire supplice que celui de flotter dans le vide du temps, avec une moitié de son âme retenue au passé, une moitié entraînée vers l'avenir? C'est l'angoisse des nuits en mauvaise mer, quand le feu du port d'embarquement a disparu, quand on ne distingue pas encore le feu du port d'arrivée. Il eût été si doux de demeurer au foyer des ancêtres, sans inquiétude et sans trouble, aimant ce qu'ils aimaient, croyant ce qu'ils croyaient, content des vieux horizons et des anciens bonheurs! Il serait si bon d'aborder au rivage pressenti, de s'enflammer pour la foi nouvelle, de s'endormir dans la certitude de nos fils, quand celle de nos pères nous a manqué! Mais rien : une saison ingrate, entre la fleur des croyances qui a péri et le fruit de la science qui n'est pas formé. Ce fut notre lot, à nous tous, voilà ce dont notre siècle a souffert; mon maître Philon nous comparait fort bien à cette génération d'Hébreux qui mourut au désert, avec le regret des beaux champs d'Égypte et l'espoir toujours déçu de la Terre promise.

Telle était la condition de mon âme quand j'arrivai au milieu de la vie, tourmenté par cette force qui pousse chacun de nous à faire œuvre d'humanité, qui s'irrite lorsque l'œuvre à faire n'apparaît pas. Autour de moi, des amis plus heureux la trompaient en s'adonnant à l'éloquence et aux arts. J'estimais pour ma part que c'étaient là de vains passe-temps; l'éloquence et les arts me paraissaient des moyens excellents pour servir une idée, insuffisants à la remplacer quand elle n'existe pas. Je quittai la molle Alexandrie, ses plaisirs énervants et les disputes de ses écoles : j'espérais trouver à Rome de plus viriles occupations. Rome ne m'offrit que les mêmes plaisirs, les mêmes futilités, le mensonge d'une grandeur évanouie. En d'autres temps, l'activité du Forum m'eût tenté : dans l'universel déclin des cœurs, il n'y a plus d'échos au Forum que pour les cris de la plèbe stupide ou pour la voix solitaire de César. Je voulus voir l'Asie et vos académies : je m'embarquai pour Éphèse, et je crus en y abordant rentrer dans Alexandrie, tant le monde de nos jours est partout semblable à lui-même. En Ionie comme en Égypte, je retrouvai les mêmes dieux, les mêmes sophistes, les mêmes trafiquants accourus de tout l'univers, la même joie de vivre chez les insouciants, la même lassitude chez les philosophes, la même agonie du présent, la même attente d'une vie nouvelle.

III

J'ai ouï dire qu'on immolait jadis à la Diane de Tauride les étrangers que les hasards de mer jetaient à la côte de ce pays. La Diane d'Éphèse ferait-elle revivre cette coutume? J'ai pu le croire en rencontrant dans son temple le grand péril de ma destinée.

Quand je m'informai, près des amis de Rome retrouvés en Asie, des curiosités de votre ville et des nouveautés du jour, chacun m'interrompit avec le même nom : « Avez-vous vu Damaris, la servante de la Déesse, l'orgueil et le danger de l'Ionie? » — Je demandai qui était cette huitième merveille des terres grecques : les réponses se mêlèrent, âpres et vindicatives comme des cris de blessés. — « C'est une illusion blanche, légère et froide, que suit la foule et que fuient les sages; un être charmant et pernicieux, qui plaît à tous et que tous maudissent; un esprit ouvert à toutes

les clartés, et qui n'a peut-être jamais rien compris; un regard très doux, où nul n'a surpris la lueur de tendresse révélatrice d'une âme : rayon de la Diane nocturne, qui embellit tout et ne fait rien éclore. Il semble qu'il n'y ait pas de fête et de joie dans Éphèse quand sa grâce est absente; le malheureux se sent allégé rien qu'à la voir passer, et partout où elle passe, le malheur vient après elle. Elle fait blasphémer les dieux qu'elle sert. Qui entend sa voix inspirée se croit appelé aux grandes actions, aux hautes pensées; et son rire tuera toute vaillance, toute noblesse, toute bonté. Chasseresse d'hommes comme sa divinité, elle va distraitement, ramassant les cœurs aux plis de sa tunique et foulant aux pieds leurs meilleures vertus, sans savoir pourquoi, par passe-temps; pareille à l'enfant qui marche dans le blé mûr, cueille les épis et les égrène, pour occuper machinalement ses doigts. Les dieux l'ont créée en un jour d'ivresse comme une gageure, la faisant si riche ou si pauvre qu'au milieu de ce superbe monde, des beautés et des puissances de la vie, elle ne connaît, ne veut et n'aime qu'elle-même. On le sait, on le voit, mais l'énigme est irritante, et chacun court se faire déchirer par le sphinx. Elle a su désespérer jusqu'à nos devineresses et nos magiciennes, célèbres par leur art dans le monde entier. Les victimes de Damaris vont demander aux plus fameuses des philtres ou

des oracles : Vous aimez une vestale, dit l'une ; — une hétaïre, répond l'autre ; et toutes deux ont peut-être raison. Mais à quoi bon vous parler, Silvanus? Allez au sphinx, ami, et revenez nous dire son mot, s'il ne vous a pas dévoré. » — Je me pris à rire, et je répondis qu'un fils d'Égypte ne craignait pas cette sorte de monstres. Je demandai qu'on me menât chez vous.

Notre premier entretien me laissa une impression exquise. On m'avait mal prévenu. Rien de troublant ni d'irritant en vous, bien au contraire. Ce je ne sais quoi de libre et d'enfantin qui est votre grâce ne met pas en garde tout d'abord ; le charme s'insinue sans brusque surprise, le regard est trop clair, trop gai, pour qu'on le juge profond ; on ne songe guère à se défier des imaginations légères qu'on voit courir sous votre petit front, à l'ombre des tresses blondes qui semblent faites pour caresser la rêverie, plus que pour enchaîner la pensée. Curieuse de toutes les choses de l'esprit, vous parliez d'art, de poésie, et votre parole maîtrisait bien plus que votre visage. Nos écoles, nos systèmes, nos philosophies n'avaient pas de secrets pour vous, aucun sophiste ne sait plus et ne dit mieux ; c'était un enchantement de voir cette âme de poète sortir de ces lèvres d'enfant, grandir, emplir et dominer tout l'infini de l'idée. Un peu plus tard, je me suis demandé s'il n'y avait pas dans votre éloquence un joyeux

murmure de mots plutôt que le son sérieux de la réflexion ; mais à la première heure, je ne cherchais pas trop de sens et de liaison à ces douces paroles grecques, qui coulaient, musique harmonieuse, comme un bruit de perles défilées tombant au hasard dans une coupe d'argent.

En vous quittant, j'allais errer sous les platanes au bord du Caystre, le ciel d'Asie était tiède, sa lumière éclatante ; je pensais qu'on y devait bien vivre et que c'était sottise de s'attrister, quand ce bel univers nous gardait des surprises juste assez vives pour réchauffer l'âme sans la brûler. Il me revenait des vers de Théocrite. C'était tout. Il n'y avait là rien d'inquiétant.

Une aimable habitude me ramena chez vous. C'était si grand plaisir de vous entendre, les yeux brillants de curiosité, m'interroger sur les sciences d'Égypte, les rites d'Isis, l'universel marché d'idées qui se tient à Alexandrie. Vous parliez avec envie de la fièvre de savoir et de jouissances qui dévore les existences, dans ce foyer du monde oriental ; vous prétendiez qu'il y avait encore place là-bas pour une Cléopâtre, votre héroïne préférée. La pente du souvenir, encouragé par vous, me ramenait insensiblement des choses générales aux aventures et aux rêves de ma jeunesse ; je vous contais mes épouvantes dans les vieux temples, mes mirages au désert, l'ivresse des nuits embrasées sous les palmiers de la berge

du Nil, les journées passées au Phare à voir décroître les voiles en haute mer. Une à une, je rappelais près de vous les merveilles attendues de la vie, et leur fuite à tire d'aile devant le pas qui s'alourdit chaque hiver. Vous écoutiez, amusée et rieuse. J'ai cru remarquer plus tard que dans tous les entretiens, vous ne parliez que de vous et toujours de vous; mais au début, vous sollicitiez mon âme à sortir de son isolement. Elle s'ouvrait à vos questions comme un fruit mûr au soleil, elle se trouvait si légère après ces épanchements! Parfois je me reprenais, effrayé : je sentais peser la chaîne invisible qui se rive d'elle-même autour du cœur, quand il laisse dérouler devant une femme les anneaux cachés du souvenir. — Continuez, — disiez-vous alors; et je continuais : c'était si bon.

N'étais-je pas sûr de moi? Dans mon dernier examen philosophique, j'avais décidé qu'il fallait être un spectateur désintéressé de ce monde, puisqu'il ne pouvait m'offrir ni une vérité satisfaisante, ni une action à ma taille; j'étais bien résolu à jouir de la pièce, sans jamais remonter sur la scène où grimacent les pauvres acteurs; je pensais que la curiosité peut être une suffisante raison de vivre. Vous approuviez cette belle philosophie, vous ajoutiez : Regardez mon jeu, je suis un des masques de la comédie, et je veux être applaudie par vous. — Comédienne, je crois

bien que tout bas vous répétiez la tragédie. — Je regardais, et bientôt l'écho douloureux d'une parole, l'attente de votre passage, le frisson ressenti à voir un autre près de vous, tout me disait que je n'étais plus libre. Je sortais fièrement : mes pas revenaient d'eux-mêmes à votre porte; je m'irritais contre eux, je leur commandais en vain, ils ne m'obéissaient plus, et je pouvais entendre le dur tintement des fers à mes pieds.

Mais pourquoi renouveler un récit qui ne vous apprendra rien? Pourquoi vous raconter la défaite que vous avez voulue et savamment préparée? Est-ce à moi de vous rappeler comment je suis tombé du premier enchantement à l'obsession, de l'obsession à la souffrance, de la souffrance aux suprêmes lâchetés? Vous dirai-je comme je vous suivais au Temple, au Portique, au théâtre, meurtri, perdu, avili dans la foule de vos adorateurs? Combien de fois je me jurai de fuir la froide statue, et comment un mot me ressaisissait, la banale assurance d'amitié donnée à vingt autres! — Vous m'avez fait et vu sombrer, vous savez toute l'histoire de ce naufrage, à moins qu'elle ne soit déjà confondue dans votre mémoire avec tant d'autres semblables. Qu'ils sont loin, ces orages du passé, et comme je rougirais, si je pouvais croire qu'il en remonte une écume à mon cœur! Je ne sais en vérité pourquoi mon examen s'attarde à ces anciennes misères.

Dès lors, aux heures des réflexions amères, le peu de raison que j'avais conservé me montrait ma perte inévitable. L'homme ne vit point par curiosité pure; créés pour l'action, chargés d'une âme qui veut se donner et nous tourmente tant qu'elle ne s'est pas donnée, nous essayons vainement de la tuer en nous : si l'idée lui manque, et le but élevé vers lequel tendre son effort, elle se donnera, l'esclave née qu'elle est, à une misérable créature comme elle. Il faut servir et choisir un maître : qui ne l'a pas su trouver assez haut ira se vendre aux carrefours plutôt que de s'en passer. Par bonheur, mon vrai maître m'attendait à cette heure critique : écoutez comme il me reprit à vous.

IV

Le grand cirque d'Éphèse s'ouvrait, ce jour-là, à tout le peuple d'Asie. De la base au sommet du vaste amphithéâtre, égayé par la vie heureuse et bruyante des multitudes en fête, montait un flot tumultueux d'hommes, une tempête de cris et d'appels, dominée par les rauques bâillements des bêtes. Du ciel ardent, à travers le velum de pourpre, la lumière rousse tombait sur l'arène, ensanglantant de ses jeux les degrés de marbre, les visages attentifs des spectateurs, les parures des femmes, les robes des fauves, panthères et lions, qui attendaient le belluaire en tournant d'un pas ennuyé sur les dalles. J'errais dans cette foule, guettant là comme partout le coup de plaisir et de souffrance qui secouait tout mon être à votre entrée dans un lieu. Les servantes de la déesse apparurent sur les gradins réservés ; vous étiez assise au premier rang, vos doigts jouaient

avec vos colliers d'or. Comme toujours, dès que mes regards vous eurent rencontrée, le peuple, les fauves, les choses environnantes s'évanouirent pour eux; je n'aperçus plus que vous, je me détournai de l'arène, je suivis dans vos yeux, sur votre front, les scènes poignantes du spectacle. Ainsi je vis se peindre sur vos traits, comme dans le bronze d'un miroir, l'émotion du signal, l'élan furieux des bêtes mordant les grilles du podium, se rejetant dans le cirque et s'y entre-déchirant; puis la lutte des gladiateurs barbares, l'enlacement des corps nus et des glaives, la chute des blessés, le salut des vainqueurs; enfin, aux clameurs de la foule demandant les condamnés, l'entrée des malheureux qui se débattirent et succombèrent sous les griffes des lions. A l'animation croissante de vos regards, aux battements précipités de votre sein, je vis se prolonger l'horreur de la boucherie, grossir le charnier humain dans l'arène, croître l'ivresse du peuple, grisé par la vapeur de sang qui montait dans l'air chaud. En vous se résumait l'angoisse, la volupté féroce, le frémissement et le triomphe de ces dix mille spectateurs, absents pour moi.

Un torrent de pensée m'emporta loin du réel, comme il arrive dans les subites tensions de l'âme. Je rêvais. Les hommes et leur bruit s'étaient dissipés, illusions vaines. Vous restiez seule dans l'amphithéâtre, seule dans Éphèse, seule dans le monde. Je voyais en vous la suprême et fidèle

incarnation de ce monde, de ce siècle où j'ai vécu et que je m'efforce de comprendre. Forme de mon temps, tu m'apparaissais tout entière, égoïste et sceptique, élégante et cruelle, belle encore de tout le prestige des arts, des poésies, des gloires et des dieux du passé; riche en talents et pauvre de génie; morte à la vieille foi, crédule à tout le reste, étourdie d'un vacarme d'idées et de chimères d'où nulle pensée créatrice ne surgit; affamée de faux bonheurs et d'émotions malsaines, passionnée pour les tueries du cirque et les mensonges du théâtre, livrée aux histrions, à ce point que la loi romaine doit défendre à tes patriciens de les suivre en public; servile et soumise d'avance au caprice de chaque tyran, parce que tu n'as plus la force d'obéir au devoir; fière de tout comprendre, mais incapable de rien respecter; vaniteuse de ton luxe, indifférente à la misère, impitoyable à la faiblesse; ne demandant à la terre que de te porter gaîment jusqu'à la fin de la fête, fermant les yeux aux catastrophes que tu prépares à tes fils, méprisant le passé qui te valait bien et niant l'avenir qui vaudra mieux que toi; folle journée, perdue pour l'histoire, abandonnée aux Grecs, aux eunuques, aux femmes, si bien que l'homme, se sentant inutile, croise les bras, serre les lèvres, et meurt sans agir ni parler.

Quand je revins au sentiment du réel, vous n'étiez plus là. Le peuple achevait de s'écouler par

les vomitoires. Dans l'arène, un vieillard recueillait pieusement les lambeaux d'un corps de femme, restes de la dernière victime des lions : une pauvre créature qui avait expiré sans un cri, sans agrément pour les spectateurs, tant sa mort avait été prompte, muette, presque inaperçue du public déjà lassé. Je rejoignis le vieillard dans l'avenue de sortie ; intéressé par son action, je le suivis jusqu'à l'extrémité du faubourg, où il porta son fardeau. Il entra dans une sorte de taverne ; des hommes et des femmes l'attendaient dans ce bouge, gens de basse condition, la plupart Syriens comme lui. La nuit étant venue, ils allumèrent des lampes et récitèrent des prières sur les membres informes de la suppliciée. Leur psalmodie était joyeuse ; à l'accent des voix, à l'expression des figures, je pouvais me croire dans la maison d'une fiancée, au milieu de ses compagnes qui la saluaient du chant d'hyménée.

Je cherchais à comprendre ce rite oriental. Ceux qui le célébraient m'aperçurent dans l'ombre de la porte et donnèrent quelques signes de crainte. Le vieillard vint à moi ; dans les paroles qu'il m'adressa, le sentiment de la défiance luttait avec le désir de persuader, avec ce prosélytisme que je savais si ardent chez les novateurs juifs. Je les appelais ainsi par ignorance ; l'homme me détrompa ; quand mes promesses de silence et ma sympathie visible l'eurent rassuré, il me dit : —

« Tu es chez les disciples du Christ : nous rendons les derniers devoirs à notre bienheureuse sœur, mise à mort pour avoir contrevenu aux édits de César en refusant d'adorer les idoles. » — Comme j'insistais pour être mieux instruit de leur doctrine, il m'engagea à le venir voir dans sa boutique de tisserand, hors la porte de Milet.

J'y allai le jour suivant. La curiosité d'abord, un intérêt croissant ensuite, m'y ramenèrent à maintes reprises. Le tisserand me lisait les actes et les paroles du Christ; il commentait cette histoire avec des mots très simples, qui jaillissaient d'un cœur pénétré. Au début, je ne vis dans ces entretiens que l'occasion d'étudier une légende de plus, un de ces mythes asiatiques dont notre érudition s'amusait à chercher le sens, quand nous les entendions conter aux navigateurs sur le port d'Alexandrie. Le vieil apôtre devinait ma pensée; presque illettré, il n'en suivait pas les circuits, à travers la multitude de notions contradictoires où elle se perdait; mais je sentais chez lui une sorte de compassion supérieure, comme celle d'un père qui entendrait déraisonner son petit enfant dans une langue étrangère, et qui, sans saisir le sens des mots, saurait pourtant que l'enfant déraisonne. Je commençais de m'irriter contre cet ignorant, qui jugeait tranquillement mon vaste savoir du haut d'une seule vérité. Je m'efforçais de l'embarrasser en lui proposant

des objections subtiles, celles dont j'avais appris le maniement dans les disputes de l'école ; elles traversaient cette âme limpide sans la troubler. Il se bornait à répondre : « Je ne comprends pas ces jeux de l'esprit ; mais quels rapports ont-ils avec le Dieu qui nous enveloppe? Peux-tu expliquer comme notre Maître, en quelques mots certains, la vie, la mort, l'univers? As-tu le cœur content, la conscience pure, et une douce joie à la pensée de mourir? Sinon, toute ta science n'est que vanité. »

Quelques années plus tôt, j'aurais haussé les épaules, si mes thèses philosophiques se fussent heurtées à tant de simplicité. Mais ayant reconnu la contingence de tous les raisonnements, le néant de tous les systèmes, j'étais prêt à accorder une valeur sérieuse aux idées les plus choquantes pour ma raison, dès l'instant où je les voyais fournir un fondement solide à la vie. D'ailleurs la doctrine du Galiléen déroutait toutes mes habitudes de dialectique. Jusqu'alors, j'avais eu affaire à des argumentations pareilles aux miennes, qui forçaient mon esprit de plier pour un temps, en attendant l'heure où il rebondissait et découvrait le faible de son vainqueur. Je sentais cette fois que l'esprit s'escrimait dans le vide, bien au-dessous de ces affirmations hors de portée ; elles planaient sur les obscurs tumultes du cerveau, et descendaient chercher leur vérification au plus profond de la conscience. A toutes les grandes questions qui

tiennent l'âme en suspens, le tisserand répondait avec une petite phrase, claire et indestructible comme le diamant. Ainsi, quand je mettais le débat sur la morale, il l'arrêtait avec leur unique règle de conduite : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Et j'étais contraint de m'avouer que l'imagination la plus ingénieuse n'inventerait pas un seul cas où cette règle fût surprise en défaut.

Je voyais s'appesantir sur moi la domination de cet humble instituteur, et mon orgueil se révoltait. Un jour, j'eus le tort de lui faire sentir durement que ce dieu mis en croix et son enseignement populaire étaient peut-être bons pour la plèbe syrienne; mais je le défiai d'imposer jamais ces nouveautés ignobles aux fils de Rome et de la Grèce, gardiens d'un glorieux passé; j'essayai d'ébranler son espoir en faisant briller à ses yeux la splendeur et la puissance de ce monde supérieur, qu'il ne soupçonnait pas. Le tisserand répliqua doucement : « Ce monde est condamné, précisément parce qu'il ignore les petits et les misérables, ceux que notre Maître est venu racheter de son sang. L'esclave dont vous jetez le corps au cloaque est un homme comme toi, le savant, un homme comme le proconsul, un homme comme César-Auguste; il est l'égal de tous devant Dieu. Tout ce qui fait votre fierté va disparaître, et notre règne va venir, parce que nous avons la

plus grande force qui soit sur la terre et dans le ciel. » — J'avais déjà cru comprendre, à certains discours de ces hommes, qu'ils nourrissaient le rêve d'un empire servile. Je demandai au vieillard de me confier ses prévisions sur la sédition future, sur le plan qu'adopterait un nouveau Spartacus. — « Je ne saisis point ce que tu veux dire, fit-il. Ceux qui recourent à la violence ne triomphent que pour un temps. Nous triompherons pour toujours, parce que nous souffrons sans résister. La souffrance acceptée, le renoncement de chaque jour, l'abnégation suprême du martyre, c'est en cela que réside la seule force invincible; elle assure à nos frères le royaume du ciel et le royaume de la terre par surcroît. » — Ce jour-là, je compris qu'une idée nouvelle était entrée dans l'humanité. La force intrinsèque de la souffrance, montant lentement, comme les eaux amères d'un océan qui s'élèverait sans cesse et submergerait les plus hauts sommets, cette idée folle, née au pied d'un gibet, m'apparut à la réflexion une si prodigieuse découverte de l'âme, qu'il devait suffire de s'y tenir fermement pour bouleverser le monde et changer le cours de l'histoire.

Ainsi les leçons de l'artisan suscitaient en moi un homme nouveau. J'aimais chaque jour davantage l'initiateur : c'était faire la moitié du chemin pour le comprendre, pour aimer celui qu'il appelait son Maître. Quand je mesurais la révolution

accomplie dans mon intelligence, il me semblait que j'avais vécu un siècle depuis la rencontre du cirque. Tout ce qui m'avait d'abord paru ténèbres était devenu clarté d'aurore; tout ce qui me paraissait jadis clarté reculait dans une nuit lointaine. Mes anciennes idées, mises en déroute, ne se défendaient plus que sur quelques points isolés, mollement et à l'aventure, tournées qu'elles étaient par l'envahisseur. L'esprit se libérait : le cœur avait plus de lâcheté à rompre sa chaîne.

Je continuais de vous voir. Je retrouvais chez vous cette pensée usée que je dépouillais chez le tisserand. J'y retrouvais surtout les alternatives de joie aiguë et de morne accablement; après que je les avais subies, la paix qui émanait de mon ami me semblait tantôt insipide, tantôt bienfaisante. Vingt fois, aux mauvaises heures, je fus sur le point de me jeter dans ses bras, en le suppliant de m'arracher à vous, de me prendre, de me donner à son Maître. Puis, vos yeux me versaient l'illusion d'un rayon de bonheur; tout l'ancien monde me ressaisissait à travers votre regard. Les mystères de la maison du faubourg n'étaient plus que la basse folie de quelques songe-creux; la vie sensée, noble et belle, c'était la vôtre, la nôtre, celle des heureux. Le ciel de ces pauvres gens, un jour refuge contre vous, me faisait horreur le lendemain, sans vous.

Ces irrésolutions et ces déchirements durèrent

quelques semaines, jusqu'à la nuit de fête, sur la plage du Caystre, où mon souvenir s'est attardé d'abord. Je vous ai dit ce que je ressentis pendant cette nuit; le vieux tisserand et les Galiléens furent oubliés à tout jamais, je le croyais du moins; le jour ne devait plus se lever sur une pensée qui ne fût pas pour vous. Pourquoi je tombai, quand il se leva, de l'ivresse dans le désespoir, pourquoi je bénis l'apparition de mon sauveur et comment une puissance inexplicable m'attacha à ses pas, ne me le demandez point; ce sont là des renverses de l'âme dont le secret nous échappe, ce n'est pas nous qui décidons notre destinée à de pareilles minutes. Je sais seulement que j'obéis comme un automate quand, à notre arrivée sur le port, mon guide me dit : « Viens; je t'apporte la paix, je t'emmène dans la paix »; — quand il me poussa sur un bâtiment qui levait l'ancre et faisait voile pour Antioche. Je n'ai qu'une mémoire confuse de ces journées en mer, j'ignore quel en fut le compte; il m'en resta longtemps la sensation d'une chute dans le vide, d'un abattement secoué de révoltes, calmé par la bonne parole qui descendait sans relâche de la bouche amie. Je ne retrouve des souvenirs précis et apaisés qu'à partir de notre débarquement à Séleucie, et surtout à partir de ma présentation à l'église d'Antioche.

V

...Aujourd'hui, catéchumène depuis trois années, je relis avec confusion ces aveux, tracés à l'instant douteux où je dépouillais péniblement le vieil homme. Comme il me tenait encore! Tout est duperie ou mensonge dans les lâches complaisances de cet écrit, tout y est infecté par la lie d'un esprit orgueilleux et d'un cœur empoisonné. Je l'avais recherché pour l'anéantir, cet écrit de perdition : non, je me ravise, je le garderai pour me remémorer ma honte ; et aussi parce que le Seigneur peut en faire un instrument de salut pour une âme.

Mon père spirituel disait bien : il m'a emmené dans la paix, dans la lumière. Mes yeux, à peine dessillés lorsque j'abordai en Syrie, se sont ouverts à la vraie clarté. Je ne regrette rien de mon inutile et douloureuse vie d'autrefois ; ni les arts et l'éloquence, jouets de l'âge mûr qui succèdent aux

jouets de l'enfant, tout aussi puérils que ces derniers pour le serviteur des vérités éternelles; — ni le savoir humain, dont les arguties ont retardé en moi l'action de la grâce : misérable savoir, qui ne fournit pas les seules connaissances nécessaires à la félicité; — ni ce que vous appelez l'existence honorable et glorieuse, parade où les esclaves du péché se déguisent en hommes libres. Qu'il y a plus de vraie noblesse et de liberté dans l'humble société des chrétiens! C'est le beau nom que notre église d'Antioche a consacré la première, tout récemment, et qui désignera désormais la multitude croissante des disciples du Christ. Rien de touchant comme notre communauté de frères et de sœurs, image terrestre de la cité céleste où nous aspirons. Chacun apporte les fruits de son travail au trésor de tous, l'aide de son cœur aux peines d'autrui; de même, à l'église, les âmes les plus riches donnent aux autres le réconfort de la parole, le surplus de leurs mérites spirituels. Au lieu de servir une idole à laquelle vous ne croyez plus, que n'êtes-vous parmi nous, Damaris, prêtant avec nos diaconesses votre ministère à l'autel?

Je ne veux rien céler; il y a dans la communauté des faiblesses, des tiraillements, parfois des divisions et des scandales; on se demande avec appréhension ce qui subsistera de ces beaux commencements, quand le petit noyau d'élus deviendra

un grand peuple, quand il se rapprochera des rudes sociétés humaines. Mais si les chrétiens ne sont que des hommes, le principe qui les réunit est divin. Au choc de ce principe, votre monde tombera en poussière. Je partage aujourd'hui la foi de mon instituteur : nous triompherons sur la terre comme dans le ciel, nous, les méprisés, parce que nous avons introduit dans l'univers les grandes forces nouvelles, la charité, la souffrance acceptée; c'est-à-dire le don perpétuel de soi aux autres et à Dieu. Vous viendrez tous à nous, parce que nous avons une foi et un espoir, et que vous n'en avez plus. Vous viendrez à nous, parce que vous nous persécutez et que nous nous laissons faire : la loi de justice veut que tout persécuteur soit finalement la victime de sa victime.

Depuis que je suis ici, plusieurs d'entre nous ont courageusement témoigné. Le dernier fut mon cher maître, le bon tisserand. Comme on le conduisait au prétoire, il m'embrassa et me dit : « Notre sœur d'Éphèse a déjà souffert pour ta rédemption, tu ignorais que cette inconnue travaillait pour toi, le jour où je t'ai rencontré au cirque; je vais achever son œuvre et la mienne, Silvanus, afin que tu deviennes digne d'être initié aux mystères. » — Je n'osais pleurer : il paraissait si heureux de mourir! Pourvu que sa promesse se réalise bientôt! Les anciens veulent m'éprouver encore, et je les comprends. On a tant de peine à

entrer dans les sentiments d'un vrai chrétien, quand on a longtemps dédaigné les simples et vécu pour soi. Peut-être ne pourrons-nous jamais nous refaire l'âme requise par le Christ, nous qui avons emporté du siècle l'indélébile orgueil de la raison et l'insondable pourriture du cœur. La raison, ou ce que j'appelais de ce nom usurpé, je crois bien avoir dompté ses révoltes; le cœur serait-il plus difficile à vaincre?

Il m'effraye encore. A défaut de l'initiation aux mystères, je me surprends parfois à désirer le sacrement suprême, le martyre. Mais qu'y a-t-il au fond de ce désir? Si j'ai gardé cet écrit, que je voulais, que je devais détruire, c'est dans l'idée qu'il pourrait vous parvenir un jour, Damaris, purifié par mon sang; c'est avec la confiance qu'il serait alors un instrument de salut, et que vous vous laisseriez toucher par la grâce. — Oui; mais ne se cache-t-elle pas sous le souhait du chrétien, l'inguérissable envie d'occuper un instant encore la pensée qui nous oublie? Oh! qu'il est malaisé de descendre dans les plus secrets replis de sa conscience! Peut-être vaut-il mieux n'y pas descendre. Si l'on trouvait une plaie vive au lieu de la cicatrice espérée! — Non, je ne crains rien de tel : et ce sont là de ces tentations du scrupule où le Démon nous induit, quand il n'a plus pouvoir sur notre cœur. Si j'ai le bonheur de marcher au martyre, je murmurerai pieusement votre

nom dans une prière, Damaris; vous recevrez ce testament sanctifié; et s'il est plein de votre souvenir, c'est pour mieux vous forcer à entendre la voix du chrétien qui vous convie dans la Jérusalem céleste. Vous l'entendrez, quand avec cet écrit mon sang sera sur vos mains. — Mon sang sur vos mains... Non, mieux vaut en rester là et jeter ce roseau : chaque fois que mes doigts le reprennent, il en tombe des mots qui les font trembler d'épouvante. Je cours à l'assemblée, où l'on trouve la paix et la joie du Seigneur; où, selon notre sublime doctrine, les purs, les forts, dispensent charitablement leur force au faible Silvanus...

Il serait superflu de pousser plus avant la traduction, si quelque fouille nous rendait le manuscrit du testament de Silvanus. Ces fragments suffiraient aux historiens pour l'étude que nous avions en vue.

15 mai 1892.

LA CHUTE
DE LA
MONARCHIE DE JUILLET [1]

M. Thureau-Dangin vient d'achever un de ces grands ouvrages qui paraissent dater d'une autre époque, tant sont rares aujourd'hui les ouvriers assez tenaces pour entreprendre et mener à bien d'aussi laborieuses constructions. Les tomes VI et VII de l'*Histoire de la monarchie de Juillet* conduisent le récit jusqu'à la révolution de 1848. Ces deux volumes sont peut-être les meilleurs de l'œuvre; ils ne trahissent nulle part les lassitudes d'esprit qu'on aurait excusées chez l'auteur, après son long commerce avec les parlementaires du juste milieu ; ils vivent d'une vie plus intense, à mesure qu'ils approchent du dénouement drama-

1. *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. VI et VII, par M. Thureau-Dangin.

tique et qu'ils le racontent. C'est justice de proclamer très haut la souplesse et la force du talent chez M. Thureau-Dangin; d'autant plus haut, que l'emploi de ce talent lui a fait rencontrer quelque résistance dans la frivolité publique. Il semble que nos générations soient encore prévenues par le mot cruel et vrai de Lamartine : « La France s'ennuie! » et qu'elles craignent de s'ennuyer rétrospectivement en se replongeant dans l'histoire de ce temps. Crainte bien gratuite : l'art de l'écrivain en a ranimé tous les aspects, débats parlementaires, négociations diplomatiques, figures, actes et paroles. Cet art apparaît surtout dans la dextérité avec laquelle il encadre les portraits de ses personnages au milieu des épisodes qui les mettent en relief : quelques-uns de ces portraits, par exemple celui de M. de Tocqueville, d'une touche si juste et si fine, peuvent rivaliser avec les modèles classiques du genre.

Lisez simultanément des chapitres de M. Thiers et des chapitres de M. Thureau-Dangin : pour quiconque a l'habitude des comparaisons littéraires, notre historien égale son devancier par la clarté de l'exposition; il le surpasse par le choix et le ramassé du détail, la tenue du style, la distinction de la pensée. Cependant, chacun relira sans se faire prier des pages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*; et nous aurons peine à pousser le public dans l'*Histoire de la monarchie de*

Juillet. Il y a des sujets qui portent l'écrivain et des sujets qu'il doit porter; M. Thureau-Dangin a choisi délibérément un de ces derniers : il y recueille moins de satisfaction, plus d'honneur.

J'imagine la mélancolie hautaine de ce robuste travailleur, quand il analyse la qualité de son succès, le peu de rapport qu'il y a entre ce succès et la valeur réelle de son œuvre. Loué bruyamment par ses amis politiques, qui applaudissent les intentions du tableau plus que le talent du peintre, injustement méconnu par les autres, il doit éprouver les sentiments d'un ordonnateur des pompes funèbres qui philosopherait sur sa condition, tandis que les parents et les gens du cortège s'inclinent en passant devant lui : « Ce n'est pas moi qu'ils saluent, c'est le corps; et d'autre part, au seuil de la chapelle, la foule vivante qui passe dans la rue s'écarte de moi avec une terreur instinctive. » — Il doit avoir soif de suffrages désintéressés. Les mieux reçus seront peut-être ceux qu'il sentira arrachés par l'estime littéraire à une pensée qui ne partage ni ses regrets ni ses jugements généraux. Le peu de beauté et de dignité qui subsiste dans notre république des lettres disparaîtrait vite, si l'on ne s'y faisait un devoir et un plaisir d'exalter le mérite, sans se laisser arrêter par les divergences des points de vue.

I

Convenons d'abord de la divergence fondamentale, celle qui rendra les conclusions de M. Thureau-Dangin inacceptables pour beaucoup d'esprits, et les critiques de ses contradicteurs non recevables pour lui. L'*Histoire de la monarchie de Juillet* est écrite par un membre de la majorité de M. Guizot ; un membre sagace, indépendant, éclairé par les événements ultérieurs sur les fautes commises ; mais il croit qu'en évitant ces fautes on eût pu prévenir la catastrophe : il déplore la révolution de 1848, il condamne les idées d'où elle est sortie et les hommes qui l'ont faite. De ce point de vue, nulle entente possible avec ceux qui voient dans l'établissement de Juillet un accident éphémère, une inutile tentative de plier le génie français aux institutions anglaises, une ruse de l'histoire pour ménager les transitions, au moment où elle élaborait la transformation démo-

cratique de la France, et par la France de tout l'Occident européen. Les hommes d'État de 1840 pouvaient s'y tromper; mais croire aujourd'hui que ce peuple, parti en quête d'un nouveau monde, avait touché au port avec la charte de 1830, c'est prolonger après Colomb l'erreur du navigateur, lorsqu'il prit la petite île des Lucayes pour le grand continent cherché; elle n'était qu'une relâche. Ce moment de l'évolution serait mieux remis à son plan, et l'*Histoire de la monarchie de Juillet* gagnerait en largeur d'horizon, si elle eût été traitée par un esprit plus sensible à la constance et à la rapidité du mouvement qui nous emporte vers un nouvel état social. Reconnaissons qu'elle y perdrait de sa physionomie vivante. Avec l'exacte notion du chemin parcouru depuis un demi-siècle, on serait trop porté à étudier les intérêts débattus sous le gouvernement de Juillet comme une curiosité archéologique. Resté en communication avec les idées de l'époque, M. Thureau-Dangin a pu mettre dans son récit la chaleur et le bruit de la bataille; il a donné à ce récit l'attrait qui nous fera toujours préférer les mémoires d'un contemporain à la meilleure histoire écrite après coup.

Mon objection n'attaque en rien l'impartialité habituelle que l'on a justement louée chez M. Thureau-Dangin. Il ne se fait jamais l'avocat passionné des causes qu'il évoque; il reste leur

juge; mais un juge qui rend ses arrêts avec un code aboli et des formes judiciaires tombées en désuétude.

Dans l'histoire des dernières années du règne, dominée par le duel féroce de M. Thiers contre M. Guizot, et à la fin contre le roi lui-même, l'écrivain prend ouvertement parti pour M. Guizot. S'il me disait que son opinion s'est faite par un choix réfléchi, je me permettrais de n'en rien croire. Une élévation naturelle du caractère et de la pensée devait jeter M. Thureau-Dangin dans le camp de M. Guizot. Son antipathie peu déguisée contre le chef de l'opposition n'est qu'une révolte continue de l'honnêteté. Pièces en main, il charge durement l'homme de Blaye, il voit en lui le mauvais génie du règne. Il nous le montre conspirant contre le gouvernement de son pays avec l'Angleterre, avec Greville, Panizzi, Normanby, Palmerston; puis soufflant l'incendie dans la campagne des banquets, sans se mettre en avant de sa personne. M. Thiers n'avait pas l'excuse de ceux qui entrevoyaient et appelaient franchement une rénovation sociale; il y croyait peu et ne s'en souciait pas; son empirisme était aussi myope à cet égard que la philosophie doctrinaire de M. Guizot. La postérité sera peut-être moins indulgente que ne le furent les contemporains pour l'ouvrier de démolitions, uniquement mû par l'ambition personnelle, quand il minait et ren-

versait trois monarchies, quand il empêchait une quatrième de s'établir. Il n'a rien fondé, car une étude attentive des faits ne permet pas de lui attribuer la paternité de la troisième république; ses expédients, parfois utiles, n'ont laissé aucune trace pour l'avenir. Je n'oublie pas que son intelligence lucide et active a facilité une opération financière, aux jours où notre pays se libérait des charges de la défaite; mais à si haut prix que l'on mette ses services occasionnels, il est probable que l'opinion de M. Thureau-Dangin devance le verdict définitif de l'histoire. Ceci concédé, il faut bien avouer que le flair gouvernemental de M. Thiers avait raison contre l'obstination de M. Guizot, lorsqu'il devinait en 1847 le malaise d'un pays trop comprimé dans ses besoins d'imagination et de sentiment. Le madré praticien voulait leurrer le malade par quelque tour de son métier; vue courte, mais préférable encore à l'aveuglement du grand docteur, qui se refusait à constater la maladie.

M. Thureau-Dangin est heureux quand il peut quitter le spectacle des misères intérieures pour suivre nos affaires au dehors : d'abord parce qu'il les débrouille et les résume à merveille; ensuite, parce qu'il y trouve quelque sujet de consolation. Le cabinet conservateur ne croyait pas que la France fût assez forte pour s'abandonner au beau rêve de 1840, l'établissement de notre suprématie

sur tout le bassin de la Méditerranée; du moins son action était-elle raisonnable et sage, en Suisse, en Italie, en Espagne. Les mariages espagnols furent le premier succès d'une politique étrangère si longtemps déprimée. Je regrette de ne pas rencontrer, dans le récit de M. Thureau-Dangin, quelque souvenir de la noble attitude du parti légitimiste, quelques échos du discours de Berryer, oubliant son rôle d'opposant pour applaudir à la reprise des traditions de la maison de France. Plus heureux encore est l'écrivain, lorsqu'il passe la mer et nous mène dans ces camps d'Algérie, qui projettent seuls sur l'histoire d'alors un rayon de gloire et de poésie. Par une triste ironie du sort, les triomphes décisifs en Afrique ont sonné le glas de l'agonie pour nos gouvernements successifs : le débarquement de Bourmont et la prise d'Alger en 1830, la capture d'Abd-el-Kader à la veille de 1848. — On voudrait s'attarder sous la tente avec le vieux Bugeaud, avec son jeune successeur, le royal officier qui contraignait les moustaches grises à s'incliner devant ses talents militaires, et qui allait voir tomber son épée au moment où tout lui criait le *Tu Marcellus eris*. Mais ces beaux épisodes ne sont que des intermèdes ; le narrateur est promptement rappelé sur la scène parisienne, où se joue la pièce principale.

Elle tourne mal, avec les procès de la cour des

pairs, l'affaire Teste et Cubières, l'affaire Praslin, tous ces scandales qui inquiètent la conscience publique et assombrissent les imaginations, avec les débats de la chambre, où l'animosité des partis donne de plus en plus aux discussions, durant les sessions de 1847 et de 1848, le caractère d'une guerre de Peaux-Rouges. Pour les observateurs superficiels, — et l'on est bien forcé de qualifier ainsi les hommes qui détenaient alors le pouvoir, — pour ceux qui voient dans le chiffre des majorités parlementaires le véritable thermomètre de l'opinion nationale, la situation n'avait jamais été plus rassurante. Les élections de 1846 avaient rapporté au ministère la plus belle majorité du règne, une centaine de voix. Jusqu'aux derniers jours, cette phalange docile fut à peine entamée. L'ordre matériel, si souvent troublé pendant les dix premières années de la monarchie de Juillet, semblait définitivement assuré. Les sociétés secrètes s'étaient dissoutes. La presse opposante donnait encore quelques ennuis; on aura peine à le croire aujourd'hui, si j'ajoute que son principal organe, *le National*, tirait à trois mille exemplaires; *la Réforme*, plus radicale, avait quelques centaines de lecteurs. Mais tous les coefficients des forces en jeu s'exprimaient par des chiffres aussi modestes, toutes les troupes qui manœuvraient se réduisaient ainsi à quelques comparses, sur le petit théâtre où se

décidaient les destinées du pays légal. Là était l'illusion, là était le danger. On n'avait pas d'yeux et pas d'oreilles pour la masse silencieuse qui s'agitait en dessous ; on vivait sur l'incurable raisonnement des doctrinaires : « Nous ne sommes pas curieux des sentiments populaires, nous, personnages si avisés : donc ces sentiments ne comptent pas ; et d'ailleurs les choses n'existent que du jour où elles sont rédigées en projets de lois et en amendements. » — On laissait le soin d'interroger Caliban à ces songe-creux, les poètes, et l'on souriait de leurs prophéties. Pour retrouver les premières divinations de la tempête latente, il faut toujours revenir aux intuitions de Lamartine, aux boutades pénétrantes de Henri Heine, aux *Oracles* que Vigny composait dans sa solitude méditative.

Cependant, à mesure que le temps marchait, et quoiqu'il n'eût pas de prise sur l'équilibre parlementaire, les plus confiants commençaient à sentir dans l'air une odeur d'orage, sans discerner de quel point de l'horizon un orage pouvait venir. M. Thureau-Dangin rassemble des citations d'augures dans les correspondances qu'il a feuilletées ; elles attestent cette étrange sensation de malaise sans cause apparente. Signe grave, on concevait des doutes sur la valeur des institutions représentatives, sur l'infaillibilité de la mécanique qui avait le monopole de fabriquer

du bonheur et de la liberté pour tous les citoyens français.

M. Thiers disait, dans ce style imagé dont il a emporté le secret : « Il faut descendre dans un travail de brigues déplorables, de façon que la liberté, qui a pour but d'étendre la participation aux affaires publiques, n'étend souvent que la corruption, comme ces poisons qui, communiqués à la masse du sang, portent la mort partout où ce liquide bienfaisant est destiné à porter la vie. » Le chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes* constatait « qu'une sorte de découragement semblait s'être emparé des intelligences, qu'une inquiétude sourde agitait les imaginations ». Vers 1846, nous dit M. Thureau-Dangin, on était assez bienvenu, dans certains milieux, à mal parler du « parlementarisme », à le déclarer « une machine usée ». M. Doudan se demandait si « la soupe constitutionnelle était une bonne soupe », et M. de Viel-Castel écrivait dans son journal inédit : « La réaction contre les idées libérales est grande en ce moment; on croit avoir suffisamment réfuté le système le plus généreux, le plus sensé, le plus équitable, lorsqu'on l'a qualifié dédaigneusement de théorie. » Un témoin, peu suspect de tiédeur pour la religion parlementaire, a écrit depuis : « Presque toute la nation fut amenée à croire que le système représentatif n'était autre chose qu'une machine politique

propre à faire dominer certains intérêts particuliers et à faire arriver toutes les places dans les mains d'un certain nombre de familles... Opinion très fausse », s'empresse d'ajouter cet homme de foi inébranlable. Ceci est une citation de M. de Tocqueville, comme on dit dans la comédie de M. Pailleron. Je retiens entre bien d'autres une parole de M. Guizot très significative, et qui suffirait seule à nous éclairer sur l'irrémédiable lacune de ces esprits distingués. Parlant à la tribune de la réforme et de la campagne des banquets, il disait : « L'affaire n'est plus dans la chambre; on l'en a fait sortir; elle a passé dans ce monde du dehors, illimité, obscur, bouillonnant, que les brouillons et les badauds appellent le peuple. » — Sentez-vous tout ce qu'il y a dans ces mots d'incuriosité, de terreur, d'aversion pour « ce monde du dehors, ce monde obscur », le peuple? Les hommes d'État qui pensaient et parlaient ainsi étaient condamnés, alors même que leur habileté eût su résoudre toutes les difficultés quotidiennes. Le danger qui les menaçait et le point où ils étaient vulnérables, c'est ce que M. Thureau-Dangin s'efforce de préciser dans deux chapitres de son livre qu'on ne saurait trop méditer, — et compléter; les chapitres qu'il intitule : *les Intérêts matériels* et *le Socialisme*.

II

Le gouvernement de Juillet avait donné à la bourgeoisie française dix-huit années de prospérité. Son historien voit là, après tant d'autres, une réponse péremptoire aux accusations élevées contre ce gouvernement. Or, en lisant l'étude de ce même historien sur les intérêts matériels et les témoignages qu'il y a groupés, on est conduit à se demander si un pareil bienfait a réellement tout le prix que notre routine lui accorde. Il est tentant et il semble facile de gouverner les hommes avec leurs intérêts et leurs passions, d'encourager chez eux ce matérialisme pratique qui les rend dociles au joug en les attachant à la mangeoire. Cependant les hommes ont d'autres besoins d'idées, d'imagination, de sentiment; besoins plus patients, sans doute, et qui ne se trahissent que par des manifestations intermittentes; mais le jour où ils se réveillent, si l'on a

négligé de leur ouvrir une soupape de sûreté, ils font tout sauter. Les historiens savent, et c'est une observation banale à force d'être répétée, que les peuples gardent un souvenir respectueux et attendri aux gouvernants qui les ont fait souffrir pour la grandeur de la patrie; ceux qui les ont simplement enrichis ne peuvent compter sur aucune reconnaissance. Illogisme de la foule, disent les demi-penseurs; peut-être instinct profond du peuple, qui demande avec avidité les faux biens, méprise le serviteur qui les lui donne, acclame le maître qui l'a contraint de recevoir les vrais biens, ceux dont ce peuple a le désir intime.

Après 1840, le développement de l'industrie et surtout l'établissement des chemins de fer avaient doublé la fortune immobilière. L'ouverture des premières grandes lignes, en 1843, déchaîna une véritable folie d'agiotage. « On eût dit les beaux jours de la rue Quincampoix revenus », écrivait M. Duvergier de Hauranne. A la Bourse, à la chambre, dans les journaux, dans les salons, on ne parlait que de concessions, de coups magnifiques, de fortunes rapides. Ces fortunes assuraient la prépondérance d'une classe moyenne qui en bénéficiait seule ; les éléments de création récente venaient s'y agglomérer autour du noyau de bourgeoisie libérale qui avait fait à son profit la révolution de 1830. Appuyée sur ses deux citadelles,

le suffrage censitaire et la garde nationale, cette classe moyenne représentait et gouvernait la France. Elle n'avait d'autre titre que sa richesse pour s'imposer, pour donner à son gouvernement cette consécration supérieure qui décourage les convoitises et les révoltes. Elle ne pouvait se réclamer ni de la majesté des siècles et du droit divin, qu'elle venait de biffer dans l'histoire; ni de la tradition religieuse, discréditée par son indifférence ou battue en brèche par son voltairianisme; ni du droit de la force, qu'elle n'avait pas prouvé par des actions militaires; ni de la primauté intellectuelle, car les grands poètes et la plupart des grands écrivains se rattachaient au monde de la Restauration, aux idées qui avaient régné entre 1820 et 1830. La richesse toute seule, c'est peu; elle suffit pour établir un pouvoir; elle le désigne aussitôt à la curée, quand il n'est pas gardé d'ailleurs.

Que valait cette bourgeoisie souveraine? Consultons les témoignages accumulés par M. Thureau-Dangin. Henri Heine dépose : « La société actuelle ne se défend que par une plate nécessité, sans confiance en son droit, même sans estime pour elle-même, absolument comme cette ancienne société dont l'échafaudage vermoulu s'écroula lorsque vint le fils du charpentier... La bourgeoisie fera peut-être encore bien moins de résistance que n'en fit l'ancienne aristocratie;

même dans sa faiblesse la plus pitoyable, dans son énervement par l'immoralité, dans sa dégénération par la courtisanerie, l'ancienne noblesse resta encore animée d'un certain point d'honneur inconnu à notre bourgeoisie, qui est devenue florissante par l'industrie, mais qui périra également par elle. On prophétise un autre 10 août à cette bourgeoisie, mais je doute que les chevaliers industriels du trône de Juillet se montrent aussi héroïques que les marquis poudrés de l'ancien régime qui, en habit de soie et avec leurs minces épées de parade, s'opposèrent au peuple envahissant les Tuileries. » — Ozanam stigmatise dans la classe dominante « une aristocratie financière dont les entrailles se sont endurcies ». — Mais ce sont peut-être là les exagérations d'un poète et d'un mystique; écoutons les défenseurs attitrés du pays légal. M. Rossi écrivait dans la *Revue* en 1842 : « Le public ne s'occupe que de ses spéculations, de ses affaires. Il n'a pas de goût en ce moment pour la politique; il s'en défie; il craint d'en être dérangé. Il a eu ainsi des engouements successifs : sous l'Empire, les bulletins de la grande armée; sous la Restauration, la charte, la liberté; tout le reste lui paraissait secondaire. Aujourd'hui, c'est la richesse. Les hommes aux passions généreuses doivent s'y faire. » — De même M. de Barante : « Je ne me souviens pas d'avoir vu un pareil assoupissement des opi-

nions. Les intérêts privés ont aboli l'intérêt public, ou, pour parler plus exactement, personne ne l'envisage que sous cet aspect. » — Le duc d'Orléans s'épanche dans ses lettres; il se dit « imbibé de dégoût pour les hommes qui sont ou qui peuvent arriver aux affaires, et même pour les idées qui règnent dans la majorité des chambres... Les idées les plus mesquines et les plus étroites ont seules accès dans la tête de nos législateurs. La classe que la révolution a élevée au pouvoir fait comme les castes qui triomphent, elle s'isole en s'épurant et s'amollit par le succès... Ils ne voient dans la France qu'une ferme ou une maison de commerce... » — Voici enfin le coryphée de la troupe, M. Guizot, toujours disputé entre ses préjugés d'habitude et la noblesse native de son âme; il définit ainsi le parti avec lequel il gouverne : « Trop étroit de base, trop petit de taille, trop froid ou trop faible de cœur; voulant sincèrement l'ordre dans la liberté, et n'acceptant ni les principes de l'ordre ni les conséquences de la liberté; plein de petites jalousies et de craintes; étranger aux grands désirs et aux grandes espérances, les repoussant même comme un trouble ou un péril pour son repos... J'en dirais trop si je disais tout. »

De l'aveu de notre auteur, cette dépression de la classe dirigeante se communiquait à toutes les manifestations de la vie nationale. La corruption

administrative et électorale, bien qu'exagérée à plaisir par les clameurs d'une opposition qui n'eût pas mieux agi, reste un mal avéré par les nombreux éclats de la fin du règne. La littérature, le miroir social où il faut toujours regarder l'image d'une époque, changeait brusquement de physionomie. Au romantisme essoufflé succédait ce que Sainte-Beuve appelait, dans un article souvent cité par M. Thureau-Dangin, la *Littérature industrielle.* Stimulé par la transformation commerciale de la presse politique, le roman-feuilleton aidait largement à cette transformation; et en même temps qu'il témoignait par ses procédés de l'industrialisme envahissant, il attestait, par la nature de la marchandise offerte et demandée, cette détresse de l'imagination publique qui cherchait partout un aliment. L'historien nous montre dans un croquis amusant les progrès rapides du monstre, la fièvre de cette société tenue haletante par les aventures du Chourineur ou de la Louve, depuis le ministre de l'intérieur jusqu'à ce lecteur convaincu qui vint se pendre dans l'antichambre d'Eugène Sue, heureux de mourir là. Le premier et le grand coupable fut Alexandre Dumas; cependant M. Thureau-Dangin ne peut s'empêcher d'accorder des circonstances atténuantes au joyeux Homère du feuilleton. Je les demande aussi pour ses lecteurs : ils étaient bien excusables de préférer la geste de Porthos et de d'Artagnan à celle

de M. Lacave-Laplagne et de M. Cunin-Gridaine. Alexandre Dumas était le Napoléon de ce temps. Nous avons dans le sang depuis un siècle une *napoléonite* aiguë; le magicien corse a tendu si fort les imaginations françaises vers le merveilleux, qu'elles réclament à chaque génération un équivalent de l'épopée; lorsque la vie réelle ne leur offre pas cette pâture, elles la demandent aux romanciers, à un Dumas, à un Balzac. M. Thureau-Dangin n'est-il pas un peu sévère pour ce dernier? *Les Parents pauvres* ayant succédé aux *Sept péchés capitaux* dans *le Constitutionnel*, il juge cette publication « encore plus délétère » que celle d'Eugène Sue. J'ai peine à voir tant de noirceur chez *le Cousin Pons* et *la Cousine Bette*; avec tout autre que M. Thureau-Dangin, je croirais à une pique de métier contre un rival : Balzac n'était-il pas jusqu'à ce jour le véritable historien de la monarchie de Juillet?

Sous cette bourgeoisie apoplectique, et presque à son insu, « un immense prolétariat industriel était né, à cette époque même, de la transformation économique ». Tout progrès industriel nécessite une augmentation d'effort, et par conséquent de peine humaine, directement proportionnelle à l'augmentation de richesse qu'il crée. C'est une loi fatale que les dithyrambes officiels peuvent méconnaître, qu'ils ne peuvent pas abolir. Le perfectionnement de l'outillage mécanique

rend les effets de cette loi plus complexes et moins évidents, il ne la supprime pas. Faute d'y avoir réfléchi, la bourgeoisie doctrinaire fut aussi surprise qu'épouvantée de voir surgir, en 1848, ce prolétariat armé en guerre par les instructeurs que M. Thureau-Dangin dénombre dans son chapitre du *Socialisme*.

Nul ne lui contestera les jugements sévères qu'il porte sur les utopies de Pierre Leroux, de Fourier, de Cabet, de Louis Blanc, de Proudhon. Quelques-uns s'étonneront de voir qu'il range Buchez dans la catégorie des sophistes condamnés par l'expérience; Buchez fut le précurseur de cette école du socialisme chrétien, très vivante aujourd'hui dans toute l'Europe, et sur laquelle un historien doit réserver son opinion, puisque l'histoire n'a pas encore prononcé. Mais l'observateur désintéressé, tout en accordant à M. Thureau-Dangin sa réfutation rationnelle des doctrines chimériques, aura peine à se scandaliser autant que lui de l'état d'esprit qui les faisait naître. Si modéré que soit son réquisitoire, il en ressort que l'édifice social menacé par ces doctrines était une construction définitive, sinon une arche sainte; on devait l'améliorer, sans doute, mais qui la voulait démolir était criminel. Telle paraît être l'opinion de l'écrivain, quand il parle du « mal mystérieux, redoutable, qui travaillait la classe ouvrière », du « rêve fiévreux qui possé-

dait alors l'imagination de cette classe »; quand il écrit avec un regret évident : « On dirait que la barrière qui avait séparé jusqu'alors le monde des réformes sociales de celui des agitations politiques s'est abaissée. »

Eh! quoi? ne vous y attendiez-vous pas? Quand vous nous racontez la dure jeunesse d'un Louis Blanc, d'un Proudhon, puis-je m'étonner que leur idéal soit directement opposé à celui de M. Laffitte? Ma raison juge inefficaces les moyens qu'ils proposent pour réaliser cet idéal; mes intérêts peuvent en être révoltés; ma conscience se refuse à les déclarer coupables parce qu'ils essaient de le faire triompher, comme M. Laffitte a fait triompher le sien contre celui de M. de Polignac. Depuis 1789, la reconstruction du monde est en adjudication ouverte, au plus offrant. Qui aura qualité pour arrêter les enchères, pour dire devant tel essai, à tel jour : adjugé! — Passe encore pour l'exposé des doctrines, me répondrait peut-être M. Thureau-Dangin, et bien d'autres avec lui; mais le crime commence dès que ces doctrines impliquent l'appel formel ou dissimulé à la violence. — Sans doute, sans doute, il faut toujours maintenir cet excellent principe, il faut excommunier d'avance tous ceux qui porteront la pioche révolutionnaire dans un édifice vermoulu. Seulement... Seulement j'admire et j'envie de tout cœur le sérieux du catéchiste qui peut

fulminer cet anathème, entre les monuments commémoratifs de la Révolution et la colonne de Juillet. — « J'y suis, j'en ai délogé les autres, on me respecte et m'applaudit d'y avoir réussi; qui viendra m'en déloger est un brigand! » — Les enfants disent cela, dans les petits châteaux de sable qu'ils élèvent sur la plage, entre deux marées.

A notre époque, tout réveil idéaliste qui succède à une période de matérialisme se manifeste par deux mouvements simultanés : un mouvement socialiste, pour ceux qui cherchent leur idéal sur terre; un mouvement religieux, pour ceux qui le placent au ciel. Il appartient au second de modérer le premier. La renaissance de l'esprit religieux était appelée par beaucoup, à la veille de 1848, et annoncée par des voix éloquentes. M. Thureau-Dangin constate le grand effet produit sur l'opinion par le discours de Montalembert, en août 1847. « Qu'y a-t-il de plus infirme dans ce pays? disait-il à M. Guizot. Vous l'avez proclamé avec plus d'éloquence que personne, c'est l'état des âmes; c'est elles qui ont besoin qu'on leur prêche le dévoûment, le désintéressement, la pureté; c'est l'éducation morale de ce pays qui est, sinon à refaire, du moins à modifier profondément. Et comment vous y prendrez-vous? C'est une banalité que de le dire, vous ne pouvez vous y prendre sérieusement que par cette forte discipline des

âmes et des consciences qui se trouve dans la religion... Qu'avez-vous fait pour assurer cette liberté? Rien. » — M. Thureau-Dangin applaudit à ce langage, ai-je besoin de le dire? Il déplore que le gouvernement de Juillet ait négligé le vrai remède contre le socialisme. « Le remède ne pouvait être que le retour à la religion; seule elle pouvait vraiment redresser les esprits et pacifier les cœurs des prolétaires; seule, elle pouvait donner à ces derniers les explications et les espérances qui leur rendaient la vie intelligible et supportable. »

Nous sommes d'accord; et pourtant, si nous allons au fond des pensées, je crains bien qu'une fois de plus notre accord soit tout de surface. Certes, je ne ferai pas à l'écrivain chrétien l'injure de croire qu'il appelle au secours des intérêts le catéchisme-gendarme; mais quand il attend de ce livre l'enseignement de « la résignation » au prolétaire, j'entends un prolétaire le prendre à partie. — « Le catéchisme! l'Évangile! vous me la baillez belle! Avant toutes choses, l'Évangile conseille au riche de se dépouiller en faveur d'autrui. Je ne demande pas cette perfection de sainteté. Mais vous conviendrez du moins que l'Évangile et le catéchisme commandent la résignation à tous, sans distinction. Qui doit se résigner à ne point posséder, vous ou moi? Qui doit se résigner, moi à ne pas entrer, ou vous à sortir? L'Évangile

ne le dit pas: et si le catéchisme me défend le vol, il ne m'interdit pas de désirer, de préparer les transformations historiques les plus radicales : *tradidit disputationibus.* Il prescrit la soumission au maître, au légitime possesseur. Si j'ai, comme je le crois, la force politique, si je puis faire demain des lois économiques à ma convenance, je serai légalement le maître, le légitime possesseur. Vous soumettrez-vous? Et d'ailleurs, puisque le ciel vous paraît de si grand prix, résignez-vous plus fort que moi, résignez-vous le premier, votre part là-haut sera plus belle. »

Chacun devine tout ce que le prolétaire pourrait ajouter; je vois mal ce qu'on pourrait lui répondre. Le rôle du catéchisme-gendarme est bien fini; si l'on y compte encore, mieux vaut chercher autre chose. L'admirable livre n'est pas un instrument de fixation sociale; il est en tout temps une école de résignation pour le faible, de modération pour le fort. Si le faible d'aujourd'hui doit être le fort de demain, il faudra intervertir les applications qui nous agréent présentement. Sinon, le peuple ne verra dans votre prédication qu'une hypocrisie, un instrument de règne, une religion à faux poids; il continuera de s'y montrer rebelle.

Je me suis attardé aux deux chapitres essentiels de cette histoire. C'est qu'en plus de leur intérêt historique, ils présentent un intérêt actuel. On a

signalé maintes fois le parallélisme entre la classe dirigeante qui s'éleva après 1830 et celle qui s'est élevée depuis 1880, entre les problèmes, les erreurs et les courants d'idées de ces deux époques. Il y aurait puérilité à forcer les ressemblances; il y aurait aveuglement à les méconnaître.

III

Le dernier volume nous fait assister à l'ébranlement subit et à la chute de la maison : campagne des banquets, session de 1848, révolution. L'art du narrateur ajoute encore au relief des événements qu'il raconte. M. Thureau-Dangin n'a pas de peine à démontrer que l'agitation des banquets était factice, que les organisateurs faillirent y renoncer, tant ils trouvaient peu d'écho dans l'opinion. Il faut lui accorder sa démonstration, pour ce qui est de la faiblesse et de la perfidie de l'opposition; mais s'il en conclut que le gouvernement fut victime d'un accident et d'un caprice du sort, je ne le suis plus. Dans la plupart de nos crises, ce n'est pas l'opposition qui est forte, c'est le pouvoir qui est faible; une chiquenaude le renverse, parce que le terrain s'est insensiblement dérobé sous lui, dans ces assises profondes où l'on se désintéresse également des

querelles du gouvernement et de l'opposition. Le peuple ne demandait pas la réforme électorale, j'en crois volontiers l'historien; mais il n'attendait plus rien du pouvoir, ce qui était plus grave qu'une exigence précise. De là, à la dernière minute, quand les regards voient s'ouvrir brusquement l'abîme qu'ils ne soupçonnaient pas, cette inexplicable paralysie qui fait que tous s'abandonnent et sont abandonnés de tous. M. Thureau-Dangin nous rend parfaitement la sensation de cet affolement dans la stupeur, de « l'action débilitante de cet air », comme il l'appelle. Le 24 février, les armes tombent de toutes les mains; des hommes d'une vigueur éprouvée, Bugeaud, Bedeau, La Moricière, montent à cheval pleins de résolution, s'arrêtent après quelques pas comme frappés de la foudre, battent en retraite sur un on-dit. M. Guizot, qui s'est obstiné contre le flot à l'heure où l'on pouvait peut-être l'apaiser par un sacrifice de personnes, lâche le gouvernail en pleine manœuvre. Le vieux roi et M. Thiers luttent de finesse, ils échangent leurs coups de griffe accoutumés, tandis que la royauté agonise. Nul n'est à son poste ou ne s'y maintient, rien n'est prêt, sauf la voiture de l'exil. On a dit qu'elle n'était pas attelée. Erreur! A certaines heures, la voiture de l'exil est toujours prête, sans que personne en ait donné l'ordre, et il n'y a qu'elle de prête, avec les relais de la route connue.

M. Guizot, dont les pensées étaient souvent plus justes et plus hautes que ses actes, dut se rappeler alors ce qu'il écrivait à M. d'Houdetot quelques mois auparavant : « Les calculs de l'intérêt ne sont pas une base solide; la moindre affection désintéressée serait plus rassurante. » Tout ce monde, groupé par les intérêts, s'évanouit à l'instant de la débâcle; par delà les insurgés, la foule indifférente regarda passer ce qui n'avait pas su fasciner ses yeux. Dans l'entourage, aucun de ces traits touchants, dans le peuple, aucun de ces retours de sensibilité qui embellissent le malheur. La population parisienne ne retrouva un souvenir attendri que pour son préfet, M. de Rambuteau, qui avait fait des choses utiles à ses administrés; les envahisseurs de l'Hôtel de Ville couchèrent son portrait sur le lit de la préfecture, en disant : « Dors, papa Rambuteau, tu as bien mérité de te reposer. »

M. Thureau-Dangin établit avec son équité habituelle les responsabilités de chacun, du côté de l'attaque et du côté de la défense. Il ne s'en départ, trop légèrement à mon sens, que vis-à-vis d'un seul homme, Lamartine. Fréquemment, au cours de son récit, l'historien charge le poète; pourtant, il le reconnaît lui-même, le grand isolé n'a jamais conspiré. Admirable d'abnégation au moment de la coalition, il reprend ensuite sa liberté; hautement, franchement, il attend et

appelle la bourrasque qui doit le porter au rivage de ses rêves. M. Thureau-Dangin accuse « cette ambition immense et vague ». Ambition toute naturelle et légitime, puisqu'elle était liée à des vues élevées sur la transformation imminente de la France, puisqu'elle ne trahissait aucune fidélité, ne faussait aucun serment. Mais voici qui est plus grave. Notre auteur représente Lamartine indécis, au moment où Mme la duchesse d'Orléans se rendait à la chambre, avec l'espoir d'y faire proclamer la régence. L'acteur Bocage, venant des bureaux de la *Réforme*, aurait alors gagné le poète en lui disant : « Aidez-nous à faire la république, nous vous y donnerons la première place. » — Et M. Thureau-Dangin revient à plusieurs reprises sur « le marché de M. de Lamartine ». Il avoue d'ailleurs qu'il tient ce renseignement de troisième main. Je voudrais des sources plus directes et plus sûres, avant d'immoler cette chère mémoire à une vanterie de comédien.

Sur le fond même de la question, M. Thureau-Dangin peut-il croire que l'intervention de Lamartine eût prolongé la régence plus d'une heure? Le scénario de nos révolutions est classique à force d'être répété. — Acte I. — Le monarque abdique en faveur d'un enfant. — Acte II. — Quelques fidèles proclament cet enfant et la régence. — Acte III. — Le peuple proclame la république à l'Hôtel de Ville. — Il est sans exemple que l'acte II

ait fait languir la pièce, on sait dès le prologue qu'il faudra la jouer jusqu'au bout. En sacrifiant sa popularité pour faire durer quelques instants un expédient condamné d'avance, Lamartine eût gaspillé cette force qui allait arrêter le drapeau rouge et sauvegarder l'honneur du pays. Pourquoi l'eût-il fait? Que devait-il à ce gouvernement? Ah! si Lamartine, le fils du défenseur des Tuileries au 10 août, eût touché au trône de ses rois en 1830, les amis de sa gloire auraient dû lui souhaiter, lui loger au besoin une balle dans la tête. Après 1830, et c'est ce que M. Thureau-Dangin semble oublier quelquefois, en dehors de ceux qui avaient commandité l'entreprise, personne ne devait rien à personne, toutes les ambitions raisonnables étaient également licites dans la carrière ouverte à tous. Passager sur un navire battu par la tempête, étranger à l'équipage, n'ayant rien juré aux officiers de la nouvelle promotion, et persuadé qu'ils faisaient voile contre le vent, Lamartine, qui se sentait les mains assez fortes pour tenir la barre, avait le droit de s'en emparer, de lancer le vaisseau sur la route qu'il croyait bonne, et de gouverner vers l'avenir. M. de la Rochejaquelein donnait à tous les vaincus de 1830 leur devise, quand il s'écriait, dans la séance du 23 février : « Il appartient à ceux qui, dans le passé, ont toujours servi les rois, de parler maintenant du peuple. »

Notre auteur termine son livre en dressant le bilan du régime. Il confesse à nouveau les misères et les fautes; il met en regard les dix-huit années de paix et de prospérité, le bon fonctionnement des rouages parlementaires, la gestion prudente de nos intérêts au dehors; et prenant avantage de la situation favorable où se trouvait la France à la chute de la monarchie de Juillet, il sollicite de l'histoire, après comparaison avec les gouvernements qui ont précédé et suivi, une mention hors ligne pour ce régime.

Si l'on était en humeur de le contredire, il suffirait peut-être de lui opposer ce passage de son mélancolique épilogue : « Ainsi a disparu cette monarchie qui, tout à l'heure encore, semblait si bien assise. Elle est tombée, sans que sa chute ait été préparée ou provoquée par quelque événement intérieur ou extérieur, tel que les ordonnances de juillet 1830 ou la défaite de Sedan en 1870. Elle a été vaincue sans qu'il y ait eu bataille, car certes on ne peut donner ce nom aux échauffourées partielles qui, en trois jours, n'ont coûté la vie qu'à 72 soldats et 289 émeutiers. Un effet sans cause, a-t-on pu dire. Aucune histoire ne laisse une impression plus triste... » Voilà une défense qui pourrait se tourner en réquisitoire. L'historien ne croit guère aux effets sans cause; avouer qu'une armée a disparu sans être attaquée, c'est faire un singulier éloge de sa valeur intrinsèque.

Si j'ai discuté quelques assertions et quelques tendances de ce livre, rendant ainsi le meilleur hommage à son autorité, je ne sens nulle envie d'en contester les conclusions. Nous sommes trop près de cette période pour deviner à quel moyen terme l'histoire s'arrêtera, entre la furieuse épitaphe de M. Desmousseaux de Givré : « Rien, rien, rien! » et le panégyrique discret de M. Thureau-Dangin. En achevant la lecture de son œuvre, je ne garde qu'une opinion très ferme : le rang éminent qu'il réclame pour la monarchie de Juillet serait hors de discussion, si l'on devait classer les gouvernements d'après le mérite des historiens qu'ils suscitent.

15 juin 1892.

LE
ROMAN D'UN CONSPIRATEUR[1]

Vous tous qui « faites » dans les livres, l'avez-vous assez subi, à la veille des vacances, l'invariable dialogue avec l'ami qui daigne vous consulter? — Que faut-il emporter à la campagne? Y a-t-il du nouveau chez le libraire? — Énormément, toujours. Le dépôt légal continue de verser à la Bibliothèque nationale entre cinq et six cents volumes chaque mois. — C'est beaucoup par ce temps chaud. Mais quel est le bon livre, dans tout cela? — Il y a le dernier roman de M. X... et celui de M. Z... — Je les ai lus, sans les lire. Ils ne doivent pas différer des précédents, ni de tous les autres. — Cela dépend : il y a bien des façons d'habiller l'amour. — Il n'y en a qu'une de le déshabiller. D'où la monotonie de nos compositions, depuis qu'elles se hâtent si

1. *Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville.*

fort vers cet événement. Et puis, vos romans ne sont plus passionnés, ajoutent les femmes. — Nous avons d'excellentes études historiques, critiques; très suggestives, et c'est bien écrit. Par exemple... — Assez. En vacances, je préférerais quelque chose de mal écrit, et qui m'amusât. — La première condition est fréquemment remplie, la seconde moins. Une idée? Si vous emportiez simplement votre *Littré*? — Le plus amusant des livres, en effet; mais trop encombrant. — Ah! nous avons encore les derniers traités de nos éminents moralistes; vous y prendrez intérêt : ils cherchent un dieu nouveau d'une façon tout à fait neuve. — Est-ce qu'ils le trouvent? — Comment vous dire? On ne peut pas affirmer brutalement qu'ils le tiennent, ce qui s'appelle tenir; mais j'en sais quelques-uns qui approchent, qui brûlent : un peu de patience, il arrive, il arrive... — Je vais à la montagne, ou à la mer; je n'ai pas besoin de vos moralistes pour y retrouver le bon Dieu. Il s'y montre bien tout seul. — Voudriez-vous cet ouvrage d'économie politique, qui est de premier ordre, ou ce recueil de *Discours parlementaires*? — Oh! vous n'avez pas regardé le thermomètre! — Alors, il y a Racine, et André Chénier. Il y a la *Princesse de Clèves* et la *Nouvelle Héloïse*. On n'a pas fait mieux dans le roman de passion. — (Stupéfaction des personnes « du monde ». Elles croient à une mauvaise plaisan-

terie, ou à un outrage, surtout quand elles ne sont pas très sûres d'avoir jamais fréquenté ces vieilles gens. D'ailleurs il leur faut du *nouveau*.) — Prenez donc du vieux-neuf, ces mémoires sur la Révolution et sur l'Empire que les bureaux des morts ne cessent de dégorger : Mme de Gontaut, Virieu, Hyde de Neuville. — A la bonne heure. On ne s'en rassasie jamais, cela plaît à tout le monde : à ma belle-mère, aux enfants, à leur gouvernante. Voilà mon affaire!

A voir notre appétit si paresseux devant l'immense production contemporaine, et si friand de ces souvenirs des temps agités, il semble que toute cette action, accumulée par nos grands-parents, soit pour notre torpeur comme le vieux calorique emmagasiné dans le charbon; on ne se lasse pas de l'extraire de la mine, à l'usage de gens qui ne trouvent plus sur leur terre de quoi se chauffer. Le plus humble document nous enchante, pourvu qu'il ressuscite un peu de la flamme de vie dépensée entre 1789 et 1830. Les gens de ce siècle finissant, peuple heureux par définition, puisqu'il n'a plus d'histoire, vont revivre de préférence dans ces temps malheureux, mais fertiles pour l'histoire. Serait-il juste d'en conclure que les spectacles de notre époque sont moins attachants? Ils le sont autrement : peut-être plus pour la pensée, moins pour l'imagination. Par comparaison avec les genres classiques du théâtre,

on peut dire que la scène contemporaine ne laisse rien désirer à l'amateur, pour la comédie de mœurs et le drame philosophique; pour la tragédie et le drame d'aventures, le répertoire de nos pères l'emporte. Le public de la Comédie-Française n'est pas fondé à se plaindre aujourd'hui; il y a moins de satisfaction pour le public de l'Ambigu; et, à certaines heures, chacun de nous a sa fringale d'Ambigu. On va la contenter chez Marbot, chez Vitrolles, et présentement dans les *Mémoires du baron Hyde de Neuville*. Avec la publication du troisième volume, une main pieuse et intelligente vient d'achever ce monument de famille. Il en est de plus hauts, qui abritent des morts plus imposants et plus illustres; je n'en sais pas un plus curieux, et qui garde des os plus moulus par l'aventure.

I

C'est bien le roman d'un conspirateur, la vie de cet enragé qui, durant une période ininterrompue de quinze années, a conspiré, conspiré, conspiré. Sans compter les revenez-y, sur le tard, quand des temps plus calmes lui offraient encore une occasion. Une nuit qu'il traversait la Manche dans une barque avec Georges Cadoudal, comme il dormait, roulé dans son manteau, l'intrépide Breton le réveilla : « Il se souleva sur le coude, et, m'appelant de sa forte voix : — Hyde de Neuville, me dit-il, savez-vous ce que nous devrions conseiller au roi, s'il remonte sur son trône? — Non, mon ami. — Eh bien! reprit-il, nous lui dirons qu'il fera bien de nous faire fusiller tous les deux, car nous ne serons jamais que des conspirateurs, le pli en est pris! » — Ce mot pourrait servir d'épigraphe au livre. C'est aussi l'histoire d'un fort honnête homme, dévoué à ses prin-

cipes, plein de sens et de modération dans la maturité de l'âge. C'est enfin du meilleur Ambigu, puisque le héros, échappé par miracle à d'innombrables périls, survivant aux criminels et aux traîtres qu'il avait combattus, finit ses jours dans la considération due à un citoyen vertueux et sensible, comme on eût dit de lui au temps de sa prime jeunesse.

Issu d'une famille d'émigrés anglais, établie dans le Nivernais, Guillaume Hyde de Neuville était né en 1776, à la Charité-sur-Loire. Il n'avait pas seize ans quand il vint se dégourdir à Paris, en 1790. N'ayant pas connu l'enthousiasme généreux de ses pareils, à l'aube de la Révolution, il la trouvait déjà rougeoyante dans un ciel assombri. A sa première visite à l'Opéra, la reine entre dans la salle; des patriotes affectent de rester couverts devant elle, une rixe naît; le jeune Hyde se précipite sur Ducos et arrache le chapeau du girondin; on le dégage à grand'peine, comme il allait être écharpé. Quelques jours après, il se prend de querelle avec Théroigne de Méricourt sur la terrasse des Feuillants; le petit aristocrate fait si bonne contenance qu'un homme du peuple, touché de sa crânerie, le tire de la bagarre. Une autre fois, apercevant le carrosse de la reine entouré par une bande de forcenés et la malheureuse princesse qui demande un verre d'eau, il se fait rouer de coups en prêtant secours

à l'officier qui l'apportait. Marie-Antoinette remarqua cet enfant, toujours aux aguets sur son passage. Un jour, au sortir du Jardin des Plantes, elle dit à madame Élisabeth, avec un regard attendri : « Voilà un bon jeune homme! » Ce mot, ce regard, achevèrent d'enflammer le royalisme de Guillaume Hyde, en faisant de lui un séide de la beauté et du malheur.

Il abandonna ses études et se fit inscrire parmi les gentilshommes qui formaient une garde volontaire aux Tuileries. Rappelé en Nivernais quelque temps avant le 10 août, averti trop tard du danger qui menaçait la famille royale, il ne put revenir que le soir de la catastrophe. Pendant tout le procès du roi, il ne quitta guère l'Assemblée : faufilé dans une tribune, il avait peine à se contenir et à comprendre la résignation de Louis XVI. Le jour de la condamnation, M. de Malesherbes sortit de la salle appuyé sur le bras du jeune royaliste. Hyde avait multiplié les démarches auprès des représentants de son département pour obtenir d'eux un vote favorable; il les entendit avec désespoir manquer à leurs promesses dans la fatale nuit. Muni d'une recommandation de l'un d'eux, il s'était enhardi jusqu'à pénétrer chez Coffinhal, persuadé que ce théoricien de philanthropie écouterait la voix de l'humanité. Il força la porte du conventionnel, encore au lit, et ses conjurations n'eurent d'abord aucun succès. La

scène, telle qu'il la raconte, est bien de l'époque. — « La pièce où je me trouvais était mal éclairée par un volet, entr'ouvert seulement au moment où j'étais entré : je ne distinguais qu'imparfaitement la figure de Coffinhal, encore couché au fond de son alcôve. Tout à coup, une petite voix perçante se fit entendre, semblant sortir de dessous les couvertures : « Il a raison, ce jeune homme, disait-elle, tu devrais faire ce qu'il dit. — Tais-toi, reprit le voisin. — Je t'en prie, mon petit Coffinhal, ne laisse pas voter la mort de ce pauvre homme. » Je fus très surpris de voir mes instances appuyées par cet étrange auxiliaire, et je dois dire que ses efforts de persuasion me parurent beaucoup plus efficaces que les miens. Ils arrachèrent une demi-promesse, que je n'aurais pas obtenue seul. Il m'était impossible de douter de la position sociale de ma nouvelle coopératrice : les termes employés, les séductions mises en œuvre, ne permettaient pas d'hésitation à cet égard. »

Quand on revoit ces croquis des nouveaux maîtres du pays, surpris dans le lâché de leurs habitudes, ces peintures des violences de la canaille, ces fortes expressions de réprobation et de dégoût chez les témoins impartiaux de toute condition, il est impossible de se méprendre sur la première impression des honnêtes gens devant les hommes et les faits de la Révolution; ils en

jugèrent comme nous jugions, il y a vingt ans, les fureurs crapuleuses de la Commune de Paris. M. V. Fournel vient de nous donner une amusante publication sur *le Patriote Palloy et l'exploitation de la Bastille*. Il faut la lire pour connaître les dessous grotesques d'une révolution. Cet industriel hâbleur et madré, en avance sur son temps par le génie de la réclame politique, est le véritable vainqueur de la Bastille ; il s'empare de la vieille citadelle et la débite aux badauds par menus fragments, comme l'on débita naguère sous nos yeux les pierres des Tuileries. Il organise des cérémonies civiques pour faire aller son commerce; partout et toujours, Palloy bourdonne, pétitionne, soumissionne toutes les basses œuvres de la Révolution. La Convention lui cède l'entreprise de nettoyer Paris des statues et des vestiges de la monarchie; il devient le démolisseur officiel de l'ancienne France. Jusqu'à l'épo que, moins heureuse pour lui, où on le retrouve mendiant et composant des cantates dans les antichambres de Napoléon, de Louis XVIII et de Louis-Philippe, Palloy est quelqu'un, il compte dans les fastes révolutionnaires. Il est *patriote* de son état, il signe de ce titre, accolé à son nom, dans la très faible mesure où sa main peut signer; il en vit; avec un peu plus de chance et de suite dans les idées, cette profession bien française, et que nous avons vue refleurir, l'eût poussé comme

tant d'autres aux grands premiers rôles. Et toute sa vie n'est qu'une énorme farce qui devrait relever du théâtre de la foire!

Tout cela est certain; pourtant, il n'est plus permis à l'historien de juger la Révolution comme nous jugeons la Commune, que les nouveaux venus ne jugent déjà plus comme nous, après vingt ans. Haussés progressivement par l'optique ultérieure, événements et figures se sont établis dans la grande, la sérieuse histoire, incertaine de son verdict. Le blâme se cantonne timidement sur quelques crimes particuliers, et encore! Le côté de farce a été éliminé de la physionomie générale. Le temps a transformé et purifié. Cela rend très pensif; surtout quand on se reporte à des litiges encore plus anciens et définitivement classés : par exemple, à l'émancipation des communes du Moyen âge, qui nous apparaît aujourd'hui comme l'un des grands et nobles efforts historiques de notre race; quand on se représente ce que dut être l'indignation sincère des bons seigneurs devant cette abominable rébellion des vilains. Ainsi, dans quelques centaines d'années, l'histoire contemplera du même regard calme et indulgent les faits qui nous scandalisaient hier, et qui tombent présentement sous la vindicte publique. Elle renverra dos à dos les conservateurs, d'honnêtes gens en général, les révolutionnaires, d'ordinaire violents et peu scrupuleux,

blanchis lentement par la suite des jours. J'admire qu'on puisse se passionner pour les récriminations des partis, quand on a lu cent pages d'histoire. Mais les droits de la morale et les principes régulateurs de nos actions? — Il n'y a peut-être qu'un moyen de leur trouver une place : c'est de maintenir que le mal est le mal, mais en admettant qu'il s'use à la longue, comme toutes les choses de ce monde, et s'abolit par l'universelle prescription. Ces déduits ne sont pas commodes. D'ailleurs, pour qui unit une conscience timorée à un grain de philosophie, il est toujours facile de ne pas plus toucher à la politique qu'aux machines infernales dont on ignore les lois d'éclatement. Allez au cloître, philosophe! La règle y est sûre, et il n'y a que celle-là de sûre ; les autres règles de nos jugements sont trop boiteuses, dès qu'on les regarde d'un œil froid et désintéressé, en prenant un peu de champ dans les siècles.

Hyde de Neuville ne s'embarrassait pas dans tous ces replis de pensée. Il avait le sang chaud et une belle combativité. Marie-Antoinette est encore au Temple ; son chevalier n'a qu'une idée, délivrer la reine. Il est de tous les complots que l'on ébauche, il les prépare de moitié avec le brave inspecteur Michonis. Il passe une nuit rue Charlot, le pistolet au poing, croisant les complices inconnus qui attendent comme lui le mouvement

dont on les a leurrés. Il se compromet si bien qu'une amie de sa famille, Mme de Congy, l'enferme sous clé dans un galetas.

C'est en de pareils gîtes et sous une kyrielle de faux noms que l'on va perdre et retrouver sa trace jusqu'en 1805. Il s'embrouillait lui-même dans ses noms de guerre; de telle sorte qu'un jour, dans une de nos légations à l'étranger où son introducteur l'avait annoncé sous un sobriquet convenu, il en jeta un autre à l'huissier et faillit payer cher son double personnage. Aux moments critiques, c'est toujours une femme, souvent une inconnue, qui lui donne asile et le chambre dans quelque cachette; modistes, parfumeuses, dames de qualité, toutes lui furent bienveillantes et fidèles ; on s'explique ce bonheur persistant en regardant son portrait à vingt ans, gravé en tête du tome III. Tel devait être Chérubin chez la comtesse ; avec cet air de visage, irrésistible de grâce juvénile, il ne pouvait manquer d'intéresser. Si je ne connaissais le scrupule de l'éditeur des *Mémoires*, rien ne m'ôterait de l'idée qu'on a remanié les récits et les correspondances, pour les mettre au point d'une gravité impeccable. Nous avons le sentiment qu'il manque une note dans ce livre, sans doute par la volonté de l'auteur; une note qui rendrait plus vraisemblable, avec un peu de romanesque, l'heureuse issue de tant d'aventures où une femme intervient

toujours; plus naturelles aussi ces longues lettres d'illustres amies, qui raccommodent sous la Restauration la fortune politique du diplomate et veillent sur lui jusque dans l'autre hémisphère. Il y a des trous, dans cette histoire où tout le monde est angélique. Enfin, le portrait supplée à ce que le texte ne dit pas.

Pendant la Terreur, Hyde de Neuville partage ses opérations entre Paris et sa province. Là, il donne de la tablature à Fouché, commissaire à Nevers; on le trouve parmi les instigateurs de la Petite-Vendée du Sancerrois, puis mêlé à ces réacteurs qui s'appelèrent les *compagnons de Jésus*. Une nuit, lui cinquième, il donne l'assaut à la prison de Villequiers, enlève à la barbe de la garnison un compagnon capturé par les bleus, et l'emporte en croupe à travers le pays, qui se croit envahi par un corps d'armée royaliste. Le 9 thermidor le rappelle à Paris, et l'on pense bien qu'il brille au premier rang de la *jeunesse dorée*, au club de Clichy, dans les bâtonnades de jacobins. Le 4 prairial, il rencontre dans la cour des Tuileries son proscripteur de Nevers, Fouché, qui l'aborde d'un ton fort radouci. Il devait le revoir plus sévère à quelques années de distance, ministre de la police impériale, et de nouveau plus doux dans le salon de la princesse de Vaudémont, puis dans ce cabinet de Louis XVIII où Vitrolles avait ménagé un portefeuille au régicide,

malgré la vive opposition du baron Hyde. Elles mettent un reflet de fantastique dans la suite du récit, ces apparitions intermittentes du moine sanglant, toujours cauteleux sous ses incarnations successives, et qui revient de loin en loin se heurter à l'inflexible droiture de son vieil adversaire.

Le 13 vendémiaire, Hyde de Neuville fait ses premières armes contre l'autre ennemi auquel il n'échappera plus, le général Bonaparte. La colonne où il combat est écrasée sur le quai Voltaire. Dénoncé comme réacteur fougueux, un nouveau mandat d'amener est lancé contre lui. Cela ne l'empêche pas de prendre sa part des divertissements en honneur sous le Directoire, de composer et de faire jouer une comédie, *Constance ou l'Heureuse journée*, dans le cercle d'amies qu'il retrouvera toujours liguées pour le préserver des suites de ses imprudences : Mmes de Vaux, de Montchenu, de Damas, de la Maisonfort. Entre deux conspirations, il a pris le temps de se marier avec Mlle Rouillé de Marigny, plus âgée que lui, et dont la tendresse maternelle ne fit jamais défaut à celui qu'elle appelait *le Fils*, dans le langage conventionnel des lettres échangées par tous ces proscrits. Mme Rouillé, la belle-mère de Hyde de Neuville, présentait ceci de particulier qu'étant centenaire, et ancienne élève de Saint-Cyr, elle avait eu l'honneur de baiser la main de Louis XIV et celui de donner sa propre main à baiser à

Napoléon Bonaparte, un jour que le premier consul, la trouvant sur son passage, voulut rendre cette marque de respect à la mémoire du grand roi. Que de choses, quels écroulements et quelles reconstructions de mondes entre ces deux baisers! L'esprit, saisi par ce rapprochement de noms qu'on n'attendait guère dans la courte durée d'une vie humaine, est amené à supposer un cas tout pareil : une jeune fille élevée à Écouen, qui aurait reçu sur la joue la petite tape amicale de Napoléon, et qui figurerait de nos jours à une inauguration de chemin de fer, où M. Carnot se ferait un devoir de l'embrasser; disons après sa réélection, vers la fin du siècle, pour comparer des périodes de temps rigoureusement égales. Laquelle de ces deux femmes pourrait se vanter d'avoir vu de plus grands changements dans l'univers? Je serais fort embarrassé d'en décider; j'abandonne ce petit problème aux songeries estivales du lecteur.

La recrudescence jacobine du 18 fructidor rendit la vie plus difficile à Hyde de Neuville. On le traquait de près, d'autant plus qu'il venait de se signaler. Sur les instances de M[me] de Tromelin, il s'était mis en tête de faire évader le commodore Sydney Smith, détenu au Temple avec M. de Tromelin, qui passait pour le domestique du marin anglais. Il loua une pièce dans la maison contiguë à la tour du Temple; il y installa une demoi-

selle D..., dont la présence justifiait aux yeux des voisins les visites de l'ouvrier *Charles Loiseau.* L'ouvrier descendait dans la cave et attaquait le mur, mitoyen avec la prison. Un enfant, que M[lle] D... élevait, battait le tambour pour couvrir le bruit du travail. Tout marchait à souhait, quand la dernière pierre de l'excavation vint tomber dans la cour du Temple, aux pieds du factionnaire de garde. Il fallut détaler et abandonner la besogne. Sydney et son compagnon n'y perdirent rien : Phélippeaux, compatriote et ami de Hyde de Neuville, fabriqua un faux arrêt de transfert et réussit à les extraire en plein jour, sous les yeux des hommes du poste qui portaient les bagages.

A partir de ce moment, il faudrait la plume de l'auteur de *Monte-Cristo* pour suivre notre héros dans ses entreprises et ses avatars. Tout le monde conspirait contre le Directoire; Hyde de Neuville, élargissant ses opérations, nouait des intelligences avec les mécontents de tout bord, Sémonville, Cadoudal, Frotté, qui allumait l'insurrection dans le Perche. *Paul Berry* — c'était son nom de guerre pour l'Angleterre — fut recommandé au comte d'Artois par le chevalier de Coigny : il alla chercher à Londres des pleins pouvoirs pour organiser un vaste réseau de chouannerie. Bien qu'il ne fût pas homme à s'étonner des chimères, celles de l'émigration lui

parurent dépasser la mesure; il juge sévèrement l'enfantillage et le décousu des plans, l'incurable légèreté de ses amis et de ses maîtres. A un autre endroit de ses *Mémoires*, il a raconté la joie de la petite cour de Mittau, quand on y connut le premier exemplaire du calendrier républicain. Un officier russe portait cette curiosité à Pétersbourg; on le supplia de la céder à la comtesse Balbi, toute-puissante sur le cœur de Monsieur; elle mourait d'envie d'avoir la pièce rare. L'officier demeura incorruptible; pendant toute une nuit, le comte de Provence copia de sa main le calendrier; cette copie, présent de Mme Balbi, passa plus tard aux mains du baron Hyde. Pourtant la cour de Mittau était le temple de la sagesse, en comparaison du cercle français de Londres.

Les grands projets de l'émissaire furent bientôt déjoués par le 18 brumaire. A l'occasion des conférences de Pouancé, dans ce premier instant où Bonaparte s'appelait Monk pour tous les royalistes, Hyde de Neuville se présenta chez le consul avec M. d'Andigné. Il comptait sur l'éloquence de sa conviction pour gagner le maître de la France. — « L'attente fut longue. La porte s'ouvrit. Instinctivement, je regardai celui qui entrait, petit, maigre, les cheveux collés sur les tempes, la démarche hésitante; l'homme qui m'apparut n'était en rien celui que mon imagination me représentait. Ma perspicacité me fit tellement

défaut que je pris pour un serviteur le personnage que je voyais. Mon erreur s'accrut, lorsqu'il traversa la pièce sans jeter sur moi un regard. Il s'adossa à la cheminée et me regarda avec une telle expression, une telle pénétration que je perdis toute assurance sous le feu de cet œil investigateur. L'homme avait grandi tout à coup pour moi de cent coudées. Je me suis demandé depuis si mon émotion n'avait pas été le pressentiment instinctif de l'avenir. » Le premier consul l'interroge : « Que vous faut-il pour faire cesser la guerre civile? — Deux choses, lui répondis-je : Louis XVIII pour régner légitimement sur la France, et Bonaparte pour la couvrir de gloire. — Mes paroles, loin de le blesser, parurent lui plaire. Je le vis sourire. » — Sans doute : mais comme Bonaparte jugeait la première de ces choses inutile et la seconde très suffisante, on rompit là-dessus. M. de Talleyrand, sollicité de renouer l'entretien, pria les négociateurs de dire au comte d'Artois qu'il était tout dévoué à la personne du prince, qu'il n'y avait pas d'homme plus aimable et plus digne d'être aimé, mais que nul n'avait le secret de l'avenir. Et il sourit. Les hostilités reprirent.

Hyde de Neuville les inaugura par un beau trait. Dans la nuit du 21 janvier 1800, son frère Paul et lui tendirent en noir le portique de la Madeleine, et ils affichèrent le testament de

Louis XVI sur le drap mortuaire. Paris se réveilla stupéfait devant l'église en deuil. Non content de cet exploit, l'afficheur royaliste se rendit sur la place de la Révolution et y placarda les proclamations du comte d'Artois contre la statue de la Liberté, derrière le dos de la sentinelle qui gardait le monument; il tournait autour, à mesure que le grenadier en parcourait les quatre faces. Toujours braves, spirituels et puérils! Qui pensait à lire les proclamations de Londres?

Son cas devint mauvais, la police consulaire ayant mis la main sur les papiers de l'agence royaliste. Sa tête fut mise à prix. Ce n'était pas un vain mot; ses amis et complices, Toustain, Frotté, venaient d'être fusillés. Hyde de Neuville ne s'arrête pas pour si peu. Il retourne réchauffer les découragés en Angleterre, il revient fomenter l'insurrection en France. Une nuit que la mer a rejeté sa barque de pêche à la côte, poursuivi par les douaniers, il a la chance de tomber dans une maison normande habitée par ses amis intimes, M. et Mme de Vaux. Quelques jours après, un piquet de soldats se présente et fouille la maison : voilà notre homme sur le toit « embrassant fort amoureusement une cheminée ». Un soldat lève les yeux, l'aperçoit : ce brave militaire a l'humanité de ne pas faire un geste et d'oublier ce qu'il a vu. Les hôtes du fugitif le déguisent et

le voiturent à Paris. Mme de Damas le reçoit et le promène tout un soir dans les rues, à la recherche d'un asile; désespérant d'en trouver un assez sûr, elle le conduit à son propre hôtel et l'enferme dans une pièce abandonnée, où Mlle de Damas lui apporte quelque nourriture en se cachant de la domesticité. Sa protectrice croit lui avoir déniché un abri tranquille chez un M. Roi, qui loge près des barrières. Hyde de Neuville y rencontre un autre proscrit, un émigré, il apprend de cet homme que leur recéleur fait la contrebande : le logis est exposé de ce chef à des visites domiciliaires. Il déménage à la hâte rue du Four-Saint-Germain, chez l'honnête parfumeur Caron, dont la maison demeura par la suite le quartier général du conspirateur.

Elle était faite à souhait pour les gens de cette sorte, avec une grande enseigne ornée de fleurs sur le devant de la boutique; on pouvait s'y blottir; c'était la meilleure cachette aux heures d'alerte; qui cherchera les têtes mises à prix dans une enseigne sur la rue? Un matin, comme le condamné déjeunait avec le parfumeur, Mlle Caron, et un émigré fort bavard à qui on dissimulait soigneusement la véritable qualité du mystérieux locataire, le crieur public passa; il criait l'arrestation et l'exécution de l'agent anglais Hyde de Neuville, fusillé dans les vingt-quatre heures. « Ah! c'est affreux! sanglota l'autre convive. Le pauvre

homme! c'était mon ami intime! » Et il se pâma dans les bras de l'exécuté. La petite parfumeuse dut s'enfuir, prise du fou rire : le repas s'acheva gaîment. Une autre fois, M. Caron et sa fille crurent leur hôte perdu. Ils le ramenaient de la campagne, caché à leurs pieds sous le tablier d'un vaste cabriolet. Les douaniers de la barrière insistent pour tout visiter et font descendre les voyageurs : le proscrit bondit au milieu de ces hommes, dépiste ceux qui se lancent à sa poursuite, se jette dans l'escalier d'une maison inconnue, grimpe tout en haut, fait irruption chez trois raccommodeuses de dentelles. — « Sauvez-moi, je suis un émigré! » — Ces bonnes filles le poussent dans une alcôve et ne le laissent partir qu'à la nuit.

Après bien d'autres aventures, nous le retrouvons sous les espèces du *Docteur Roland*, fixé dans le bourg de Couzan, près de Lyon, où il exerce la médecine qu'il sait un peu et vaccine gratis tout le canton. La reconnaissance des populations porte ce bienfait aux oreilles du préfet de Lyon : le ministre de l'intérieur décerne une médaille d'honneur au charitable praticien, que Savary recherche pour le faire passer par les armes. C'est à croire que Victor Hugo connaissait ce fait quand il inventa M. Madeleine. Entre temps, Mme de Neuville avait subi une détention aux Madelonnettes; et Paul, le frère cadet, allait être interné au château d'If. Il y tentera plus tard

une évasion d'une pureté classique : corde tressée avec la bourre d'un matelas, descente le long des rochers, barque apostée qui ne répond pas au signal, retour par le même chemin dans le cachot, au moment où le geôlier frappe à la porte.

Cependant l'époque héroïque touchait à sa fin. Moins heureux que son ami, Georges se faisait prendre en sautant d'un cabriolet. Découragés par les catastrophes de Georges, de Pichegru, du duc d'Enghien, et plus encore par le verdict évident de la fortune, les conjurés posaient les armes et quittaient leurs dernières espérances. Il ne fallut rien moins que la journée d'Austerlitz pour abattre celles de Hyde de Neuville. Il renonça à lutter seul contre le maître du monde et passa en Suisse. Mme de Neuville courut sur les pas de l'empereur jusqu'à Vienne, pour obtenir un accommodement. « Vous êtes une bonne femme », lui dit Napoléon; mais sa clémence ne se traduisit que par un arrêt d'exil aux États-Unis. M. et Mme Hyde gagnèrent l'Espagne, où ils s'embarquèrent pour le Nouveau-Monde. L'exilé avait le cœur chagrin, la conscience tranquille; il pouvait se rendre le témoignage que son devoir envers ses rois était épuisé, après quinze années de bonnes et loyales conspirations.

II

Le récit d'une existence désormais plus calme n'est pas dépourvu d'intérêt. Hyde de Neuville observe l'Amérique : c'est la contre-partie des *Natchez*. Les Onéïdas le laissent froid : « Cette peuplade est laide, elle a les jambes grêles et mal faites, la peau tannée et cuivrée, les cheveux droits et noirs... J'avoue qu'ils ne font guère aimer la belle nature dans toute sa simplicité et ne rappellent pas du tout Atala et les sauvages belliqueux que nous a peints M. de Chateaubriand. » En revanche, il étudie avec une curiosité d'homme d'État la nation nouvelle qui naît sous ses yeux; il la juge bien, il en discerne le prodigieux avenir. Ses lettres à Mme de la Trémoille contiennent des pages prophétiques : « Je ne sais si je m'abuse, mais, en voyant de près l'Amérique, on sent quelque chose d'inconnu s'agiter dans l'avenir, on sent que l'autorité

tyrannique qui pèse sur notre malheureux pays n'est pas le dernier mot du siècle qui commence, et qu'un vent nouveau a soufflé sur le monde, à la fois cause et produit de notre révolution. Celle-ci ne peut avoir une influence isolée, et il est probable qu'elle apportera des modifications dans toutes les sociétés futures. » — Le Nouveau-Monde intéresse le banni; mais c'est vers l'ancien, vers le « malheureux pays » que ses regards restent obstinément tournés.

Il s'est lié avec Moreau : les deux compagnons d'exil passent les jours à supputer les chances de leur ennemi. Le général s'ouvre de ses projets; à en croire son confident, il ne pensait pas alors à marcher contre son pays sous des drapeaux étrangers; il espérait détacher quelques corps des armées impériales. « Je puis assurer que Moreau partageait à cette époque l'idée de vaincre la France par la France seule, qui était toujours au fond de toutes mes espérances, de tous mes sentiments; je ne pouvais m'en départir. » C'est en effet le trait distinctif de notre conspirateur; il ne fut jamais tenté d'émigrer ni de pratiquer avec le dehors, sauf pour prendre les ordres de ses princes; il était de cette noble et forte race de chouans qui entendaient frapper l'adversaire en plein cœur, les pieds sur le sol national. Si Moreau pensait de même, ses scrupules ne tinrent pas contre les flatteries des sou-

verains alliés. Il s'embarqua le 21 juin 1813, pour venir chercher à Dresde le boulet français qui le tua, deux mois après. Hyde de Neuville, sentant son impatience croître avec l'ébranlement de l'empire, prit la mer l'année suivante. Il se dirigeait à tout hasard vers l'Angletérre. Quand le pilote se montra, en vue de Liverpool, le passager héla cet homme en lui demandant des nouvelles de France. Il dit n'avoir pas éprouvé, dans le cours de sa vie agitée, un saisissement pareil à celui que provoqua cette réponse : « Bonaparte est à l'île d'Elbe, et Louis XVIII à Paris ! »

Rentré en France, le proscrit dépeint avec une conviction communicative la joie universelle, le soulagement de la grande détente. Ses *Mémoires*, concordants avec ceux de Rochechouart et avec tant d'autres, ne laissent soupçonner chez personne le sentiment que l'on se plaît à imaginer, la douleur d'une délivrance due aux armées étrangères : sentiment absent en 1814, très marqué l'année suivante, en 1815. Hyde de Neuville note tout ce qu'il y a de changé dans Paris, y compris le cœur de M. de Chateaubriand. Il avait lié connaissance avec le grand homme à Cadix, au moment du départ pour l'Amérique. L'aimable et malheureuse femme qui attendait en Espagne le pèlerin de Jérusalem les avait présentés l'un à l'autre. En 1814, la pauvre *Dolorès* est fort loin dans les limbes de l'oubli. « Je ren-

contrai M. de Chateaubriand dans le salon de la duchesse de Duras. Précédant Mme Récamier auprès de l'illustre écrivain, elle l'entourait d'hommages. » Alors se noua cette amitié qui devait commander toute la carrière politique de notre auteur et illuminer sa vieillesse d'un glorieux reflet.

Pour l'instant, il est inquiet, au milieu des congratulations qu'échangent les vainqueurs ; il connaît son Napoléon, pour l'avoir longtemps combattu ; il rumine les paroles que lui a dites Sydney Smith, à son passage à Londres : « On se fait une grande illusion dans votre pays, si l'on croit que le prestige qui entoure le nom de Napoléon est détruit par les derniers revers de la France. » — Que faire pour prévenir le danger pressenti ? De la contre-conspiration, comme les brigands rangés font de la police. Hyde de Neuville sollicite une mission particulière en Italie, où il va observer de près les intrigues de l'île d'Elbe. A Livourne, il saisit la trace de ces intrigues chez « la ravissante comtesse Miniaci », une de ces belles cosmopolites dont personne ne connaît l'origine, et qui connaissent tous les hommes, tous les rouages de la mécanique européenne. Elle retient fortement le colonel Campbell, un des quatre commissaires délégués à la surveillance de l'empereur. Notre envoyé sent de mauvais projets dans cet air de fête, il soupçonne davantage, et repart très

alarmé. Retenu au passage des Alpes par un accident de voiture, il rencontre deux compatriotes dans la maison de poste, il écoute leurs propos à travers une cloison. « Ce sont des messieurs qui viennent de chez l'*autre*, lui dit le maître de poste; si vous êtes si pressé de partir, ils pourraient vous donner une place dans leur chaise jusqu'aux Échelles. » Hyde de Neuville s'égaya longtemps de cette idée, faire voyager côte à côte la police du roi et celle de l'empereur.

Le malheur avait couru derrière lui. Napoléon débarque au golfe Jouan, Louis XVIII quitte les Tuileries. Le baron Hyde déplore le départ du roi; avec son expérience des temps troublés, il comprend que la Restauration pourra recommencer, mais qu'elle restera mortellement frappée par le souvenir de cette fuite. Cependant le bon serviteur se remet à la besogne; peut-il maudire bien fort ces événements? Ils lui permettent de dérouiller ses facultés de conspirateur! Le voilà parcourant les auberges de la banlieue, à la recherche des officiers royalistes qui se dissimulent. En devine-t-il un? D'un beau geste à la Talma, il écarte les pans de son manteau, et laisse voir sur sa poitrine la croix de Saint-Louis, seul signe de reconnaissance. Il court chercher des brevets à Gand, puis en Angleterre, où Mme la duchesse d'Angoulême lui délivre une commission pour les provinces de l'Ouest. Il revient conférer avec

Vitrolles dans Paris, chez le fidèle Caron; la petite parfumeuse cache sous des flacons d'essences les papiers compromettants dont il a les poches bourrées. « Ces pourparlers et ces détours étaient des jeux d'enfant pour un conspirateur tel que moi », écrit-il avec fierté. — Le canon de Waterloo rendit ses services inutiles. Louis XVIII rentra aux Tuileries; les *Mémoires* constatent la tristesse et l'incertitude de l'opinion. « Que cette entrée à Paris ressemblait peu à la première! Cette fois une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix apportée par Louis XVIII à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers. Mornes, abattus, peu confiants en l'avenir, nous entourions nos princes... Le tableau était sinistre, car il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et sur nos places publiques. »

Envoyé à la Chambre introuvable par le collège de Cosne, Hyde de Neuville s'y montra ce qu'il était partout : bon royaliste, mais entier, indépendant, souvent fâcheux pour les ministres; un de ces excellents serviteurs que le pouvoir écarte avec soulagement. Napoléon l'avait exilé en Amérique sans y mettre de formes; Louis XVIII mit au même exil ces formes gracieuses qui s'appellent une mission diplomatique. Nommé à la légation des États-Unis, d'où il passa à l'ambassade du Brésil, le proscrit de la veille retourna

dans le Nouveau-Monde pour y représenter son roi. L'intérêt faiblit dans cette partie des *Mémoires*, remplie par les correspondances qui apportent au diplomate un écho lointain de la politique française. Il renaît, et très vif, avec le retour du baron Hyde en Europe, à la fin de 1822. Son ambassade de Portugal, en 1824, lui fit voir la révolution du 30 avril à Lisbonne; il y joua un rôle dramatique et périlleux qui convenait à son humeur, à la physionomie qu'il garde sur un portrait de cette époque. Le baron y est peint dans le goût du temps, vêtu d'un habit rutilant de crachats, une dépêche à la main, séparé par une draperie tumultueuse des flots de l'Océan, où la tempête secoue un navire. Ce n'est plus Chérubin; c'est Almaviva, ambassadeur chez Sa Majesté Très Fidèle.

A partir de 1825, Hyde de Neuville est établi à Paris, très mêlé à la haute politique sous la bannière de Chateaubriand, en mesure de nous fournir des renseignements sur les affaires du royaume et des anecdotes piquantes sur la société. J'aime bien le compte rendu de la première audience accordée par Louis XVIII à la comtesse du Cayla : « Jeune encore, très intimidée sous l'œil investigateur et profond du roi, la comtesse s'approchait du siège qui lui avait été désigné, sans s'apercevoir qu'un guéridon sur lequel quelques papiers se trouvaient était à sa

portée; elle le renversa par un faux mouvement, et les pages de se disperser sur le tapis du cabinet. L'infortunée solliciteuse se confond en excuses, tout en ramassant les feuillets épars; elle cherche à les classer en lisant quelques phrases d'une voix émue, s'aperçoit de sa gaucherie, et, comme toujours en pareil cas, devient plus gauche encore. Le roi sourit; elle lui tend le manuscrit qu'il ne reprend pas. — « Continuez, madame, le charme de votre voix s'ajoutera à celui de vous voir. » La pauvre femme perd contenance, mais revient à elle en songeant que le plus simple est d'obéir. Elle lit un rapport dont elle comprend à peine la teneur et les termes. Enfin le roi l'interrompt en lui disant : — « Merci, madame ! je voudrais avoir souvent une lectrice aussi intelligente et charmante que vous ; revenez me voir. » Mme du Cayla revint chaque jour, apportant au vieux roi, comme dit l'auteur des *Mémoires*, « une amitié qui avait toutes les délicatesses de l'amour. »

En 1828, le ministère Martignac appela le baron Hyde au département de la marine. Il y fit très bonne figure; les choses de la mer étaient familières à ce voyageur, et il abordait la politique générale avec un esprit assagi par les années, également éloigné des *ultras* et des brouillons libéraux. Il céda la place à M. de Polignac, avec d'autant plus de chagrin que les visions du prince Jules lui étaient connues d'an-

cienne date. A Londres, au temps de l'émigration, Hyde de Neuville avait vu se développer le mysticisme de son ami. Il rapporte un épisode de cette époque. Entré un soir par hasard dans une petite chapelle catholique, M. de Polignac avait été vivement frappé par la voix et la beauté d'une jeune fille qui chantait des cantiques à l'autel. Il revint souvent dans l'oratoire et se lia avec cette personne. Quand le prince paraissait, la chanteuse descendait de l'autel, venait à lui, traçait sur son front le signe de la croix, et révélait à l'émigré des circonstances de sa vie connues de lui seul. Un jour enfin, dans un accès prophétique, la mystérieuse sibylle dit au visiteur : — « Dans quelques années, vous serez le dernier conseiller du roi de France et la dernière victime sacrifiée à sa cause. » — En 1830, le prince Jules s'empressa de justifier la prophétie.

Hyde de Neuville disparut de la scène politique avec la monarchie pour laquelle il avait usé sa vie. Il n'était pas de ceux qui pouvaient en servir une autre. Une dernière fois, l'héroïque équipée de Mme la duchesse de Berry lui donna la tentation de conspirer; mais l'entrain de jadis n'y était plus. Il prodigua les plus sages conseils à la noble femme, refusa de la suivre dans une aventure nuisible selon lui à la légitimité, et n'en fut pas moins arrêté à cette occasion avec son ami Chateaubriand.

L'ombre de l'illustre ami s'étend sur tout le troisième volume, en partie rempli par la correspondance de Chateaubriand; cet appendice ne déparerait pas les *Mémoires d'outre-tombe*. Quelques-unes de ces lettres sont admirables : René s'y montre tout entier, avec ses rugissements habituels quand il parle de M. de Villèle et de ses adversaires politiques, avec sa coquetterie câline, quand il veut séduire ses petites amies, les jeunes nièces du châtelain de Lestang. Le baron Hyde s'était également lié avec Lamartine, de façon assez singulière. Le hasard avait fait tomber entre ses mains une lettre inquiétante, adressée jadis au poète par « une femme dont l'âme était pleine de feu et d'amour ». Il crut devoir écrire au destinataire de cette lettre pour lui restituer le précieux dépôt. Le bon Lamartine répond par quelques lignes tout à fait convenables sur la lointaine délaissée; on sent qu'il n'a d'elle qu'un très vague souvenir; il ne peut comprendre comment ces lettres qu'il croyait anéanties lui ont été dérobées. Et la correspondance passe aussitôt aux théories politiques dont il avait l'âme occupée, à un plaidoyer pour les Polonais. — Mais l'amitié envahissante de Chateaubriand ne laisse que peu de place aux autres. Après 1830, Hyde de Neuville devient le principal confident des mélancoliques souvenirs. De temps en temps, le morose charmeur s'échappe de l'Abbaye-au-

Bois, pour aller passer quelques jours dans le Cher, à ce manoir de Lestang où se repose la vieillesse de l'ancien conspirateur. Les voisins accourent contempler le grand homme; taciturne et chagrin devant eux, il retrouve après leur départ toutes ses grâces avec « les deux reines », les nièces de son hôte. Absent, il leur écrit jusqu'au dernier jour, car il ressaisit dans ces lettres les deux grands plaisirs de toute sa vie, les seuls qui lui restent à cette heure crépusculaire : moduler des phrases superbes où il épanche son désenchantement, et tourner une jeune tête avec ces phrases. — Le glorieux ami partit le premier. Hyde de Neuville vit encore la révolution de 1848 et prévit qu'elle aboutirait à l'empire d'un Napoléon. Le proscrit, dont la tête avait été si longtemps mise à prix, mourut octogénaire, en 1857, entouré de l'affection des siens et de la considérations de tous.

Si l'on pouvait réveiller les images accumulées dans les yeux que la mort a clos, voilà bien les paupières qu'il faudrait soulever, pour demander à ces miroirs de nous rendre les plus nombreux, les plus curieux spectacles que le monde d'hier ait offerts à l'un de ses spectateurs. Mais les images se succèdent et se superposent dans les yeux vivants; déjà décolorées par l'universelle usure, la vie qui s'enfuit les abolit, elles vont rejoindre dans l'évanouissement commun les objets

d'où elles émanèrent. Il n'en reste que les pâles vestiges retenus par la pensée, fixés par elle dans des livres comme celui que nous venons de feuilleter. — Après s'y être diverti, chacun rendra hommage au cœur honnête que ce livre découvre. La vie si remuée de Guillaume Hyde de Neuville fut intérieurement simple et belle. Il y en eut de plus magnifiques, en ce temps où la moisson d'hommes était haute; il n'y en eut pas de plus droite. Consacrée à un principe, elle fut un acte perpétuel de dévoûment, ce qui est rare, à des princes qui le payèrent fort peu, ce qui l'est moins. Patriote à sa manière, il ne voulut redresser son pays que du dedans. Conspirateur d'occasion, et peut-être de vocation, il ne le fut jamais jusqu'aux lâchetés de l'assassinat : la police impériale le calomniait, quand elle mêlait son nom à l'affaire de la machine infernale. Un singulier alliage d'audace pratique et de sens très réfléchi semblait le marquer pour une destinée plus éclatante. Il ne l'a pas remplie : peut-être y fallait-il une âme moins pure et moins fière, mieux armée d'égoïsme, plus facile aux changements. C'est encore faire son éloge d'indiquer par où il manqua les grands premiers rôles; s'il n'eut pas toute sa mesure de renommée, raison de plus pour lui en restituer une très large d'estime et de respect.

15 juillet 1892.

LA DÉBACLE [1]

Je viens de l'achever, le livre douloureux. Que son auteur ait à un rare degré la puissance de faire souffrir, c'est ce que nul ne lui refusera. Un livre de M. Zola est le plus souvent un bagne intellectuel, où notre esprit, rompu par le travail de la chiourme, révolté par les promiscuités honteuses, oppressé dans cette nuit morale et vidé de toute espérance, traîne à travers les pages le boulet de la fatalité. Mais souvent aussi, en s'éveillant de ce cauchemar, l'esprit rit de son angoisse passée; il reconnaît que le bagne n'était qu'une illusion, créée par la sombre fantaisie du visionnaire. Cette fois, l'écrivain suscite des images trop réelles, ensevelies sous les années au fond de notre mémoire; et c'est, dans cette mémoire, comme un viol de sépultures. On maudit et l'on

1. Par M. Émile Zola.

suit malgré soi l'Ézéchiel qui nous ramène dans ces champs des Ardennes, remplis d'ossements. — « Il me conduisit tout autour de ces os; il y en avait une multitude à la surface du champ, et ils étaient tout desséchés... Il se fit un bruit, et un mouvement; les os se rejoignirent aux os; les nerfs et les chairs montèrent sur eux, la peau les recouvrit; et ils n'avaient pas d'âme... A ma voix, l'esprit entra dans les morts, et ils furent vivants, et ils se dressèrent sur leurs pieds, innombrable multitude. »

Je ne l'aurais pas demandé, ce livre. On ne se reprend volontiers qu'aux douleurs riches de quelque orgueil. On parle de leur malheur aux veuves des héros; devant les veuves des naufragés, on se tait sur la sinistre aventure de ceux qui sombrèrent inutiles, sans gloire. Et nos âmes sont ces veuves. Mais la plume hardie de M. Zola n'a cure de nos pudeurs. Son livre est fait, il court le monde à grand bruit; l'auteur a bien voulu me l'adresser, j'ai dû le lire, le subir; il me serait impossible de parler aujourd'hui d'autre chose. D'autant plus que le romancier a placé ses personnages et le centre de l'action dans le corps d'armée, la division et la brigade où celui qui écrit ici fut jeté par le sort. Je devais mentionner cette rencontre, car elle donnera quelque sûreté à ma critique. A chacune des étapes qu'il raconte, des souvenirs précis me permettent de contrôler

ses tableaux. Cette coïncidence augmente pour moi l'accablement que chacun ressentira, après avoir revu nos malheurs par les yeux de M. Zola. Elle ajoute à l'admiration que j'éprouve très vivement, en tant que rhétoricien français; elle justifie les réserves que je proposerai, en tant qu'homme et que témoin de ces mauvais jours.

I

La Débâcle prend le corps du général Douai à Mulhouse, à l'heure des premiers désastres; elle roule avec ce corps, au hasard des marches et des contremarches sans but, jusqu'au calvaire d'Illy; elle s'achève ou devrait s'achever logiquement avec la déroute de Sedan et la captivité dans la presqu'île d'Iges. La rallonge où l'auteur retrace à grands traits le siège de Paris et la Commune fait l'effet d'un raccord artificiel, ajouté après coup par quelque continuateur. Pour l'appréciation littéraire, il ne faut retenir du livre que sa partie vivante et organique, la retraite sur Sedan et la bataille.

Les premiers chapitres sont irréprochables. Le peintre pose les masses, il fait son fond, et c'est ce qu'il fait le mieux. Quand Regnault exposa le portrait du général Prim, on discutait le cheval, on discutait le cavalier; il n'y avait qu'un cri

d'admiration pour la foule furieuse qui passe au fond du tableau, incarnant la révolution; si l'artiste se fût borné à peindre cette foule, son œuvre diminuée eût paru un chef-d'œuvre complet. Ainsi pour le roman de M. Zola; on attend dans la suite le grand portrait individuel qu'il ne nous donnera jamais; au début, alors qu'il met sur pied et chasse devant lui cette armée, il peut défier la comparaison avec les plus puissants constructeurs d'épopées. Les masses baignent ici dans une brume de crépuscule, toute frissonnante de souffles inquiétants; chaque détail concourt à l'effet total d'oppression; et déjà l'on voit planer la fatalité, sur ce troupeau qu'elle pousse à la boucherie. Les brusques oscillations, de la fanfaronnade à la panique, l'écho lointain de Frœschviller, victoire pendant quelques heures, désastre ensuite, la chute graduelle de l'enthousiasme apporté de Paris, faisant place à une incurable prostration, la repoussée sauvage de tous les mauvais instincts, à mesure que la discipline se relâche, — cette dissolution de l'animal multiple, tout à l'heure armée, maintenant bétail d'abattoir, M. Zola triomphe à la peindre; c'est toute l'horreur d'alors dans toute sa vérité; et la sensation qu'il nous en donne, nous ne la devons pas à de faciles procédés d'analyse, mais toujours à la synthèse épique.

On a reflué du camp de Châlons sur l'Argonne, les étapes se succèdent dans les défilés. Le détail

des lieux et des circonstances est presque partout minutieusement exact. Je ne louerai point le romancier de sa précision, pas plus que je ne lui reprocherais quelques confusions, le cas échéant : cette exactitude matérielle importe peu. Ce qui importe, c'est l'évocation juste des sentiments. M. Zola ne les traduit pas tous; oh! que non! Mais ceux qu'il prête à ses créatures, aux brutes de son escouade, aux quelques officiers en qui il personnifie les différents types militaires, l'écrivain les voit et les rend à merveille. Ce sont en général les impulsions grossières et pénibles; il faut bien avouer qu'elles tenaient la plus large place et s'étalaient au premier plan. Il est absolument vrai que manger et dormir deviennent en pareil cas les uniques préoccupations de l'homme, redescendu à ses instincts primitifs; le plus affiné n'y échappe pas. Dans l'eau, toujours dans l'eau, avec les doigts gourds et cuisants d'avoir rebouclé les courroies du sac, c'était la sensation dominante de ces journées; M. Zola en ranime presque la souffrance physique, par son lourd martellement de répétitions, qui est ici une force de vérité.

Il se complaît à surprendre la bête humaine en flagrant délit de retour aux origines; il tient cette fois le sujet où sa théorie favorite pouvait le mieux s'éjouir sans choquer la vraisemblance; il en use copieusement. Les dialogues qu'il entend

sous la tente-abri, toujours les mêmes, ne sont qu'une kyrielle de jurons et de sales invectives. On pourrait rêver une transposition pour honnêtes gens, qui leur montrerait cette brutalité sans les en accabler; quelques échantillons typiques nous instruiraient peut-être aussi bien que ce déroulement monotone du phonographe. Mais, après tout, M. Zola est ici dans son droit, quand il transcrit littéralement le vocabulaire de recrues grognonnes et démoralisées. Sachons-lui gré de ce qu'il poursuit, tout en collectionnant ces basses misères, une idée très haute et très fine : le rapprochement progressif et enfin la fusion intime de deux natures antagonistes ; Maurice, l'intellectuel, le produit d'une race délicate, et Jean, le rude fils de la terre. Entre ces deux hommes, et par le fait qu'ils se trouvent replacés dans les conditions de la vie élémentaire, l'équilibre habituel des supériorités se renverse au profit du second; c'est lui, l'inculte, qui détient la vraie force, qui la fait tutélaire pour le civilisé; et ces cœurs séparés par des barrières sociales se pénètrent fraternellement. Voilà des vues perçantes et soutenues.

J'aime bien aussi le colonel de Vineuil, une sorte de drapeau vivant que M. Zola promène de loin en loin sur le front du régiment, comme la personnification désolée du vieil honneur militaire. On n'aperçoit que ses dehors — ah! cela, toujours, — nous ne connaissons de lui qu'une

noble silhouette et un beau geste coutumier; nous voudrions bien apprendre, par quelques effusions, les retentissements intimes de la tragédie au fond de cette âme; elle doit être plus intéressante que les âmes de Chouteau et de Lapoulle, sur lesquelles nous sommes si abondamment renseignés. D'aucuns prétendent qu'à s'insinuer trop avant dans ce cœur, on n'y trouverait que les sentiments catalogués des colonels de M. Scribe, chez qui Vineuil aurait servi dans sa jeunesse. N'importe, l'apparition est fière. Et si le pauvre général Bourgain-Desfeuilles est une caricature outrée, sachons encore gré au romancier de ce qu'il n'a pas infligé le même sort à l'empereur. Je tremblais de voir arriver un Napoléon III d'estaminet, conforme au poncif des politiciens haineux, et tel qu'on peut se figurer le souverain de 36 millions de Rougon-Macquart. M. Zola n'a pas donné dans le piège, il n'a pas jeté de boue à cette infortune. Sauf l'invention fantaisiste du fard appliqué sur les joues [1], le

1. On a beaucoup épilogué sur ce détail, puéril à mon sens, « shakespearien », au jugement de quelques reporters. Je l'avais révoqué en doute d'instinct, parce qu'il ne cadrait pas avec l'abattement fataliste de Napoléon III à cette heure suprême. Voici, puisqu'on y tient, la vérité sur la toilette de l'empereur, le 1er septembre 1870, d'après le témoin oculaire qui y assista. M. le vicomte d'Harcourt, officier d'ordonnance du maréchal Mac-Mahon, fut chargé d'annoncer au quartier impérial la blessure du commandant en chef. Il s'acquitta de sa mission auprès d'Edgard Ney, l'aide de camp de service,

pâle crayon qu'il trace de l'empereur reste exact et digne. On ne voit que les dehors du personnage, toujours; il ne dit pas les paroles qu'un Shakespeare ou un Goethe auraient arrachées à son malheur; mais sous la sauvegarde de grave pitié que l'écrivain lui accorde, ce fantôme, entrevu derrière la vitre par les gens de Sedan, est bien la victime sacrée du destin; anéanti par d'atroces souffrances, cherchant la mort, il achève de gravir le calvaire, avec son fatalisme, sa bonté lasse, son impuissance de paralytique intelligent, poussé par d'autres aux fautes dont il a la vision trouble.

Parmi les épaves que la débâcle charrie à travers les Ardennes, militaires et civils, hommes et femmes, M. Zola en choisit quelques-unes pour ébaucher des épisodes romanesques, qui serpentent en marge du sujet principal. Il y touche avec une discrétion et une retenue auxquelles il ne nous avait guère habitués. Un de ces épisodes lui a fourni trois pages superbes. Avant d'aller se

qui entra dans la chambre de l'empereur et ressortit aussitôt, en disant : « Sa Majesté vous demande. » M. d'Harcourt fut introduit. — « Je trouvai, me dit-il, l'empereur au saut du lit, agrafant une bretelle sur son épaule : l'autre tombait encore sur la jambe. Il s'habilla devant moi pour monter à cheval, tout en me faisant redire ce que je savais de la blessure du maréchal et des événements de la matinée. Sa pâleur me frappa : tandis que je parlais, deux grosses larmes roulaient sur ses joues. » — C'est la vérité qui est toujours shakespearienne.

battre, Honoré s'engage à Silvine et pardonne la faute de la pauvre fille; la fenêtre est ouverte sur la nuit, le « souffle pénible des troupes » qui passent la Meuse monte comme une respiration de mort jusqu'à cet amour; le soldat et la paysanne échangent quelques mots brefs et un baiser. Ces trois pages, c'est simple, sobre et beau comme le meilleur Millet. Je sais des choses autrement belles dans la littérature de notre siècle, je n'en sais pas de plus belles.

On trouverait encore, dans ce volume où la plupart des effets puissants ne sont obtenus que par l'accumulation lente et volontaire, d'autres « morceaux » à l'ancienne mode, avec leur beauté ramassée dans un trait, jaillissante d'une seule explosion. Ainsi le passage où M. de Vincuil, apprenant la capitulation, se soulève sur son lit de malade pour briser son épée, et n'y réussit pas, trahi par ses mains tremblantes. La vieille amie qui le veille, Mme Delaherche, comprend son vœu et saisit l'épée. — « Elle la brisa d'un coup sec, sur son genou, avec une force extraordinaire, dont elle-même n'aurait pas cru capables ses pauvres mains. Le colonel s'était recouché, et il pleura en regardant sa vieille amie d'un air d'infinie douceur. »

Avec un peu plus de rapidité dans le mouvement, la description de la journée de Sedan serait la bataille idéale, au point de vue de la facture

technique; le roman et l'histoire s'y confondent dans une création imaginaire, faite tout entière de menus détails exacts. Toutes les phases historiques de l'événement passent sous les yeux du lecteur, et cependant l'âme de la bataille palpite et se développe dans ce carré de choux où sont concentrés les personnages du roman. Oui, le voilà bien, avec tout ce qu'on y voyait, ce carré de choux où étaient couchés les hommes du 82e; et le colonel de Vineuil se comporte de point en point comme son prototype; car il est impossible qu'on n'ait pas indiqué à M. Zola le modèle d'après lequel il sculpte son héros, le brave colonel Guys. Nous le vîmes de loin, toute la matinée, très haut sur son cheval blanc, entre les lignes des hommes rasés à terre; seul point de mire pour des centaines de canons et des milliers de fusils, invulnérable, protégé par un enchantement, nous semblait-il; jusqu'au moment, vers deux heures, où une balle l'arracha de sa selle. — Mais, en vérité, les jugements littéraires ont ici peu de poids; je n'ai pas le cœur à m'y abstraire, en revoyant les tableaux évoqués par M. Zola; et si cet aveu est le meilleur hommage qu'on puisse rendre à la force et à la fidélité de ses évocations, je ne le retire pas.

Puis, la débâcle de la débâcle, le reflux de la marée humaine dans Sedan, la vie sauvage dans la presqu'île d'Iges; enfin, le charnier, ces ambu-

lances où M. Zola s'attarde longuement, avec une sorte d'ivresse de la douleur physique, une volupté de carabin à voir manier les scies, désarticuler les os, drainer le pus, avec l'insistance à la fois nécessaire et funeste à son talent; si bien que ses idées et sa prose nous laissent la sensation des lourdes artilleries qui roulent tout le long de ses pages, par les routes encombrées, et qui auraient passé sur notre cœur.

La suite du livre, mieux vaut n'en point parler. Le placage est si manifeste et si mince, au jugement de tous, que c'est servir l'écrivain de passer cette fin sous silence.

On a comparé le roman militaire de M. Zola à ceux de Stendhal et de Tolstoï. Cela ne pouvait manquer; et c'était comparer des objets incommensurables. Pour Stendhal, uniquement curieux d'analyses ingénieuses, la bataille n'est qu'un prétexte à développer le caractère de son héros; ce dilettante s'amuse trop spirituellement à Waterloo pour que nous puissions prendre au tragique ses fines lithographies. Chez Tolstoï, la guerre est observée en elle-même, froidement, par un penseur qui la domine sans entraînement ni épouvante; et le drame même d'Austerlitz recule au second plan, pour laisser le premier à l'âme du prince André, sous ce grand ciel obscur où le blessé cherche le secret des destinées.

Pour quiconque ne se paie pas de mots et de

théories d'emprunt, la vraie nature du talent de M. Zola crève les yeux. Sauf dans les rares moments où il se surveille, afin de justifier quelque aphorisme de ses manifestes littéraires, son tempérament l'emporte. Il reste ce qu'il était à ses débuts, le dernier en date et non le moindre de nos grands poètes romantiques; un constructeur épique et visionnaire, parfois mieux informé de la réalité que ses aînés, mais tout aussi esclave de son imagination; l'émule et le très proche parent de Victor Hugo romancier. Qui ne voit la similitude des instincts et des procédés chez les deux cyclopes? Pour faire un roman, tous deux soufflent un énorme symbole, qui enfermera un des aspects de la vie humaine; ici, la cathédrale de *Notre-Dame de Paris*, le vaisseau des *Travailleurs de la mer*; là, le cabaret de *l'Assommoir*, la mine de *Germinal*, la locomotive de *la Bête humaine*, l'armée de *la Débâcle*, et tant d'autres.

Ce monstre vit d'une vie intense, aux dépens des créatures humaines qu'on loge dans ses flancs, et qui ne sont en quelque sorte que ses appendices. Rien de commun entre ces êtres, créés pour servir la fantaisie du poète, et l'homme que d'autres romanciers choisissent dans la foule, pour le placer en observation et étudier la libre expansion de son caractère. Les personnages de Victor Hugo et de M. Zola sont des signes algébriques,

très fidèles en somme à la tradition classique, où l'Avare, l'Envieux, le Jaloux étaient uniquement chargés de traduire une passion. Nos poètes inventent et numérotent une certaine quantité de ces signes, autant qu'il leur en faut pour représenter les différents types dont se compose, à leur idée, tel milieu social à tel moment donné. Il en faudra tant pour représenter les divers aspects pittoresques du Moyen âge, dans *Notre-Dame*; tant, pour la juxtaposition des principales catégories de *misérables* dans la société moderne; tant, pour se partager les penchants et les vices qui s'épanouissent dans la riche famille des Rougon-Macquart. Cette fois, M. Zola a dû se procurer tous les bonshommes typiques qui composaient pour lui une armée du second Empire : le général ignare, le brave colonel, le brillant officier, l'engagé volontaire, la brute goulue, la brute dévote, et ainsi de suite. Employés dociles de la machine imaginée par le poète, il leur est défendu de végéter capricieusement, comme de libres plantes humaines; une volonté tyrannique les ramène dans le cadre et les restreint jusqu'au bout à leur emploi. *Qualis ab incepto*...

Ces bonshommes sont taillés sommairement, pour faire quelques mouvements déterminés, toujours les mêmes. Comme les figurines de zinc, dans notre art perfectionné des ombres chinoises : prise isolément, au repos, chacune d'elles est

grossière et peu vivante; l'artiste les a combinées pour produire ensemble de prodigieux effets de masses et de perspective. Si Victor Hugo romancier est plus brillant et plus saisissant par le coloris, la richesse du détail, l'éclat des antithèses, M. Zola lui est supérieur comme accumulateur et remueur de masses; il n'a pas à craindre de rival dans cet art.

Art inférieur, dites-vous. Affinés par une culture délicate, épris de psychologie, d'idées et de sentiments nuancés, nous voulons voir jusqu'au fond dans le jeu complexe des âmes; nous ne souffrons plus qu'on limite l'infinie variété de la vie; nous préférons à toutes choses les surprises que réserve l'être humain, quand on l'examine sans parti pris. — Art inférieur, peut-être, pour nos salons, nos écoles normales, nos académies, pour nos classes raisonneuses et subtiles. Mais il ne m'est pas prouvé que cette infériorité soit absolue. Ces bonshommes, qui nous paraissent trop simples, trop extérieurs, sont seuls vivants pour la foule; elle juge les nôtres obscurs. Ces formes d'art sont les seules populaires, avec de vastes prises sur les imaginations ingénues. Et si l'on y regarde de près, ces procédés n'ont pas varié depuis l'antique épopée, depuis l'*Iliade*. Faisons les dégoûtés; il n'en est pas moins certain que Rochas et Sapin, voire même Chouteau et Lapoulle, sont plus proches d'Achille et de Patrocle,

de Roland et de Turpin, que M. de Camors ou René Vincy. Je ne dis pas que ces tourlourous vaillent les héros d'Homère et de Théroulde. Mais à ne considérer que leur structure et leur mise en mouvement, ils sont nés de la même conception épique. Vous retrouverez la similitude jusque dans ces répétitions signalétiques, le *leitmotiv*, comme on dit aujourd'hui, qui annoncent la rentrée en scène de chaque personnage : le colonel de Vineuil, « impassible sur son grand cheval », Rochas, « le troupier français parcourant le monde, entre sa belle et une bouteille de bon vin », Silvine, « la fille aux beaux yeux de soumission »... Achille et Patrocle circulent de même avec des étiquettes invariables, révélatrices de leurs habitudes physiques et des passions simples qu'ils personnifient.

Nous sourions, quand on recourt aujourd'hui à ces moyens homériques; ils restent cependant infaillibles pour clouer une figure dans l'imagination du peuple, M. Zola le sait, il les emploie tous, et il n'a pas tort. Il en retire d'abord le plaisir fructueux d'être populaire; et l'expérience des siècles nous enseigne que les œuvres populaires montent lentement, font plus tard les délices de l'élite, et demeurent incontestées. Oh! pas toutes. Celles-là seulement qui embrassent la vérité de tous les temps et répondent aux exigences éternelles du cœur humain. Il nous reste à rechercher

si cette condition est suffisamment remplie, dans l'épopée romantique d'un philosophe naturaliste, pour que l'auteur puisse se flatter de fournir des pensums à nos arrière-neveux. Dans les éditions expurgées, s'entend.

II

Si M. Zola s'était borné à écrire un roman de mœurs militaires, s'il n'avait prétendu nous donner que la monographie d'une de nos armées, la plus malheureuse, et une description de la bataille de Sedan, nos exigences seraient moindres et nous ne lui contesterions pas la réussite, tout en faisant nos réserves sur sa dure façon de voir. Mais son ambition est plus haute; il la déclare en conduisant artificiellement son récit jusqu'à la Commune; elle ressort de tous ses jugements d'ensemble ; et si les intentions philosophiques pouvaient nous échapper dans le volume, les gloses des reporters remédieraient à notre infirmité d'esprit. Il a voulu buriner dans un cadre de fiction l'histoire de la guerre de France ; il a voulu montrer dans cette guerre l'effondrement d'un empire, d'une société, d'une nation pourrie par « les dix-huit années de corruption ».

La Débâcle, dans le sang et la boue, devait être la conclusion logique de l'histoire naturelle et sociale des Rougon-Macquart, c'est-à-dire des sept millions de coquins ou d'imbéciles qui firent et payèrent les plébiscites.

Pourquoi ces grands desseins n'ont-ils pas été remplis? Pourquoi l'histoire, et même le roman de la guerre, restent-ils à faire, après la forte tentative de M. Zola? Essayons d'en chercher les raisons, ne fût-ce que pour rassurer les jeunes écrivains désireux de traiter ce sujet, et découragés peut-être aujourd'hui par le redoutable concurrent qui semble l'avoir épuisé

Ce gros livre boite, parce que l'auteur ne nous montre qu'une seule des deux forces en présence, dans le terrible duel qu'il raconte. Accordons-lui pour un instant que sa conception de la France impériale est juste et que toutes les énergies étaient taries. Encore faudrait-il nous expliquer en quoi consistait la supériorité de l'adversaire. La victime n'a pas été égorgée par une main anonyme, et c'est l'impression que laisse le roman, avec son trou vide à la place où l'on attend l'Allemagne. Je demande à voir l'Allemagne. Notre auteur ne nous donne que deux visions de l'armée ennemie; de près, dans les corps à corps de Bazeilles, des fauves au poil roux, dévisagés un moment; de loin, sur cet amphithéâtre de la Marfée où les bourgeois de

Sedan braquent leurs lunettes, des lignes noires de petits soldats de plomb, avec un petit soldat de plomb en avant, le roi de Prusse. Ayant pris une fois ce cliché, M. Zola le fait repasser à satiété sous nos yeux, sans jamais le développer. Qu'y avait-il dans ces soldats de plomb? Pourquoi nous ont-ils vaincus? Celui-là seul qui saura et osera le dire fera le livre définitif sur la guerre. La grandeur, la large beauté humaine, et aussi la leçon salutaire de ce livre, on ne les tirera que d'une franche opposition entre l'esprit de France et l'esprit d'Allemagne, incarnés en des êtres agissants et parlants, qui entre-choqueront dans le drame leurs deux âmes.

Si M. Zola ne l'a point fait, ce n'est pas manque d'un courage que personne ne lui refuse; quand il croit devoir foncer sur une vérité, il n'est pas homme à se laisser arrêter par quelques criailleries, par les préjugés d'un patriotisme faussement alarmé. Lui qui est si bien documenté sur le champ de bataille de Sedan, il sait à coup sûr ce qu'on y vit, ce qu'on y entendit, le soir du 1er septembre 1870. C'était un tableau pour tenter sa plume, ces innombrables lignes de feux qui étoilaient toute la vallée de la Meuse, ces chants graves et pieux que des centaines de mille voix se renvoyaient dans la nuit. Point d'orgie; nul désordre, nul relâchement; la garde montée sous les armes, jusqu'à l'achèvement de la tâche im-

placable; des hymnes au dieu de la victoire et à la patrie absente; on eût dit une armée de prêtres qui venaient de sacrifier. Ce seul tableau, peint comme le romancier sait peindre dans ses bons jours, nous eût révélé quelles vertus, défaillantes dans notre camp, avaient asservi la fortune dans l'autre.

Oui, il fallait nous montrer, dans l'âme de ces « soldats de plomb », la face dure, brutale, répugnante à notre génie doux et humain; mais aussi la face sérieuse, la longue accumulation de volonté dans le devoir, la discipline de tout un siècle au service d'une idée; et, dans « le premier soldat de plomb, en avant », l'esclave couronné d'une consigne, sincèrement persuadé de sa mission; le laborieux ouvrier qui fauchait impitoyablement la moisson, certain d'avoir mérité sa paie après ses longues journées de travail, et de l'avoir méritée aux dépens de ceux qui dormaient, durant ces journées, dans leur folie insouciante. On peut dire tout cela maintenant; grâce au ciel, si l'on appliquait de nouveau le dynamomètre aux deux forces antagonistes, tout permet de croire qu'il donnerait aujourd'hui d'autres indications. Le bonheur et ses suites ont entamé, ce semble, l'énergie neuve qui était à son maximum de tension en 1870. L'énergie abattue chez nous s'est relevée. Elle se relèvera d'autant plus qu'on lui fera mieux mesurer ses défaillances de jadis,

qu'on lui fera mieux apprécier des mérites et des exemples toujours admirables pour l'homme, alors même que sa chair sert à la démonstration. — « Ces cochons de Prussiens », comme disent à chaque page les créatures de M. Zola, « ces petits soldats de plomb », j'eusse voulu qu'il les grandît : par là même il nous eût moins rapetissés.

Car il la rapetisse, ou plutôt il l'avilit trop, cette malheureuse France d'alors ; et ce sera ma seconde objection. Eh! quoi? A part quelques Vineuils impuissants, tous furent ignorants, frivoles, corrompus, vantards ou brutes? Tous Rougon, tous Macquart! Même pour cette pauvre armée de Sedan, agglomération de hasard, sans cohésion, rabattue du Rhin à la Meuse par la panique, même pour elle, le verdict du romancier est trop général. « Si l'on avait su les mener, on leur aurait fait manger des canons », disaient les vieux officiers. M. Zola n'exagère pas, j'en ai déjà témoigné, quand il peint la prostration, la démoralisation de la troupe, la grossièreté de mœurs et de propos habituelle aux soldats. Mais la prostration avait des intermittences. La gaîté élastique du tempérament national reprenait parfois le dessus ; non pas cette gaîté lugubre, plus douloureuse que des larmes, qui inspire à toutes les créatures du roman leurs farces cyniques ; mais la jovialité fine de la race. J'entends encore, dans un repli du bois de la Garenne, un ami bien cher,

sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, rejoignant la colonne de prisonniers qu'on formait là, avec l'officier prussien auquel il avait dû remettre son épée. Au fond du vallon abrité, un cantonnier, la pipe aux dents, continuait de casser ses pierres au bruit du canon. Le Français montra gravement cet homme au Prussien : « Nous ne sommes pas finis, monsieur; admirez comme notre corps des ponts et chaussées a des agents dévoués! » Le Germain, entendant mal la plaisanterie, s'inclina cérémonieusement. Les auditeurs ne purent s'empêcher de sourire, dans l'instant de leur vie où ils en avaient certes le moins de sujet et de désir. Cela pourra paraître étrange. Pourtant, cet officier avait raison d'employer tous les moyens pour relever le moral d'hommes atterrés; en agissant ainsi, il faisait encore son devoir de chef.

La grossièreté du soldat a ses éclaircies, elle réserve des surprises, elle aussi. Je retrouve dans mes notes de ce temps plus d'un trait qui tranche sur la noire turpitude d'où l'escouade de *la Débâcle* ne s'échappe jamais. Un matin, au réveil, dans la chambrée de la citadelle allemande, deux camarades s'attablèrent près de moi. — « Allons, dit l'un, faut apprendre cette histoire; ça nous fera un beau conte pour le soir. » — Je me préparais à subir un de ces récits stupides ou obscènes dont les loustics nous régalaient quotidiennement. Le soldat tira de sa capote un volume dépareillé

et narra le scénario à son compagnon : « Tu vois, c'est un oncle qui veut épouser sa nièce; mais elle aime un jeune homme qu'elle reçoit en cachette. » Et il épela péniblement :

> ....Dona Sol, est-ce vous que je vois,
> Et cette voix qui parle enfin est votre voix!
> Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
> J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!

Les hommes de la chambrée se rapprochèrent, attentifs. C'était le rayon dans l'*in-pace*. Les chères syllabes venaient de soulever le fardeau commun pour tout un jour. — Une autre fois, à la cantine de la citadelle, je fis la connaissance d'un ancien *artiste* de l'Hippodrome. L'ex-pensionnaire de M. Arnaud avait le physique de l'emploi, un masque de gravité niaise sur lequel on cherchait involontairement la tignasse de chanvre et la farine classique. Il me raconta qu'il était élève de Mme Saqui et avait travaillé sur la corde dans les principales villes de France. Puis, comme il lançait des tyroliennes en gesticulant, on lui demanda de passer au genre grave et sentimental, celui que le peuple préfère toujours. Un zouave alla déterrer sous sa paillasse une mandoline rudimentaire; on paya à boire aux exécutants, et longtemps, religieusement, on écouta le clown qui chantait de vieilles romances de France. Nous trouvions qu'il les chantait si bien, là-bas, si

loin! Cela finit par la *Marseillaise*, toute drôle sur les lèvres de ce clodoche, qui aurait pu mourir en héros, plié dans le drapeau.

J'oublie *la Débâcle*... Je voulais seulement indiquer qu'on pouvait parfois en oublier l'horreur, et que la vie, au régiment comme partout, est plus changeante, plus complexe, moins uniformément ravalée que ne la peint M. Zola. Pourtant, s'il y tient, abandonnons-lui notre triste armée de Sedan. Mais il prétend embrasser toute la guerre; ses conclusions portent sur toute la longue agonie de la France. Comment en explique-t-il la durée? Si la bête de boucherie était aussi malade, aussi vidée de force qu'il le dit, elle aurait dû tomber sous le premier coup de masse, comme tombèrent en pareil cas d'autres nations, qui se croyaient plus saines que nous. Dans son estimation de notre vitalité, selon lui si profondément atteinte par l'Empire, l'historien-romancier semble ne pas tenir compte de ces efforts multiples, incoercibles, qui soutinrent pendant six mois une résistance unique dans les annales des guerres récentes. Efforts réguliers, irréguliers, groupant les vertus traditionnelles et les convulsions du sentiment révolutionnaire, peu importe la source et le mobile, pour reformer un faisceau toujours renaissant. *La Débâcle* ne reflète pas, il me semble, la physionomie vraie de cette résistance, follement conduite, sans doute, maudite alors par

les gens à courte vue, mais infiniment sage dans son principe et à jamais bénie, car tout ce que nous sommes aujourd'hui dans le monde, nous le devons à cette heure, à l'opinion que nous avons prise de nous-mêmes et donnée aux autres. Rien de ce qui s'est accompli dans ces derniers temps n'aurait pu se faire, sans cette preuve initiale de force; on mesure la vigueur probable du convalescent à celle qu'a su déployer le blessé. Notre peuple a l'instinct de cette relation entre sa sécurité actuelle et son effort d'alors. Le peuple fait le plus souvent des choses profondément justes par des raisons apparentes qui sont fausses. S'il garde dans son cœur le nom de Gambetta, s'il élève des statues au dictateur de Tours et inscrit ce nom sur les rues de toutes les villes, ce n'est pas, comme il le croit peut-être, pour rendre hommage à des billevesées politiques ou aux maladroites boutades du tribun contre le cléricalisme; l'objet de sa tendresse inconsciente et justifiée, c'est l'homme qui comprit la grande nécessité, qui incarna l'âme de la France, qui fut et demeure le vrai, le principal fondateur de notre puissance présente. — Or, ce nom et cette page décisive de notre histoire ne figurent que pour mémoire, incidemment, dans le bilan dressé par M. Zola.

Me permettrait-il de lui signaler un curieux livre, récemment traduit de l'allemand? C'est les

Souvenirs d'un prisonnier de guerre prussien, de M. Fontane, publiciste d'outre-Rhin, qui suivait son armée en amateur. Les Allemands ayant occupé Toul, aux premiers jours d'octobre, il eut la curiosité d'aller visiter Domrémy. Comme il frappait avec sa badine sur la statue de Jeanne d'Arc, pour s'assurer si elle était en bronze, des francs-tireurs lui mirent la main au collet; ce procédé lui causa un étonnement que j'ai de la peine à partager. Dirigé sur Langres, décrété de bonne prise, il fut promené pendant un mois d'étapes en étapes dans tout le midi de la France, jusqu'à Oléron, où il acheva son temps de captivité.

Cet honnête homme d'écrivain n'est pas un sot, car l'Allemagne vient de lui décerner le grand prix Schiller; il observe bien et froidement; le témoignage qu'il rend de nous ne ressemble guère à tout ce qu'on a écrit en France sur cette époque. Il constate çà et là quelques désordres; mais son impression dominante est faite de respect et de sympathie. Partout un patriotisme ardent, « un fonds inépuisable de bonhomie et de belle humeur », un degré de culture au moins égal, il l'affirme, à celui des Allemands de condition analogue. « C'est un devoir pour moi de dire que mon impression générale est la meilleure qu'il soit possible d'avoir. » — La nation étudiée par M. Fontane diffère de celle qu'on voit crouler

dans *la Débâcle* autant qu'un Chinois d'un nègre. Qui a bien regardé?

M. Zola a-t-il eu sous les yeux un livre d'un autre ordre, *le Général de Sonis*, par M. l'abbé Baunard? C'est bien de l'audace de lui recommander l'ouvrage d'un curé, comme dirait Chouteau. De la petite littérature, assurément? C'est un document; ils sont bons à prendre de toutes mains. Bourget me disait, en m'engageant à lire cette biographie : c'est le plus fier livre de notre temps. Je ne suis pas éloigné de penser comme lui. Sonis est un compagnon de saint Louis; sur la dalle où il devait dormir dans son armure, il s'est réveillé pour prendre le commandement d'une des armées de Gambetta. Je voudrais pouvoir citer en entier le récit de la bataille de Loigny. Il fallait ramener à tout prix une troupe démoralisée. Le général s'élance avec 300 zouaves pontificaux : il en tombe 198; lui-même a la jambe brisée en vingt-cinq morceaux. Laissé sur le champ de bataille, il y passe la nuit sous la neige, son autre pied est gelé. — « J'eus en ce moment la consolation d'entendre rouler derrière moi toute mon artillerie; et je suis heureux de pouvoir constater que le 17e corps n'a pas perdu une seule bouche à feu pendant le temps où j'ai eu l'honneur de le commander... L'armée prussienne ne tarda pas à passer sur nos corps, en ordre parfait. J'avoue que je ne pus me défendre, même en ce moment,

d'admirer la discipline et la tenue de ces troupes. » Telles sont ses pensées, avec des effusions de piété, tandis qu'on achève les blessés à coups de crosse, autour de lui, et que l'un d'eux, un jeune zouave, vient mourir en appuyant la tête sur son épaule. Le général était à jeun depuis vingt-quatre heures. Un bon Prussien lui versa en défilant quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres ; cet homme plaça la tête du blessé sur la selle, remonta la couverture, et lui serra la main avec ce mot : Camarade! Sonis, ne sachant comment le remercier, se contenta de lui montrer le ciel. On ne le releva que le lendemain à dix heures, pour le porter au presbytère de Loigny, où il fut amputé; toujours tranquille, maître de lui, ne songeant qu'au sort de ses troupes, et offrant ses douleurs pour la France. — Dans ce même village de Loigny, le commandant d'un bataillon du 37e qui défendait le cimetière, M. de Fauchier, tombe grièvement blessé : « Faites cesser le feu! lui crie le général von Isowitz. — Monsieur, ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre! » répond l'officier français. N'est-ce pas aussi beau que tous les mots classiques de Fontenoy et d'ailleurs?

Oh! je vous entends : — Il ne s'agit pas de beauté, mais de vérité. — Cela aussi est de la vérité, telle que la donnent de froids rapports officiels, — des documents. Ce sont d'autres

aspects de la vérité, qui en a beaucoup. Elle n'est complète que si vous les montrez tous. Oserai-je ajouter que ces dernières vérités sont les plus utiles à montrer? Ce mot scandalisera les intransigeants du réalisme. Pourtant, ils admettent encore qu'un homme doit être utile. Un livre, n'est-ce pas un être vivant? Pourquoi ne serait-il pas astreint aux mêmes obligations que l'homme? Je pense, je l'avoue, aux exemplaires graisseux de *la Débâcle* qui vont courir les casernes, les chambrées. Nul n'ignore qu'il y a deux façons de lire, sans aucun rapport entre elles. Pour nous, dilettantes, la lecture n'est que l'enquête sur une réussite d'art : « Ce détail est exact, bien mis au point; cet autre est bien inventé. Très réussi. » Pour les simples, tout ce qui est imprimé tient du catéchisme et de l'almanach; c'est un impératif catégorique : « Puisque des soldats, des officiers, agissent et parlent ainsi, et que ce monsieur si savant enregistre la chose, c'est donc qu'en pareille circonstance il faudra agir et parler comme eux. » — Je vois aussi les nombreux exemplaires qui vont se répandre sur le monde, à l'étranger. Si l'on y lisait ce qui nous fâche tant : que l'Allemagne est une grande nation, avec de grandes vertus qui ont surmonté les nôtres un moment, — personne ne s'étonnerait, car l'étranger sait cela et rend justice à l'Allemagne. Mais le monde s'étonnera de découvrir une France si

petite, si putréfiée; même dans le temps de l'éclipse, il attendait d'elle ce rayon voilé qui nous fait aimer des uns, respecter des autres. — Montrez au monde nos Lapoulle, si vous voulez : qui n'a pas les siens? Mais montrez-lui aussi nos Sonis [1].

On conclura de ces réserves que je demande un joli tableau militaire, le soldat de parade pimpant et mensonger : *Avant le combat*... Certes non. Faites la guerre horrible, mais avec d'autant plus de noblesse que vous la ferez plus hideuse. C'est la loi même de l'art; le trivial n'y est supportable que dans les matières à plaisanterie. Le sujet de *la Débâcle* commandait nécessairement un livre triste. Il y a des tristesses douces; il y en a d'amères et de salubres; celle que nous laissent les peintures de M. Zola, qu'il décrive une ambulance ou une noce, est presque toujours déprimante et désespérée.

J'en vois bien la raison générale, qui explique

1. « Je les ai montrés », répond M. Zola, dans les interviews où il a bien voulu discuter mes objections : « On ne m'a donc pas lu? Voyez Vineuil, Honoré, Weiss, et tant d'autres! » Je sais fort bien que l'écrivain a sincèrement essayé cette contre-partie; mais une seule chose existe pour le lecteur, l'impression dominante qui se dégage d'un livre; si l'impression est ici celle que je dis, les efforts de M. Zola ne peuvent rien pour la changer, parce qu'elle provient des préférences inconscientes de sa vision. Les personnages qui réhabiliteraient l'ensemble *vivent moins* que ceux qui le dégradent; donc ces derniers restent au premier plan de notre mémoire : tout est là.

tout l'œuvre du puissant romancier. Il la faudrait développer longuement, car elle domine nos débats littéraires : je ne veux aujourd'hui que l'indiquer. Il est convenu que depuis trois siècles, depuis Rabelais, la glorification de la nature, et de la vie animale dans la nature, a ramené sur notre terre la joie de vivre, si longtemps bannie par l'ascétisme du Moyen âge. Il est convenu que parmi les écrivains et les artistes, divisés en deux grandes écoles, ceux qui s'attachent à la philosophie de la nature représentent le principe d'allégresse et de liberté. Philosophie joyeuse et débridée chez Rabelais; déjà inquiète et sentimentale, quand elle arrive à Diderot et à Rousseau; mais toujours ferme sur cet axiome, que la nature est bonne, et que tous nos tourments proviennent d'une méconnaissance de ses lois. C'était bien convenu. Et voici que notre siècle, avec les résultats convergents de ses sciences, renverse toutes les notions accréditées; la nature lui apparaît de plus en plus comme un mécanisme aveugle, impitoyable, incomparablement plus cruel, dans son indifférence pour les créatures, que l'arbitraire du vieux Jéhovah juif. Cette conception nouvelle descend sur les artistes; ne pouvant s'y dérober, ils se troublent; les plus accommodants cherchent un terrain de conciliation. L'intransigeance de M. Zola ne se plie pas à ces tempéraments; il est bon logicien, comme le dit Goethe

au premier des naturalistes, Méphistophélès; il tient quand même pour la philosophie naturelle; tant pis si elle a changé ses conclusions, si la bonne mère de jadis est devenue une machine à broyer l'homme. De là, l'accablante tristesse de la vie dans les images qu'il en donne. De là aussi les réactions actuelles de l'esprit humain; l'esprit réagit contre la tyrannie démasquée, comme la chair réagissait, trois siècles plus tôt, contre la longue oppression de l'ascétisme. Et pour un peu l'humanité se rejetterait vers l'ancien excès, afin d'échapper au nouveau. Les livres de M. Zola sont tristes, parce qu'après Schopenhauer et Darwin, un Rabelais conséquent ne peut être que lugubre.

Je crois que j'ai versé dans la philosophie et qu'il faudrait une conclusion plus pratique. Parmi ceux qui liront ces pages, il y aura des cœurs dans la peine; beaucoup peut-être, si les pages vont d'elles-mêmes aux lecteurs pour qui l'on voudrait écrire. Voici devant eux *la Débâcle*, et les autres ouvrages de M. Zola; voici les livres de Tolstoï. Je m'étais interdit ces comparaisons; d'abord, parce qu'on m'accusera de prêcher pour mon saint; ensuite parce qu'il n'y a, je le répète, aucun trait commun entre les deux romanciers, sinon que les très jeunes agrégés en font deux réalistes. Je crains bien d'avoir dit la même chose au temps heureux où ces étiquettes, collées sur

les fuyantes natures humaines, me paraissaient éclaircir les idées qu'elles embrouillent. Mais si l'on ne peut comparer les procédés et les complexions des deux écrivains, on peut comparer les impressions puisées dans leurs écrits. Souvent, quand sonnait quelqu'une de ces heures mauvaises qui tombent si lourdes sur le toit de chacun, j'ai ouvert au hasard un volume de Tolstoï; c'était avant qu'il fût en vogue, c'était aussi après, et malgré qu'il y fût; c'était parce que je ne me sentais pas de taille à chercher le réconfort dans les grands livres où sont les paroles d'en haut. De cette lecture, je sortais toujours apaisé et fortifié. J'en ai vu d'autres, et qui n'étaient pas des hommes, recourir au même remède dans les passes de chagrin, en revenir fortifiées et consolées. Pourquoi? A vrai dire, je n'en sais rien. Car enfin cet homme ne moralise pas, il n'est ni pieux, ni même affectueux, il n'a fait que fixer le spectacle de la vie, de la vie qu'on dit mauvaise, dans un miroir fidèle; et cette vue exacte de la vie suffit à relever le cœur. Comment cela? Encore une fois, je n'en sais rien, mais c'est chose d'expérience. Or, je le demande aux plus chauds admirateurs de M. Zola, se réfugieront-ils dans ses livres pour fuir une souffrance? Pour se distraire, je le veux bien : mais pour y chercher un baume? Qu'il y ait dans *la Débâcle*, et dans les œuvres antérieures, des pages d'une vraie, d'une haute

beauté, j'en ai témoigné avec joie, les ayant senties : que ce dernier ouvrage soit à bien des égards un chef-d'œuvre *littéraire*, j'en tombe d'accord, et je ne lui ai pas marchandé l'éloge *littéraire*. Mais le critérium des livres n'est pas là, jeunes élèves; n'en croyez pas vos traités de rhétorique, croyez-en votre mère et plus tard votre amie. Elles vous diront que les bons, les beaux livres, ceux qui ont chance de demeurer quand leur auteur dormira sous terre, ce sont les livres qui nous aident à traverser les pas difficiles. Cela est si vrai qu'en achevant *la Débâcle*, ayant souffert par cette lecture dans mes plus tristes souvenirs, j'ai pris instinctivement un volume de *Guerre et Paix*.

Ainsi le voyageur qui s'est baigné dans la Mer Morte va se laver ensuite dans l'eau voisine du Jourdain; c'est, vous disent les guides arabes, le seul moyen de se débarrasser du liquide pesant, méphitique et corrosif, qui brûle la peau. La Mer Morte n'en est pas moins un phénomène curieux et magnifique; on vient la voir de toutes les parties du monde; on ne résiste pas à la tentation de s'y plonger. Mais comme elle paraît bonne après, l'eau douce et limpide du fleuve!

15 août 1892.

APRÈS M. RENAN

Nous n'entendrons plus tinter les cloches de la ville d'Is. Une voix unique va manquer au concert de notre monde, qu'elle avait tour à tour instruit, charmé, inquiété, révolté, amusé. On l'a justement comparée au trille d'Ariel, de l'esprit libéré des poids du réel, formé sur une autre planète pour une humanité différente de la nôtre, et qui frôlait du dehors les idées, les sentiments habituels des enfants d'Adam, en les transformant pour son usage. Un second exemplaire de l'hircocerf, comme il se nommait lui-même, ne sortira sans doute jamais des combinaisons de l'être. Je regardais, dans le cloître de Tréguier, deux vols d'oiseaux s'ébattre sur la tour d'Hastings; des corneilles, habitantes de la vieille cathédrale, sédentaires sur ses arceaux, voletaient indéfiniment alentour, noires, timides, l'aile lourde et bornée;

au-dessus d'elles, l'orage avait ramené quelques mouettes; blanches, légères, passantes d'aventure sans nids et sans attaches, ces coureuses d'horizons repartaient pour la mer, emportées aux vents du large qui fouettaient leur éternelle inquiétude, leur folie de tempête et d'illimité. Supposez là-haut une rencontre d'amour entre ces deux espèces : il en naîtrait un oiseau chimérique, travaillé par les instincts contraires des deux races, obstiné sur le cloître, entraîné vers les eaux fuyantes. Ce prodige hybride s'est réalisé une fois, dans l'esprit de M. Renan.

Je n'entreprends pas ici une étude suivie sur l'homme et sur son œuvre. Elle viendrait trop tard pour les curiosités hâtives, déjà gavées de détails par les reporters; trop tôt pour les intelligences réfléchies, celles qui ont besoin d'un peu de lointain pour embrasser toute la montagne, qui suspendent une partie de leur jugement, attendant l'heure calme où tomberont les passions haineuses et les enthousiasmes de commande. Selon l'usage de *la Revue*, quand elle perd un de ses amis du premier rang, la dette commune sera plus amplement payée à M. Renan. Quelqu'un saura dire les beaux aspects de cette vie de labeur, la genèse des idées chez le philosophe, la magie du talent chez l'écrivain, l'exquise aménité des relations chez l'homme, ce qu'il y avait de charmant et d'un peu décevant dans cette bonhomie

inattentive, qui se faisait affable pour tous, qui n'accordait l'audience intime à personne.

Si le biographe aborde les débats religieux où M. Renan fut mêlé, je le suivrai avec d'autant plus d'intérêt que je me sens inhabile à discerner la seule chose qui importe, les contre-coups définitifs de l'œuvre en discussion sur la pierre angulaire de l'Église. Je doute qu'on puisse décider, avant cinquante ans au moins, si M. Renan a servi l'idée religieuse, comme il l'affirmait sans relâche, ou s'il l'a desservie, comme le déplorent les avocats de l'Église qui ressentent douloureusement une blessure momentanée. Au XVIe siècle, quand se levèrent Calvin et Luther, on n'aperçut d'abord que le dommage causé à l'Église mère. Nous savons aujourd'hui que le désordre de la discipline et des mœurs l'avait gravement affaiblie; un remède héroïque la fit revenir à elle-même et lui rendit des forces pour garder la direction de l'esprit moderne, avec les nouvelles exigences qu'il allait manifester. Réveillée en sursaut, toute saignante du membre arraché, l'Église opéra sa réforme intérieure et produisit la grande génération chrétienne du XVIIe siècle. A notre époque, la discipline et les mœurs sont irréprochables; qui oserait soutenir que le progrès des sciences profanes n'appelait pas une rénovation des études théologiques, un élargissement de certains points de vue? L'avenir dira si

les recherches audacieuses de M. Renan ont stimulé cette évolution; en ce cas il aurait été, comme tant d'autres, l'excitateur involontaire de la force traditionnelle qu'il se flattait d'énerver. On assure que la plus grande voix du monde catholique, sollicitée de porter un jugement sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, n'aurait laissé tomber que cette parole : *oportet hæreses esse*. Je reconnais là une charité sur laquelle d'autres pourraient se régler, et une sagesse qui pénètre le sens profond du mot de saint Paul; il est bon que des souffles inquiétants viennent parfois ranimer la lampe du sanctuaire.

Non, je ne veux pas remuer ces anciennes controverses; et je ne me permettrai pas de discuter la sincérité d'un homme qui a toujours proclamé la persistance de son sentiment religieux, alors même qu'il le transportait sur des abstractions où le commun de nos semblables trouve peu de nourriture pour ce sentiment. A l'heure où M. Renan nous quitte, devant le large trou creusé par cette tombe dans le chemin intellectuel où nous marchions, on peut se proposer un plus utile sujet de méditation. Je voudrais, si la tâche n'est pas trop ardue pour mes moyens et pour un écrit de quelques pages, résumer en traits rapides le cycle d'idées dont il fut la plus haute expression, déterminer ce qui en reste, et discerner ce qui croît pour demain dans le champ qu'il aban-

donne à nos efforts. Un grand arbre nous masquait l'horizon; nos regards habitués n'imaginaient pas un paysage composé sans cet élément; l'arbre s'est abattu; de nouvelles perspectives s'ouvrent dans le vide qu'a fait sa chute; c'est l'instant de les reconnaître et d'y chercher notre route.

Je dois d'abord répondre à l'objection que je pressens chez beaucoup de personnes. — Vous exagérez, diront-elles, l'importance philosophique de M. Renan; l'écrivain séduisit les imaginations par le prestige du bien-dire; le philosophe, n'ayant de doctrine arrêtée sur rien, n'a pu marquer une empreinte solide dans l'esprit de ses contemporains. — Il y a dans ce lieu commun une double erreur. Quand même il serait vrai que M. Renan n'eût pas de doctrine, sa valeur représentative n'en demeurerait pas moins des plus considérables dans notre temps. Il fut dans le monde des idées ce que Victor Hugo était dans le monde des formes : le miroir universel, l'interprète des façons de penser les plus répandues à son époque. Il a parlé quelque part « des grandes influences morales qui courent le monde, à la manière des épidémies, sans distinction de frontière et de race »[1]. Il fut le principal véhicule d'une de ces influences. Il s'examinait pour des milliers d'in-

1. *Vie de Jésus*, p. 454.

telligences, moins lucides ou moins attentives; et ces intelligences, sentant des affinités de complexion entre elles et lui, s'appropriaient les conclusions de son examen. Par l'effet d'une loi connue de tous, le réflecteur d'où n'émane aucune lumière propre augmente l'intensité de toutes les lumières qu'il réfléchit.

Mais est-il vrai que M. Renan n'eut pas de doctrine? En avançant cette affirmation, on confond une doctrine avec un système. Il n'a pas laissé de système, c'est-à-dire un de ces moules de fer où le métaphysicien, qu'il soit Spinosa, Kant, Hegel, s'efforce d'enfermer l'univers ; instrument complet, puissant, qui travaille longtemps après que s'est refroidi le cerveau d'où il était sorti. M. Renan fut l'homme le moins soucieux de construire un système; il eut une doctrine et une méthode, ce qui suffit amplement pour expliquer son règne intellectuel.

Les gens du monde, — il affectionnait cette désignation, où il mettait une pointe de dédain sacerdotal pour tout ce qui est du siècle, — les gens du monde l'ont très mal lu; ils n'ont guère lu que ses fantaisies littéraires, ses propos de table, et le livre signalé par l'éclat des polémiques, la *Vie de Jésus*, qui est peut-être le moins substantiel, le moins révélateur de ses ouvrages. Trompés par les retouches et les sinuosités de cette pensée, dès qu'elle passe aux applications

pratiques de son principe théorique, les gens du monde n'ont pas vu la persistance de ce principe, bouée flottante et creuse, mais bouée de fer, autour de laquelle jouaient sans l'entamer les eaux vaines qui composaient pour M. Renan tout le reste de l'univers. Qu'ils lisent le premier livre, le grand livre de l'écrivain, l'*Avenir de la science* : et les articles de la même époque, si le livre leur paraît suspect de corrections ultérieures. L'auteur se connaissait bien, quand il inscrivait en tête de l'*Avenir* : *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne meâ.* En le livrant sur le tard à la publicité, il plaisantait son « vieux Pourana », son « encéphalite », et cette prétention d'un jeune homme de vingt-trois ans à régenter les hommes, qu'il n'avait jamais vus, du fond de la mansarde où il vivait avec ses bouquins. M. Renan comprenait-il que, de tous ses ouvrages, l'*Avenir de la science* est celui où il est le plus facile de saisir l'erreur du principe? C'est aussi, je me plais à l'ajouter, le plus généreux, le plus sincère, et à bien des égards le plus puissant; un acte de foi et d'espérance égarées, qui restera le véritable titre d'honneur de son auteur. Oui, il y eut vers 1848, dans cette mansarde de la rue des Deux-Églises, un des plus nobles spectacles que l'humanité puisse offrir : une jeune intelligence uniquement et effroyablement tendue vers la recherche de la vérité, un cœur d'une moralité supérieure, une conscience

déchirée par un cruel sacrifice où n'entrait pas un grain d'intérêt terrestre. Le matin de sa vie intellectuelle méritait toute l'admiration qu'on lui prodigua sur le soir pour des qualités moins austères.

Si l'on met hors de compte les toutes dernières années, où son ironie prit quelque chose d'inquiet et de fébrile, peut-être parce qu'il sentait le gouvernement des esprits lui échapper, — la suite de ses écrits et de ses paroles publiques, depuis l'*Avenir de la science* jusqu'à l'*Examen philosophique* de 1889, n'est pendant quarante ans que le développement des mêmes principes; développement logique, scolastique; pour qui regarde d'une vue attentive, le plus chatoyant et le plus moderne en apparence des philosophes demeura toujours l'élève de Saint-Sulpice, une raison pure lâchée dans les faits, fascinée par la rigueur de quelques propositions scolastiques. — Résumons ces propositions, qui reviennent dans chaque volume, exprimées avec les mêmes termes, comme les articles de son *Credo*.

L'univers obéit à des lois invariables, et l'on n'a jamais constaté de dérogation à ces lois. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu dans le monde trace d'une volonté particulière, d'une intention, en dehors de celles qui sont le fait de l'intelligence humaine. Deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers. Une sorte de ressort intime, un *nisus*, pousse tout à la vie et

à une vie de plus en plus développée. Il y a une conscience centrale de l'univers qui se forme progressivement et dont le *devenir* n'a pas de limites. (Ici, M. Renan ne fait que fondre et s'approprier les idées de ses maîtres allemands, Hegel et Schopenhauer.) L'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. Le seul instrument de connaissance est la science inductive; au premier rang, les sciences de la nature; ensuite les sciences historiques, en tant qu'elles empruntent les procédés analytiques du naturaliste, du chimiste. La poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Tout est illusion et vanité, sauf le trésor de vérités scientifiques lentement acquises et qui ne se perdront plus jamais. Augmentées par la suite, elles donneront à l'homme un pouvoir incalculable, et la sérénité, sinon le bonheur.

Pendant quarante ans, M. Renan a réglé tous ses dires sur cette doctrine, tous ses travaux sur la méthode analytique qui en découle. Je défie qu'on relève dans ses ouvrages une seule contradiction à ces points fondamentaux. Dans le monde de la pensée, en dehors des groupes orthodoxes, il a gagné bon nombre de ses contemporains à ses convictions; il en a fait pénétrer quelque chose jusque dans les esprits les plus réfractaires à la totalité de ses conclusions. Et déjà, suivant la loi de chutes des idées, cette doc-

trine descend dans les masses irréfléchies; en tombant chez les simples, elle se déforme, se contracte et se cristallise en un petit résidu tenace. J'en ai eu naguère un exemple frappant : je dois le rapporter ici, car je ne sais rien de plus suggestif.

Je recevais, il y a quelques mois, la visite de ce compagnon anarchiste qui s'avisa de venir échanger des vues et glaner des subsides chez la plupart de nos confrères du monde littéraire. Il avait un de ces crânes étroits, volontaires, où les circonvolutions cérébrales ne saisissent que deux ou trois idées, qu'elles ne lâcheront plus : merveilleux microcosme pour étudier ce qui subsiste de la pensée générale d'un temps, après que l'alambic populaire en a déposé l'essence dans ces petites cornues. Les grands systèmes philosophiques s'y retrouvent, concentrés en quelques pilules de Liebig. Mon homme n'avait à sa disposition que deux pilules; elles résumaient deux siècles d'efforts de l'esprit humain. Il exposa son utopie, une société sans lois, sans liens, sans hiérarchie, où chaque individu, absolument libre, serait défrayé par la collectivité selon ses capacités et ses besoins. A toutes les objections que l'on devine, il avait une première réponse : « L'homme est naturellement bon; c'est l'état social qui le déprave. Supprimez l'état social, il n'est plus besoin de lois et de protection mu-

tuelle. » — Ceci n'est pas nouveau, vous reconnaissez la pilule Rousseau, le résidu de tout le rêve du XVIII[e] siècle. Mais comme j'insistais sur la difficulté de produire en quantité suffisante et de répartir dans la mesure des besoins les choses nécessaires à la vie, étant donné le peu de goût d'un grand nombre de citoyens pour le travail libre quand leur bien-être est assuré d'ailleurs, je me butai à un second axiome : « Grâce aux progrès indéfinis de la science et de la machinerie, l'homme, avec peu de travail, aura abondamment tout ce qu'il lui faut. La science améliorera sa condition et résoudra les difficultés que vous m'opposez [1]. » — Ceci est plus neuf et plus intéressant; c'est la pilule Renan, l'*Avenir de la science*, le résidu de tout le rêve du XIX[e] siècle. En reconduisant le compagnon anarchiste, je le remerciai sincèrement de sa visite; elle m'avait permis d'apercevoir, réduits et amalgamés au fond de ce pauvre creuset, tous les brillants sophismes qui ont occupé les sages de ce monde et travaillé notre société depuis deux cents ans.

Plus j'y songe, plus il me paraît qu'un mot

1. Comparez *Dialogues philosophiques*, *Probabilités*, p. 85. « Qu'on se figure la révolution sociale qui s'accomplira quand la chimie aura trouvé le moyen, en imitant le travail de la feuille des plantes et en captant l'acide carbonique de l'air, de produire des aliments supérieurs à ceux que fournissent les végétaux et les bêtes des champs... », et tout ce qui précède et suit.

caractérise la philosophie de M. Renan et le moment de l'histoire dont elle a traduit le malaise : on datera de ces idées et de cette époque le triomphe de l'*individualisme.*

Le terme est barbare, mais il éveille une notion suffisamment claire, l'usage l'ayant consacré pour exprimer l'ensemble de nos conditions politiques, sociales, intellectuelles. J'ai hâte d'ajouter que je n'attache à ce terme aucune défaveur absolue. L'individualisme est un des facteurs nécessaires de la civilisation, le pôle vers lequel gravitera toujours l'humanité, quand elle aura supporté des liens trop pesants à l'autre pôle, celui qui nous occupera tout à l'heure. Il a cela pour lui qu'il est conforme aux grandes lois de la nature, quand elle procède par sélection individuelle pour améliorer ses créations, quand elle les extrait, comme disait notre philosophe, « d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée ». Depuis trois siècles, les courants généraux ont porté notre occident vers ce pôle. La contrainte du Moyen âge avait été trop dure; la Réforme fut le premier tressaillement de l'individualisme. La philosophie du XVIIIe siècle, de Bayle à Condorcet, en inaugura le règne dans les idées, en prépara l'avènement dans les faits. La Révolution, abattant les constructions du passé, lui livra la table rase où il allait sortir toutes ses conséquences. Depuis 1789 jusqu'à nos jours, tous les établisse-

ments du siècle ont été marqués au coin de l'individualisme. De grandes et belles forces lui ont dû leur éveil, en attendant que son excès nous apparût comme une cause de faiblesse. Dans l'ordre intellectuel, il s'est manifesté par le romantisme, exaltation du *moi* individuel, et enfin par la prédominance de l'esprit critique, qui donne la plus exacte mesure de ses progrès. Pour constater et définir le triomphe de l'individualisme, je laisse la parole à l'écrivain qui eut le don de résumer si clairement toutes ses vues d'ensemble.

« Toujours grande, sublime parfois, la Révolution est une expérience infiniment honorable pour le peuple qui osa la tenter; mais c'est une expérience manquée. En ne conservant qu'une seule inégalité, celle de la fortune; en ne laissant debout qu'un géant, l'État, et des milliers de nains; en créant un centre puissant, Paris, au milieu d'un désert intellectuel, la province; en transformant tous les services sociaux en administrations, en arrêtant le développement des colonies et fermant ainsi la seule issue par laquelle les États modernes peuvent échapper aux problèmes du socialisme, la révolution a créé une nation dont l'avenir est peu assuré, une nation où la richesse seule a du prix, où la noblesse ne peut que déchoir. Un code de lois qui semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire; un code qui rend tout viager, où les enfants

sont un inconvénient pour le père, où toute œuvre collective et perpétuelle est interdite, où les unités morales, qui sont les vraies, sont dissoutes à chaque décès, où l'homme avisé est l'égoïste qui s'arrange pour avoir le moins de devoirs possible, où l'homme et la femme sont jetés dans l'arène de la vie aux mêmes conditions, où la propriété est conçue non comme une chose morale, mais comme l'équivalent d'une jouissance toujours appréciable en argent, un tel code, dis-je, ne peut engendrer que faiblesse et petitesse... Avec leur mesquine conception de la famille et de la propriété, ceux qui liquidèrent si tristement la banqueroute de la Révolution, dans les dernières années du XVIIIe siècle, préparèrent un monde de pygmées et de révoltés [1]. »

Quand il écrivait ce réquisitoire sévère jusqu'à l'injustice, mais si fortement motivé, M. Renan se doutait-il qu'il était lui-même la plus significative expression et le meilleur propagateur de ce régime individualiste dont il déplorait l'incohérence? Il l'était par sa doctrine, qui fait des points de croyance et de la conception du devoir une affaire purement individuelle; il l'était par l'abus du criticisme, qui achève de désagréger les derniers organismes encore existants; il l'était par cet effroi de tout pouvoir spirituel, de tout

1. *Questions contemporaines*, préface, p. 3.

dogme établi, qui lui faisait dire : « Nous craindrions de trop fortes unions, car elles nuiraient à la liberté... Pour nous, la division est la condition de la liberté [1]. » Et ailleurs : « L'unité de croyance, c'est-à-dire le fanatisme, ne renaîtrait dans le monde qu'avec l'ignorance et la crédulité des anciens jours. Mieux vaut un peuple immoral qu'un peuple fanatique; car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde, et un monde condamné à la bêtise n'a plus de raison pour que je m'y intéresse : j'aime autant le voir mourir. Supposons les orangers atteints d'une maladie dont on ne puisse les guérir qu'en les empêchant de produire des oranges. Cela ne vaudrait pas la peine, puisque l'oranger qui ne produit pas d'oranges n'est plus bon à rien [2]. » — Ne faudrait-il pas renverser le raisonnement, et dire plutôt que le paradoxal médecin guérissait les orangers en les empêchant de porter des oranges? Ne le reconnaît-il pas quelques pages plus loin? — « Il est possible que la ruine des croyances idéalistes soit destinée à suivre la ruine des croyances surnaturelles, et qu'un abaissement réel du moral de l'humanité date du jour où elle a vu la réalité des choses. A force de chimères,

1. *Questions contemporaines, l'Avenir religieux des sociétés modernes*, p. 352.

2. *L'Avenir de la science*, préface, p. 10.

on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant; ôtées les chimères, une partie de l'énergie factice qu'elles éveillaient disparaîtra [1]. »

Ce sera un des étonnements de l'avenir que le mouvement d'idées suscité ou représenté par M. Renan ait pu coïncider avec l'établissement du suffrage universel; et qu'on ait vu dominer au sein d'une démocratie la forme de génie particulière à cet aristocrate effréné, qui s'écriait : « *Noli me tangere* est tout ce qu'il faut demander à la démocratie [2]. » Je ne veux pas prendre au sérieux le rêve qu'il caressait par boutades, le bon tyran museleur des foules, protecteur des laboratoires où on lui composerait des dynamites perfectionnées. Mais notre philosophe était fait pour vivre dans quelque petite république grecque, au milieu d'une élite de citoyens qui agiterait les problèmes de métaphysique et de science, tandis que de nombreux esclaves pourvoiraient au besoin de ces sages. Cette antinomie entre le tour d'esprit de M. Renan et le nouvel état social qui s'élaborait sous lui suffirait seule à nous faire douter de la longévité de sa doctrine. Il y a une infinité d'autres raisons pour en prévoir l'usure rapide.

On ne fait pas sa part au scepticisme; il s'empare vite des derniers retranchements qu'on pré-

1. *L'Avenir de la science*, préface, p. 18.
2. *Souvenirs d'enfance*, préface, p. 20.

tendait lui disputer. Le nôtre a progressé, il côtoie souvent le nihilisme. Bien rares sont aujourd'hui ceux qui partagent l'ivresse juvénile d'où sortit ce livre, l'*Avenir de la science*. Certes, les plus raisonnables d'entre nous persistent dans le culte et l'amour de la science; ils attendent d'elle, et en particulier des sciences de la nature, des clartés toujours plus vives. Mais nous croyons de préférence M. Renan, quand sa prudence tempère son enthousiasme et lui fait dire : « La science préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité... On se trompe moins en avouant qu'on ignore qu'en s'imaginant savoir beaucoup de choses qu'on ne sait pas [1]. » Nous estimons que le pouvoir d'explication de la science est considérable, mais limité par d'infranchissables barrières, précisément aux points de l'horizon où notre esprit désire le plus passionnément s'avancer. Et les bénéficiaires du haut savoir ne seront jamais qu'un petit groupe, sans influence moralisatrice sur la masse des hommes, qui n'a ni le loisir ni le souci de les imiter. Quant au savoir rudimentaire, seul accessible à cette masse, nous sommes trop avertis qu'il ne donne ni moralité ni bonheur. Ce n'est qu'une clé indifférente, passe-partout qui ouvre au hasard le livre instructif ou consolateur, le journal aux suggestions

1. *L'Avenir de la science*, préface, p. 19.

perverses, et le formulaire des explosifs. On paraîtrait spéculer sur d'atroces coïncidences, si l'on disait que l'avenir de la science sera la fabrication de la dynamite à la portée de tous. Ne lisais-je pas hier, sous la plume de l'interprète le plus avisé des opinions bourgeoises : « Le péril social a commencé du jour où tout le monde a su lire. » Je n'en crois rien. Mais le péril social, qui exista de tout temps, a visiblement augmenté du jour où le peuple a désappris la lecture de certain petit livre, banni de l'école.

La science inductive est-elle le seul instrument de connaissance, la seule créatrice de vérité? Il nous vient des doutes graves à cet égard; nous serions tentés de faire une large place à l'intuition; nous la lui ferions tout au moins dans le domaine moral, où l'intuition s'appelle la conscience. Surtout, nous sommes revenus de l'engouement qui fit voir dans la philologie, et plus généralement dans les recherches d'érudition, d'infaillibles moyens pour déchiffrer tous les rébus de l'histoire. Ici encore, nous donnerions volontiers raison à M. Renan contre M. Renan, aux heures découragées où il s'écrie : « Sciences historiques, petites sciences conjecturales, qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans [1]! » Nous ne nous sen-

1. *Souvenirs d'enfance,* p. 263.

tons pas capables d'obtenir une vérité objective, absolue, sur l'insaisissable, l'invisible passé. Un dessin des grandes lignes communément accepté, soit; mais le détail exact nous échappe. L'expérience quotidienne des faits contemporains nous enseigne que ce détail a trop d'aspects divers. Les interprétations et les reconstructions historiques nous apparaissent comme les visions personnelles de quelques regards originaux, regards d'un Renan ou d'un Michelet, d'un Montalembert ou d'un Fustel de Coulanges, d'un Macaulay ou d'un Carlyle. Les uns avouent qu'ils peignent, d'autres soutiennent qu'ils photographient; mais nous savons bien qu'aucun d'eux ne tient l'objet qu'il représente, et que chacun de ces esprits en a recréé l'image suivant les lois particulières de son optique.

M. Renan n'accordait de créance qu'à l'évidence historique; en un sens, nous croyons être plus fidèles que lui à cette discipline. Devant les grands produits de l'histoire, qu'il s'agisse du monde romain, du Moyen âge, de la Révolution, ou d'un phénomène religieux tel que le christianisme, nous sommes surtout frappés par l'arbre immense, indéracinable, qui s'impose à notre vue comme un être vivant et fructifiant. Ce qu'on nous raconte de la ténuité et de la fragilité de ses premières racines nous touche peu. Voici le germe d'où est né le géant, nous dit-on; ce germe

est quelconque, sinon même avarié. C'est qu'on a mal vu, c'est qu'on ne pouvait pas voir le germe. Analysez des milliers de glands, que votre expertise vous montrera tous pareils; vous ne saurez jamais dire pourquoi celui-ci a produit un chêne majestueux, tandis que les autres sont restés stériles ou n'ont donné que de maigres arbustes. Il y a eu pour ce gland désignation dans l'insondable, décret nominatif, comme disait M. Renan du chêne Hugo. En tout cas, si le mot de vérité a un sens, les premières vérités, pour nous, ce sont la grandeur et la force actuelles de l'arbre, que nous pouvons mesurer; c'est sa vitalité persistante, son adaptation progressive à nos besoins; la recherche des brindilles mortes qu'il a pu éliminer dans sa croissance n'est qu'un passe-temps amusant, secondaire.

De même, à certains égards, nous appliquons avec plus de rigueur que M. Renan sa doctrine sur les volontés prévoyantes de l'inconscient; nous l'appliquons aux volontés inconscientes du peuple, ce qu'il ne faisait pas. Nous avons peine à le suivre, lorsqu'il écrit : « La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité, gardant la tradition du vrai, du bien, du beau [1]. » Peut-être; mais alors il faut séparer la vie de la

1. *L'Avenir de la science*, préface, p. 9.

lumière, de la moralité et de l'art; car cette minorité n'a pas le secret de donner la vie, secret dont le peuple est dépositaire. Les jugements comme les créations du peuple sont souillés d'erreurs grossières, choquantes, mais ils reposent toujours sur un fond de vérité; les établissements comme les opinions des gens d'esprit sont rationnels, ingénieux, harmonieux, tout ce qu'on voudra, mais artificiels et souvent faux de toutes pièces. Le peuple crée; les autres ne peuvent que façonner. Le peuple fait des saints et des gloires; les autres ne font que des sages et des réputations. L'expérience des essais politiques et sociaux, quand on la poursuit assez longtemps pour distinguer ce qui est viable de ce qui ne l'est pas, laisse peu de doutes à cet égard. Les gens d'esprit font des lois, des chartes, des septennats, des combinaisons diplomatiques; au moment où ils les font, rien ne semble plus judicieux, plus éminemment raisonnable, plus conforme aux besoins du pays, aux probabilités du lendemain, à la logique apparente des affaires humaines; seulement ces inventions sont mort-nées, elles ne correspondent pas au vœu de la nature et de l'histoire, on le voit vite à l'usage. Le peuple ébauche des créations monstrueuses, ridicules, iniques; il fait une république désordonnée et boiteuse, il fait avec des exagérations naïves une alliance étrangère qui n'est pas une

alliance, il fait des syndicats ouvriers tyranniques; mais parce qu'il a le sens de la vie, ces créations imparfaites sont vivantes, elles plongent dans la réalité, on les voit se développer et rentrer dans le plan général de l'histoire. Les gens d'esprit travaillent aux fondations populaires comme le jardinier qui taille un parc régulier dans la folle végétation d'une forêt. Le jardinier sait ce qu'il veut; mais il ne dépend pas de lui de faire pousser un brin d'herbe, si la nature n'y a pas consenti; la nature ne sait pas ce qu'elle veut, à notre estime du moins; mais elle sait faire pousser. Nature et peuple ont reçu en propre le mystère de la vie. — Que l'on ne m'objecte pas les rares génies qui ont dirigé avec bonheur et sûreté les destinées d'une nation; l'histoire nous les montre incarnant l'âme populaire; ils n'ont fait œuvre vivante que dans la mesure et durant le temps où ils incarnaient cette âme. On peut discuter sur chaque cas particulier, et il est impossible de prouver les assertions er cette matière; on y est averti par le sens historique. Ceux qui ne l'ont pas ne verront qu'un paradoxe dans ce qui était axiome pour un Michelet.

La vie! c'est le premier besoin de l'humanité, avant même la vérité; si tant est que vie et vérité ne soient pas synonymes. Les hommes ne se résoudront pas à vivre de ce qui suffisait à l'Ecclésiaste du Collège de France, « de l'ombre

d'une ombre ». De là notre objection capitale contre la méthode en honneur dans l'école de M. Renan, notre peu de confiance dans la durée de cette méthode, qu'on pourrait appeler la destruction de la vie par l'analyse. Il a dit un jour : « Nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien; il faut continuer; la vie est au bout de cette dissection à outrance [1]. » Conclusion difficilement soutenable; prémisse rigoureusement vraie, et qui donne bien à réfléchir. On sent aujourd'hui dans le monde de la pensée une réaction contre ces empiétements de la chimie intellectuelle, et comme l'arrêt épouvanté de l'être qui veut vivre devant le narcotique où il flaire le poison. Réaction tardive pour beaucoup d'entre nous; nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier. Et c'est si curieux, si amusant, la chimie! Mais ceux qui viennent, ceux qui arrivent d'en bas, restreindront des expériences où se volatilisent les aliments dont ils ont besoin. Ils n'accepteront plus l'erreur de raisonnement qui présente un corps organique comme suspect, artificiel et inutile parce qu'on a su le décomposer en ses éléments premiers. La foule se précipite vers la source, assoiffée d'eau; le chimiste a décomposé

1. *Souvenirs d'enfance*, préface, p. 9.

cette eau dans ses puissants voltamètres. Un court dialogue peut résumer le procès pendant entre l'analyse à outrance et l'instinct vital. — Nous voulons de l'eau. — Il n'y a pas d'eau; il y a de l'hydrogène et de l'oxygène. — Refaites-nous de l'eau. — Je puis dissocier les éléments: je n'ai pas le moyen de les réassocier. D'ailleurs, l'eau que vous demandez était fausse; voici les véritables substances dont elle se composait, ces deux gaz. — Pourquoi fausse? Ces gaz sont une chose; l'eau en est une autre. Et c'est d'eau que nous avons soif. — Le bon sens de la foule n'aurait pas tort; et l'on peut dire de même que toutes ces distinctions subtiles d'Esséniens et de Thérapeutes, tous ces dosages savants de légendes douteuses et de textes apocryphes, n'infirment pas la validité du christianisme; ces composantes ont changé de nature en se combinant pour former un nouveau corps, l'organisme actuel et vivant que nous palpons.

L'humanité a soif, éternellement soif. Comme la tribu arabe, elle ne fixe ses tentes qu'auprès des puits où elle peut s'abreuver. Voilà ce qui menace à bref délai la fortune des philosophies desséchantes. Une fois leur nouveauté passée, quelques curieux continueront de s'y intéresser; la grande caravane humaine fuira ce désert, malgré les séduisants mirages qui l'y appelaient. C'est qu'elle est frivole et crédule,

dites-vous. Peut-être; mais c'est aussi qu'elle est conduite par l'instinct des lois de la vie; et vous avez reconnu que nos explications rationnelles de l'univers, dans la nuit où il nous roule, s'arrêtaient à ce ressort intime, le *nisus* vital, comme à la dernière et suprême cause où nous puissions atteindre. M. Renan fut le philosophe des heureux. Hélas! que cela réduit à peu de gens un cercle de disciples! Il le sentait bien : « Ce qui fera toujours défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur... Ma messe n'aura pas de servant [1]. »

Malgré tout, la philosophie qui nous occupe pourrait défier nos pronostics, s'il était prouvé que le régime dont elle fut l'expression se maintiendra longtemps encore. J'ai essayé de montrer qu'elle était la traduction de l'individualisme dans l'ordre intellectuel. Que faut-il penser des chances de durée de l'individualisme? Un long cri de lassitude répond autour de nous à cette interrogation. Depuis les guides de la pensée française comme M. Taine, comme M. Renan lui-même, qui stigmatisait notre désarticulation sociale tout en l'aggravant, jusqu'au plus humble ouvrier qui la maudit sans pouvoir se la définir, une même condamnation, raisonnée ou instinctive, s'élève contre les excès de l'individualisme. Notre société, effrayée de son émiettement pro-

1. *Souvenirs d'enfance*, p. 153.

gressif et du peu de résistance qu'elle offre aux entreprises des désespérés, commence à se tourner vers l'autre pôle historique; celui qu'on pourrait appeler, par opposition à l'individualisme et en détournant un mot de son sens usuel, le *socialisme*.

Je supplie le lecteur d'oublier les acceptions courantes, économiques et politiques, de ce terme; je n'en trouve pas de meilleur pour exprimer l'ensemble des besoins qui se font sentir, besoins d'ordre, de hiérarchie, de liens sociaux, de garanties mutuelles, de symboles communs, besoins de stabilité pour les familles et leurs biens dans une assiette plus équitable de ces biens, besoins de groupement entre les cellules de la ruche, en dehors de la tyrannie de l'État. Les penseurs raisonnent les données du problème, les spécialistes proposent des recettes, et cela ne nous mènerait pas bien loin, si l'on n'entendait au-dessous le grondement impérieux des masses; des masses irritées de sentir leur faiblesse sociale, alors que les institutions ont remis entre leurs mains tous les instruments du pouvoir politique, irritées de voir se reconstituer une féodalité sans devoirs, sans suzerain modérateur, féodalité d'autant plus pesante qu'elle est souvent anonyme, viagère, et sans attaches réelles au sol. Ce peuple si amoureux de liberté a oublié du coup son ancienne chimère. L'illusoire liberté que lui assurait l'in-

dividualisme révolutionnaire, il semble prêt à la sacrifier pour obtenir de l'appui mutuel socialiste plus de garanties pour son bien-être et sa dignité.

On cherche à le contenter. Il n'est question que de lois sociales; et à la façon dont on s'y prend, il semblerait qu'on ait bien peu réfléchi sur le sens de ce mot. M. Renan, qui réfléchissait sur tout, l'a défini avec beaucoup de sagacité; quand il marquait la distinction entre la loi juive, toute sociale et morale, enchaînant l'homme dans sa conscience intime, et les lois grecques ou romaines, purement politiques, ne s'occupant que du droit abstrait, entrant peu dans les questions de bonheur, de moralité privée; la première faite pour le sujet, la seconde pour l'objet [1]. Comme nous ne pouvons plus demander des codes à Moïse, — et s'il revenait, nous ne demanderions pas nos lois sociales à cet Hébreu, on se défierait, — il faut bien reconnaître, au risque de chagriner beaucoup de gens, que l'Église aurait seule qualité pour édicter de véritables lois sociales. Ne craignez rien, on ne les lui demandera pas. Pas de sitôt, du moins.

Le mouvement vers le pôle socialiste est si irrésistible que bien des regards se reportent, au grand scandale de plusieurs et à la surprise de tous, sur l'époque de l'histoire qui s'est le plus rapprochée de ce pôle, sur le Moyen âge. C'était iné-

1. *Vie de Jésus*, p. 11, et *Histoire du peuple d'Israël*, passim.

vitable. Quand reparaissent les abus caractérisés d'une période historique, on est tenté de rechercher dans cette période les garanties qu'elle inventa pour s'en défendre. Une résurrection de la féodalité devait ranimer l'esprit des communes, des organisations de métiers, des patronages. En bas, notre monde ouvrier, avec sa façon d'entendre les syndicats, revient au principe corporatif dans ce qu'il eut de plus exclusif. En haut, les mystiques et les artistes vont en pèlerinage à Fiesole; les psychologues et les philosophes rationalistes découvrent saint Thomas d'Aquin; ce leur est un agréable étonnement de trouver dans le thomisme une science totale de l'univers, un système qui formule, avant Schopenhauer et M. Renan, la théorie dont nous sommes le plus imbus, le développement de la vie suivant une loi unique par l'inclination interne du conscient et de l'inconscient [1]. D'autres subissent la fascination de cet étrange Tolstoï, qui rhabille à la russe les doctrines ascétiques et les prédications fraternelles de nos sectes médiévales; on sourit des solutions exagérées et impraticables qu'il propose, mais on donne intérieurement raison à toutes les déductions qu'il tire de son principe : « La vie indi-

1. Voir les deux volumes où M. Gardair a recueilli ses leçons, *la Philosophie de saint Thomas*. La renaissance thomiste dont M. Gardair s'est fait l'apôtre, en pleine Sorbonne, excite une attention croissante parmi les jeunes gens curieux d'idées *nouvelles*.

viduelle ne peut pas être heureuse, la vie individuelle n'est qu'un amoindrissement continuel... » Et peu s'en faut que son influence sur des âmes lointaines ne prime aujourd'hui celle même de M. Renan. Je vois enfin un symptôme significatif de notre attente dans la curiosité générale, souvent nuancée de sympathie, qui s'attache de préférence aux personnages européens du premier plan chez lesquels on relève de singulières affinités avec le Moyen âge : l'empereur d'Allemagne, le tsar de Russie, le Pape surtout, ce Pape dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux.

Le Moyen âge! Les ténèbres, la théocratie, les bûchers! J'entends les protestations indignées, et tout d'abord le cri d'horreur de ceux que l'ordre actuel a pourvus de nouveaux fiefs. On me fera la grâce de croire que je ne réclame pas les *Institutions de saint Louis*, que je n'attends ni ne souhaite le retour d'un chimérique revenant d'opéra. Mais, dans notre impuissance à nommer ce qui n'existe pas encore, nous sommes bien obligés, devant certaines évolutions probables, d'aller en rechercher le type dans les séries historiques qui ont un nom et une figure. On ne me prêtera pas davantage, je l'espère, l'idée ridicule de biffer la

Révolution. Avec tous les vices que M. Renan signalait dans ses résultats, elle nous a fait une seconde nature que nous ne pouvons plus dépouiller : *in ipsa vivimus, movemur et sumus*. Le problème qui s'impose à nos recherches est celui-ci : consolider les acquisitions inaliénables de la Révolution en les fortifiant avec la moelle des siècles antérieurs. Je ne préconise d'ailleurs aucune tendance : j'essaie d'observer le retrait d'une marée, l'approche d'une autre. Les meilleurs témoins sont les bénéficiaires de l'individualisme; écoutez les objurgations amusantes que leurs journaux adressent sans relâche à la classe ouvrière : « Malheureux! vous ne voyez donc pas que vous retournez sans le savoir au Moyen âge? » Les ouvriers n'ont cure de ces évocations d'un fantôme historique; ils suivent leur instinct. Il n'y a de plus amusant que le contentement des anciens conservateurs, des réactionnaires naïfs, quand on leur annonce que les objets de leurs regrets pourraient bien revivre sous d'autres formes. Ils s'imaginent que ce sera pour renflouer leur barque! Ils ne se doutent pas qu'ils seront les premières, les plus certaines victimes de leur culte restauré. Quand l'esprit d'un temps revient dans un autre, il ne réintègre pas son ancien corps; il s'en refait un avec des éléments nouveaux, entièrement différents, où l'on aura peine à le reconnaître; son premier soin sera d'éliminer tous ceux qui croyaient pouvoir se réclamer de lui.

Quelle que soit la forme des réorganisations appelées par le vœu intime de notre société, elles ne pourront aboutir que par le lien commun — *religio* — d'un symbole et d'une discipline morale. Parmi les foyers de force morale que nous connaissons, l'Église apparaît comme le seul assez vaste et assez puissant pour procurer les éléments de cette reconstitution. M. Renan découvrait avec sagacité une des chances de l'Église, lorsqu'il ajoutait, après la page sur notre décomposition que j'ai citée plus haut : « On s'étonne souvent de la force que possèdent en province le clergé, l'épiscopat. Cela est bien simple; la Révolution a tout désagrégé; elle a brisé tous les corps, excepté l'Église; le clergé seul est resté organisé en dehors de l'État. Comme les villes, lors de la ruine de l'empire romain, choisirent pour représentant leur évêque, l'évêque sera bientôt, en province, seul debout au milieu d'une société démantelée[1]. » Cela est vrai dans l'ordre social; dans l'ordre spirituel, l'Église est la pierre d'aimant où tendent fatalement ces aspirations idéalistes, mystiques, morales, qui donnent à l'élite des générations nouvelles une physionomie si attachante et si confuse. Précisément à l'heure où tant de regards se tournent vers elle, cette force au repos se met en mouvement; elle revient s'ali-

1. *Questions contemporaines*, préface, p. 4

menter aux sources populaires : l'Église comprend que ces sources montent pour tout submerger. Réussira-t-elle à les capter, à leur donner un lit et une direction? Toute la question d'avenir pour notre race est là. Sinon, malgré la louable multiplication des écoles, notre peuple glissera de plus en plus dans ce paganisme matérialiste dont M. Taine signalait naguère les progrès; les bouleversements inévitables et la victoire certaine des masses populaires seront d'ordre tout matériel ; énervé par des convulsions fréquentes, impuissant à se reconstituer faute d'une base morale, le groupe humain auquel nous appartenons disparaîtra sous la poussée des races plus jeunes et plus saines que l'histoire tient toujours en réserve, pour recueillir la succession des espèces épuisées.

Renonçons à préjuger ce qui sortira de l'incubation présente. Un seul point paraît acquis à nos conclusions : le règne de l'individualisme chancelle et la philosophie qui en fut l'auxiliaire perd du terrain. Est-ce à dire que tout ce labeur de rares esprits va s'évanouir sans laisser de traces? Non certes; l'humanité retiendra les parcelles d'or qu'ils ont trouvées ; et M. Renan en particulier aura mis une marque durable sur les intelligences. Il les ébranla, il les élargit ; elles devront se consolider, elles ne pourront plus se rétrécir. La notion des lois invariables qui gouvernent

l'univers, si fortement établie par lui, ne pourra plus être séparée de l'enseignement où l'on professe l'institution divine de ces lois. Ce philosophe n'aura pas vaincu les évidences de la conscience par ses argumentations contre l'existence d'un Dieu personnel; mais il aura continué la tâche de tous les penseurs en reculant un peu plus loin la Cause des causes. Ce recul incessant ne détruit rien de l'Être souverain qu'il grandit; il est la conséquence nécessaire de tout le travail de l'intelligence humaine, depuis le sauvage qui adore un fétiche de bois devant sa porte jusqu'à Pascal et à Leibniz. Chaque découverte qui nous révèle notre monde plus vaste dans l'espace et plus ancien dans le temps éloigne sans l'amoindrir le Créateur de ce monde: les progrès de la connaissance nous contraignent chaque jour à allonger la chaîne des causes avant d'arriver à la Cause première. L'humanité devient presbyte en prenant de l'âge; elle le sera un peu plus après M. Renan. L'objet regardé ne change ni de dimension, ni de place, parce que l'œil modifié le situe plus loin.

En dehors des thèses controversables pour la foi religieuse, M. Renan a versé sur notre esprit une affusion d'aperçus profonds et limpides. Il n'est plus permis de toucher à une question sans tenir compte de ses jugements, toujours ingénieux, parfois si solides. Nul n'aura résumé comme lui, avec prudence et clarté, l'état présent de nos con-

naissances; par exemple, dans cette belle *Lettre à M. Berthelot*[1], de 1863, qui est comme le bréviaire des sciences naturelles et historiques au xixe siècle. Il y faudrait ajouter et retrancher bien peu de mots, suppléer l'affirmation absente au delà des recherches sur la constitution de la matière, pour qu'elle fût le bréviaire de tout homme instruit et religieux.

Je crains qu'on oublie ces services, dans la réaction qui se prépare contre les erreurs d'une doctrine et les abus d'une méthode. L'expérience que nous avons des revirements contemporains autorise à prévoir trop de dénigrement ou trop d'oubli après trop d'apothéose. Pour beaucoup d'admirateurs, mes appréciations paraîtront aujourd'hui tièdes, sinon injustes; si je les réimprime dans quelques années, je gage qu'on les taxera alors de concessions démesurées à un vieil engouement. L'œuvre de M. Renan souffrira peut-être une longue éclipse. Puis, qui sait? Après des siècles, quand le balancement alternatif de l'esprit humain ramènera une période de rationalisme, on découvrira, on lira cette œuvre avec délices, comme nos savants de la Renaissance découvraient et lisaient les philosophes de la Grèce. Des Budé, des Casaubon, referont une gloire au péripatéticien de Tréguier; ils retrouveront chez lui beaucoup de leur humanité plus

1. *Fragments philosophiques*, p. 153.

développée, un peu de leur christianisme agrandi, et cet orgueil de la raison qui se redresse après les longues soumissions, pour s'abattre de nouveau quand une fois de plus elle a trop présumé d'elle-même. En relisant tant de pages exquises et sagaces, qui dépouilleront avec le temps ce qu'elles ont contenu pour nous de propriétés malignes, on voudrait croire que leur auteur était mauvais prophète, lorsqu'il prédisait le naufrage total de la littérature du XIXe siècle.

Aux heures prochaines que ce siècle doit marquer avant de finir, peut-être serons-nous en bien petit nombre, nous qui nous pencherons, pour entendre encore, sur les ruines de la ville abîmée dans l'Océan. L'Océan, père de la vie, furieusement occupé à faire de la vie, va rouler sur elle ses flots indifférents. Sourd aux tintements enchantés qu'il étouffe, il dérobera aux regards des hommes, uniquement soucieux de la vie, les parties solides de ces belles ruines; il dispersera, loin des oreilles inattentives, les dernières vibrations des cloches de la ville d'Is.

Couvent de Trégastel, près Lannion. — 15 novembre 1892.

L'HEURE PRÉSENTE [1]

C'est le temps où les libraires préparent leurs livres d'étrennes, de beaux contes pour nos enfants. Je n'ai pas vu arriver, durant la dernière quinzaine, les volumes de littérature ou d'histoire qui servent habituellement de thème à ces entretiens. En revanche, un triste chapitre d'histoire vivante se faisait sous nos yeux. Je ne saurais trouver un meilleur texte, en clôturant cette année de travail, pour résumer et appliquer aux faits contemporains les réflexions où l'étude

1. Ces pages ont été écrites dans la première quinzaine de décembre 1892, durant les journées angoissées où la mort mystérieuse du baron de Reinach culbutait un ministère et déchaînait les révélations de toute nature auxquelles nous assistons depuis lors. Journées historiques : les scandales du Panama fourniront aux historiens du temps à venir une préface significative, comme jadis le système de Law, le collier de la Reine, le procès Teste et Cubières.

des phénomènes intellectuels nous a souvent ramenés. — Mais qu'est-il besoin de texte, d'entrée en matière et de rattachements artificiels! Des heures graves sonnent sur la patrie. Arrachée à ses études et à ses rêves, l'âme de l'écrivain est invinciblement obsédée par ce tintement de glas; elle ne peut renvoyer d'autre écho. Je voudrais écarter aujourd'hui tout ce qu'il y a de conventionnel dans notre métier littéraire; en prenant la plume, je me suis promis d'être simple et sincère, comme si je pensais tout haut dans une île déserte.

I

Chacun voit où nous tombons, et de quelle chute rapide; chacun sent, chacun dit franchement, dans le particulier, ce que n'essaie même plus de déguiser le mensonge écrit des journaux satisfaits.

Notre république avait triomphé de toutes les fatalités conjurées contre elle. Lentement affermie, après vingt ans de longues et pénibles luttes pour l'existence, puis mise à deux doigts de sa perte par le boulangisme, sauvée de ce péril par un incroyable manque de cœur chez l'homme qui la tenait à la gorge, elle avait enfin lassé la haine de ses adversaires, désarmé les défiances et les dédains de l'Europe monarchique; elle faisait presque oublier les lourdes fautes de ses fondateurs, la faiblesse et l'esprit de parti de leurs continuateurs. Depuis trois ans, tous les bonheurs conspiraient à la grandir. Les souve-

nirs de l'Exposition universelle et de Cronstadt la paraient d'une double auréole de richesse et de force; elle resserrait chaque jour ses liens d'amitié avec un puissant empire, tandis que les attaches factices de la triple alliance se détendaient visiblement; le vicaire du Christ, dans ses veilles du Vatican, semblait ne penser et n'écrire que pour fortifier sa fille de prédilection, la France. La République fondait un immense domaine colonial; après quelques déboires, tout lui réussissait sur ce continent africain où les autres nations essuient une série de revers; pour la première fois depuis trop longtemps, le bel exploit du Dahomey faisait passer un frisson d'orgueil dans les tristes plis du drapeau; un chef militaire se révélait là-bas, et nos cœurs légers de Gaulois, si prompts à l'espoir, tressaillaient aussitôt de la pensée unique : Si c'était lui, le réparateur de la défaite?... Au dedans, le gros des anciens partis se ralliait; abandonnés par leurs électeurs, les derniers irréconciliables désertaient le combat. Ces affaires prospères paraissaient conduites par un cabinet où des hommes d'expérience et de valeur remplaçaient les bohêmes inquiétants des premiers essais républicains; de l'aveu des adversaires eux-mêmes, ce cabinet, déparé seulement par un fâcheux qui brouillait les cartes, réunissait quelques-uns des plus habiles parmi nos vétérans politiques, et quelques nou-

veaux venus désignés aux plus hautes charges par leurs talents incontestés. Le ministère avait survécu à de grosses difficultés, à une grève particulièrement maligne, à la panique suscitée par un horrible attentat. Voilà qu'à l'improviste, dans cette marche triomphale, il vient buter sur le cadavre d'un agioteur obscur ; et l'on se demande si toute la machine gouvernementale, si la République et l'ordre social ne s'effondrent pas du même coup, dans la même fosse.

Est-ce donc l'incident en lui-même qui est si formidable ? Dépouillé des circonstances dramatiques où l'imagination populaire s'exalte, il se réduit à ceci : on voit clairement aujourd'hui ce que l'on soupçonnait depuis longtemps ; une grande entreprise, dont le succès fut toujours douteux, a été livrée à la curée des rapaces ; elle a ruiné quantité de petites gens pour engraisser bon nombre d'intermédiaires ; et parmi ces derniers, il y a chance de rencontrer quelques mandataires de la nation. Ces faits sont déplorables, ils ne sont pas nouveaux. On en retrouve de pareils tout le long de l'histoire, depuis *les Manieurs d'argent* dont la prépondérance dans l'empire romain est attestée par le curieux livre de M. Antonin Deloume. L'éternelle plaie des sociétés riches vient d'être mise à nu ; si elle apparaît plus large et plus profonde qu'à d'autres époques, c'est qu'il faut de nos jours majorer tous

les chiffres pour établir des rapports exacts avec le passé. Les convoitises et les déprédations sont proportionnelles à l'accroissement et à la diffusion de la fortune publique, à l'essor des entreprises industrielles, aux facilités et à la rapidité des transactions. Panurge avait, comme l'on sait, soixante-trois manières d'attraper de l'argent; mettons hardiment que ses petits-neveux en ont vingt fois plus, qu'ils sont vingt fois plus nombreux et prélèvent des sommes vingt fois plus fortes, puisque le numéraire est vingt fois plus abondant qu'au temps de Panurge. Cette manifestation chronique d'un mal vieux comme le monde n'aurait dû émouvoir que les masses irréfléchies; pourquoi l'anxiété des gens calmes, instruits par l'histoire, est-elle si poignante et si justifiée?

Parce qu'un accident vulgaire découvre la faiblesse incurable de notre organisme politique et social, ce que les médecins appelleraient sa misère physiologique. L'anarchie et l'absence de gouvernement ont apparu à tous les yeux; et les moins attentifs discernent enfin les causes premières de cet état languissant.

Si les plus élémentaires notions de gouvernement n'étaient pas abolies, l'affaire du jour eût été liquidée suivant les traditions des sociétés bien régies. Le chef de l'État, qui doit être instruit de tout le premier, eût mandé individuellement les législateurs compromis; avec la haute

autorité de son caractère et de sa situation, il leur eût tenu à peu près ce langage : « Mon cher monsieur, vous allez me faire le plaisir de déguerpir sans bruit et de retourner poursuivre vos opérations dans la vie privée; si je n'ai pas votre démission dans les vingt-quatre heures, je vous livre à la clameur publique. » Je crois qu'il n'aurait pas eu besoin de le répéter deux fois, s'il l'avait dit la première d'une certaine façon; le nettoyage se serait fait sans affolement. Un préfet de police qui sait son métier procède ainsi chaque jour, dans les espèces moins graves, mais similaires, qui ne tombent pas sous le coup d'une loi. Admettons pourtant que le parlement soit seul juge de ses propres prévarications; en l'absence de toute sanction pénale, la chambre ne pouvait constituer qu'un jury d'honneur, chargé de disqualifier moralement ceux de ses membres qui auraient trafiqué de leur mandat.

Au lieu de cela, qu'est-il advenu? Ces ministres dont je me plaisais à constater plus haut la valeur individuelle, ces hommes qui pour la plupart montrent dans leurs départements respectifs d'éminentes qualités d'administrateurs, il semble qu'une paralysie foudroyante les frappe, quand ils se trouvent réunis autour de la table du conseil ou au pied de la tribune, devant une résolution collective à prendre. Aux premières rafales de cet orage inattendu, on les a vus louvoyer, bour-

linguer, fuir sous le vent; comme ils avaient fait dans la crise de Carmaux, comme ils avaient fait dans toutes les crises antérieures, eux et presque tous leurs devanciers. Cette fois, le grain enforçant, ils ont sombré. Alors notre Convention au petit pied, seul pouvoir effectif resté debout, a continué la série de ses empiétements; elle a institué sa commission d'enquête, quelque chose comme le comité de salut public dans une loge de portière. Elle a réclamé pour cette commission des pouvoirs extraordinaires, qu'elle n'a pas osé lui conférer, grâce à la résistance opportune de l'ordre judiciaire. Heureusement, les histoires extraordinaires ont suffi à l'amuser. Les délations d'amateurs affluaient. Oubliant que les faits et gestes des députés étaient le seul objet légitime de ses recherches, la commission s'est mise à s'enquérir de tout, à requérir contre tous, financiers et particuliers, étrangers et nationaux, vivants et morts; elle a mandé un cocher à sa barre; elle y eût mandé des ballerines, comme le lui suggéraient certains journaux, si elle avait eu un président moins austère.

Le plus étrange, dans tout ceci, le trait caractéristique de la veulerie de nos mœurs, c'est que des citoyens bénévoles se soient rendus aux citations de ce tribunal improvisé; c'est que d'autres aient livré leurs papiers et leur comptabilité à ces inquisiteurs sans mandat légal. Les Anglais,

inventeurs du système parlementaire, mais intraitables sur l'inviolabilité de leur *home*, les Anglais n'en croiront pas leurs yeux, quand ils liront combien le Français est docile à toutes les usurpations de pouvoir.

Explosion de vertu, dit-on. Pour une part, je le veux bien, et je l'espère; mais on m'accordera qu'il y a sous toutes ces indignations, au moins au même degré, explosion de haines politiques, explosion de badauderie amusée. C'est toujours l'histoire de nos émeutes : deux douzaines de manifestants, qu'un sergent de ville disperserait; une centaine de gamins les renforce, vingt mille curieux se précipitent pour voir; l'affaire devient grave, la cavalerie doit charger. Nous réprouvons les combats de taureaux de nos voisins, les combats de gladiateurs des anciens; et nous sommes en train d'instituer un plaisir national, les pugilats de politiciens dans la boue. Le public se passionne pour les scandales du Panama, comme pour un feuilleton bien charpenté, pour un bon mélodrame de l'Ambigu. Le public stimule les acteurs, je veux dire les députés, déjà aiguillonnés par la fièvre du soupçon contre leurs collègues, par la peur du soupçon pour eux-mêmes. Il faut que le journal apporte chaque matin une révélation, un déshonneur; et quel délicieux frisson, s'il apportait un cadavre! Il y en a eu, il y en aura encore; s'il n'y en a pas, on en inventera.

Le journal ne s'en fait pas faute. La presse, chagrinée par ce qu'on raconte de ses parts de prise dans le pillage, a hésité un instant : valait-il mieux faire l'oubli pour tous ou saisir cette rare occasion de doubler le tirage? Son choix a été prompt; elle a passé condamnation sur ses peccadilles d'antan; le « devoir professionnel » parlait; c'est-à-dire qu'il fallait souffler sur toute la France le vent de soupçon et de délation, afin d'enfler et de prolonger la magnifique aubaine. Ah! que tout ce bruit tomberait vite, si la commission d'enquête appliquait ce petit article de la loi suprême : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre! » On préfère répondre à toutes les objections avec cette phrase enfantine : « Il faut faire la lumière à tout prix. » Alors qu'il est avéré, pour tout homme d'expérience, qu'en pareil cas et avec de pareils moyens, on ne fait jamais la lumière, on réussit seulement à épaissir les ténèbres où amis et ennemis vont se poignarder à tâtons.

Dieu sait qu'il me serait doux de voir châtier des députés concussionnaires, et même des sénateurs. Mais j'ai idée que cette volupté ne me sera pas donnée; et n'est-ce pas acheter trop cher un espoir incertain, que de lui sacrifier le bon renom de la France, la tranquillité publique, les derniers vestiges de l'autorité gouvernementale, et ces garanties du droit individuel qui seront peut-être

notre sauvegarde, quand le bon plaisir du parlement deviendra l'*ultima ratio* de ce pays?

Tout homme sensé fait ces réflexions. Cependant, chacun de nous regarde passer le torrent de fange et de folie avec indifférence; beaucoup le suivent avec une complaisance secrète, où la curiosité maligne n'est pour rien. C'est que l'on a le sentiment *qu'il faut qu'un torrent passe*, pour achever de ruiner un édifice penchant, bâti en porte-à-faux. Ce sentiment s'affermit quand on jette un regard circulaire sur l'Europe, où les mêmes symptômes précurseurs éclatent partout : à Berlin, avec l'affaire Ahlwardt et Löwe, un Panama militaire; à Rome, avec les scandales mal étouffés des banques d'émission; à Madrid, où un ministère tombe, lui aussi, pour avoir ignoré ou subi des malversations. L'angoisse des bouleversements prochains devient si intolérable. que les esprits résolus ont hâte d'en sortir, comme le malade appelle la crise décisive qui doit le rétablir ou l'emporter. Ceci nous ramène à des considérations plus hautes. Oublions les vilaines éruptions de l'heure présente; recherchons le mal profond qu'elles décèlent, les causes premières auxquelles je faisais allusion en commençant.

II

Naguère encore, quand on rattachait la faiblesse et l'instabilité de nos organismes politiques au faux équilibre de la société, portant de tout son poids sur un seul pilier, le pilier d'argent; quand on recherchait l'étroite corrélation entre cette infirmité sociale et le positivisme scientifique, le nihilisme intellectuel, le matérialisme pratique, — on était traité de philosophe nébuleux et d'esprit chagrin. Voici que les yeux s'ouvrent à la lumière des événements; chacun pense, dit, imprime ce que nous avions crié dans le désert. Naguère encore, on était accusé d'emboîter le pas aux pires démagogues, quand on signalait la reconstitution d'une féodalité industrielle et financière. Voici que des observateurs calmes et graves constatent la chose et acceptent le mot. En passant par leur bouche, ce mot perd son acception odieuse et déclamatoire; ceux qui

le repousseraient comme une injure, parce que leurs préjugés flétrissent à la légère toute une période de notre ancienne histoire, ceux-là ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si en condamnant cette période ils se condamnent du même coup.

Des causes présentes à l'esprit de chacun ont prodigieusement accru depuis cent ans la richesse réelle et enflé plus encore la richesse fictive. Il n'est pas exact de dire que cette richesse s'est concentrée sur quelques têtes, car presque toutes les conditions en ont plus ou moins bénéficié; mais, dans les mains des habiles ou des heureux qui prélèvent les grosses parts, elle acquiert un relief d'autant plus blessant qu'il est unique, et un pouvoir qu'on ne lui reconnaissait pas autrefois. L'ancien ordre de choses opposait à la puissance factice de l'argent la puissance idéale de la religion et la puissance naturelle de la force; ces deux dernières avaient créé des contrepoids nombreux : privilèges et prééminence du sacerdoce, de l'état militaire, de la naissance, des charges de cour et de magistrature. Après la disparition de ces contrepoids, après le grand effort de la Révolution pour établir l'égalité théorique, l'argent est monté irrésistiblement au sommet du corps social, comme monte au-dessus du taillis un arbre en pleine sève, quand on abat les voisins qui lui disputaient l'air et la lumière. Toute réu-

nion d'hommes, qu'elle le veuille ou non, est toujours en travail d'une aristocratie, qui puise ses éléments dans la force prépondérante à l'heure où elle se constitue.

D'autre part, l'outillage mécanique du travail, agent le plus actif de l'accroissement de la richesse, augmentait le pouvoir réel de cette richesse en mettant à sa merci les masses ouvrières; elles dépendaient de la machine, qui dépend du capital, seul capable de l'installer et de l'alimenter. Ces conditions étant données, un état social très semblable à la féodalité devait inévitablement se reformer. Entre la domination qui se justifiait par l'épée et celle qui se justifie aujourd'hui par l'argent, je ne crois pas qu'un esprit de bonne foi puisse hésiter à reconnaître l'identité du fonctionnement organique sous la diversité des manifestations accidentelles. Par le jeu du crédit, le capital industriel a reconstitué entre tous ses possesseurs une échelle de suzeraineté analogue à l'échelle féodale; de la petite usine à la grande, de celle-ci à la haute banque, les liens de subordination et de protection mutuelle sont évidents. Il y a parfois des conflits, des abandons; il y en avait aussi dans le corps féodal. La condition des subordonnés du capital est sans doute infiniment préférable à celle des serfs du temps jadis; mais c'est par suite de l'adoucissement des mœurs, bien plus que par une restriction essentielle de la

puissance maîtresse. Si celle-ci voulait abuser de ses avantages, je verrais mal la différence entre la faculté de tuer impunément un homme d'un coup d'épieu et la faculté de l'affamer en lui refusant du travail. — Il en trouverait ailleurs, dira-t-on. Le serf pouvait aussi passer sur les terres d'un autre maître, pour y courir les mêmes risques. Je raisonne ici sur l'étendue du pouvoir latent, et non sur le pouvoir exercé; le premier était illimité, avant la loi qui autorisa les grèves. Le filet jeté sur les hommes par la féodalité nouvelle est à la fois plus léger et plus souple, plus solide et plus inévitable que l'ancien. Celui-ci était à mailles de fer, dures et inégales; il déchirait jusqu'au sang ceux qu'il prenait, il en laissait échapper beaucoup d'autres; le nouveau blesse rarement, on sent moins sa pression, mais il ne laisse échapper personne. C'est la différence entre le mouvement saccadé du bras humain et le mouvement méthodique de la machine, si doux, si implacable. La féodalité de l'argent agit comme cette machine, son outil; tant il est vrai qu'à chaque moment de l'histoire, on observe une concordance merveilleuse entre l'homme, ses institutions, son travail, les instruments de son travail.

Mais, objectera-t-on, les privilèges de l'unique puissance contemporaine s'arrêtent à cette barrière insurmontable, l'égalité devant la loi. —

Supposons par impossible que la loi ne se plie pas aux mœurs, qu'elle n'ait jamais d'accommodements, de tempéraments, tout au moins, pour la fortune; la protection qu'offre la loi contre ce pouvoir supérieur n'a que la valeur d'un sursis, puisque tous les faits sociaux sont subordonnés à ce fait primordial, la nécessité de vivre, qui ramène toujours l'employé sous la dépendance de l'employeur. Faut-il prouver que la plus haute consécration de la force, l'autorité politique, est à la disposition des gros capitaux, directement ou indirectement, à leur choix? Certes, malgré les scandales de l'heure présente, je suis persuadé que l'achat, au sens grossier et coupable du mot, est une très rare exception. Mais ce qu'on appelle une grosse influence donne l'autorité politique; et qu'est-ce qu'une grosse influence fondée sur l'argent, sinon le dernier terme d'une longue série d'achats, d'ailleurs parfaitement licites? De même, il y a huit cents ans, c'était le dernier terme d'une longue série de vaillants coups d'estoc. — Je m'arrête; poussez l'analyse dans toutes les directions d'idées; si vous n'y retrouvez pas la substitution du droit de l'argent au droit de l'épée, c'est que la douceur apparente et l'extrême complication des moyens actuels vous auront dérobé la similitude des résultats obtenus dans les deux cas.

Aurais-je donc fait ici un plaidoyer contre le

capital? Pas le moins du monde. Ce serait plutôt un plaidoyer en sa faveur, si l'on accorde que la féodalité eut sa raison d'être, son utilité, sa grandeur. Elle constitua les nations européennes avec les éléments incohérents du monde barbare, elle prépara notre civilisation. La féodalité industrielle et financière achève cette civilisation; elle aura été un merveilleux instrument de progrès matériel; par elle se sont réalisés les rêves magiques de la science; nous lui devons pour une bonne part les transformations dont nous sommes témoins. Quand une grande force domine toutes les autres, c'est qu'elle était nécessaire aux intentions de l'Histoire, justifiée par conséquent. Des esprits simples et violents peuvent seuls désirer l'extinction brutale de cette force. Il s'agit aujourd'hui de la protéger contre ses propres excès, contre les réactions inexorables qui la menacent; et pour cela il faut limiter son domaine, lui opposer des forces antagonistes qui rétablissent l'équilibre social, émanciper graduellement les faibles trop foulés par quelques-uns des engrenages qu'elle actionne. Ceux qui nieraient l'urgence d'une réforme dans ce sens, je les renverrais à l'énergique et sobre tableau du monde moderne, tracé en quelques lignes dans l'encyclique pontificale : « D'une part, la toute-puissance dans l'opulence, une fraction qui, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce,

détourne le cours des richesses et en fait affluer en elle toutes les sources; fraction qui, d'ailleurs, tient en sa main plus d'un ressort de l'administration publique. De l'autre, la faiblesse dans l'indigence : une multitude, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. » — Entendez-vous comme cette voix prophétique résume et commente la leçon des faits de ce matin?

On ne découvre pas, dans les éléments officiels de notre vie publique, les freins que nous cherchons pour enrayer le positivisme souverain de l'argent. La science? Ses conclusions les plus générales et les plus récentes appuient la pure loi de nature, l'écrasement du faible par le fort. L'éducation populaire? D'impérieuses nécessités la font et la feront de plus en plus utilitaire. Reste ce qui fut la religion des Français du XIXe siècle, le rêve séduisant de 1789, les généreux principes promulgués par la Révolution. Je me garderai bien de rentrer dans les discussions stériles sur le fondement métaphysique de ces principes. Ils ont subi, chacun en conviendra, une évolution qui a singulièrement diminué leur valeur idéale. La belle et vague idole qu'adoraient nos pères, la Liberté, a été reléguée au magasin des accessoires romantiques; des avocats pressés de parvenir l'ont monnayée en petits dieux fétiches; ils en ont fait ce que le plus fameux d'entre eux appelait « les libertés néces-

saires »; il oubliait de compléter la phrase : « nécessaires pour renverser tous les gouvernements ». Notre conception des libertés publiques tient tout entière dans un aveu naïf de Prévost-Paradol : « L'essence du gouvernement parlementaire, écrivait-il, est d'ouvrir à l'ambition aidée du talent et *aspirant au pouvoir* un chemin si large et si droit, qu'on peut le suivre jusqu'au bout sans rien perdre de ce qui assure aux hommes publics l'estime générale. » Les champions des libertés ainsi comprises m'apparaissent comme de fanatiques joueurs d'échecs, qui soutiendraient qu'une seule chose est nécessaire au bonheur du peuple : un bel échiquier, avec ses pièces au grand complet et une bonne règle du jeu. Le peuple ne se soucie guère de la partie où vous faites briller vos talents; il n'y gagnera jamais les véritables objets de son désir, l'indépendance nationale, du pain assuré, et le contentement de l'âme. Bien plus, ces libertés de luxe sont devenues avec le temps des instruments d'oppression, et, à certains égards, des rouages du nouveau mécanisme féodal.

Il y a quelque ingénuité et beaucoup de malentendu dans les accusations portées aujourd'hui contre le parlementarisme. La chose que ce nom recouvre chez nous ressemble au système parlementaire des classiques autant que le gouvernement du Grand-Seigneur. Où est la division sacra-

mentelle des trois pouvoirs, ô Royer-Collard? Le législatif s'est substitué en tout à l'exécutif, réduit à la plus basse servitude; il avait déjà empiété sur le judiciaire par les épurations; comment il essaie maintenant d'absorber ce troisième pouvoir, c'est la question du jour. Et ce législatif vorace, concentré pratiquement dans une seule assemblée, ne laisse plus à la Chambre haute qu'une humble fonction de satellite. Au surplus, la scolastique de canapé sur les limites des trois pouvoirs est absolument indifférente au peuple français de 1892.

La liberté de la presse était aussi l'un des articles du *credo* libéral. Maintenant, pour qui se fait une juste idée de cette puissance suprême et despotique, c'est la clémence de la presse qu'il faudrait implorer. Sur les transformations et le rôle actuel de l'esclave souveraine, qui commande toute notre vie politique et sociale sous la tutelle de la féodalité financière, on aurait trop à dire; le sujet réclame une étude spéciale, on y viendra quelque jour. Résumons en peu de mots l'essentiel. Il y a une colossale équivoque dans les rapports du lecteur et du journal; par le fait d'habitudes très lentes à se modifier, le public continue de demander des directions de pensée à une grande usine industrielle. A ses débuts, le journal était une idée pure, l'arme coûteuse d'une cause politique ou littéraire. Par une évolution inévi-

table, il est devenu une branche florissante d'industrie. Chaque fois qu'une force neuve apparaît dans le monde, l'intérêt, ce premier mobile de l'homme, n'a pas de cesse qu'il n'ait capté cette force pour la faire servir à ses fins. Consciente de sa puissance, entraînée par l'utilitarisme universel, la presse s'est taillé une large place dans le nouveau monde féodal; il n'est si petit sentier, si petit ruisseau, où elle n'ait multiplié les péages; elle perçoit tribut sur tout ce qui vit, comme les barons entreprenants aux époques des grandes rapines. Je constate, je ne critique pas; il entre dans la nature des choses qu'un être parvenu à l'apogée de sa croissance emploie sa force au mieux de ses intérêts. Toutes les souverainetés ont fait de même. Le dol commence quand le souverain frappe de la fausse monnaie, extorque plus que la dîme, empoisonne ses sujets avec des denrées vénéneuses. Beaucoup de gens rêvent aujourd'hui de ce mythe, un journal désintéressé, qui dirait toute la vérité, rien que la vérité. Rêve irréalisable peut-être. Imagine-t-on un potentat qui abolirait toutes les taxes, qui romprait avec toutes les familles princières, pour faire à part lui des expériences révolutionnaires? Par cela même qu'il est un grand pouvoir, encadré dans une hiérarchie, enveloppé dans un réseau d'intérêts, chaque journal influent se sent condamné à un langage de convention, comme tous les personnages

publics qui ont la responsabilité d'affaires importantes; il est tenu de faire sa partie dans les mensonges conventionnels de notre civilisation, ainsi que les appelle M. Nordau.

Tout ce qui précède eût exigé naguère de longs développements. Je crois sentir qu'aujourd'hui les développements ne sont plus très nécessaires. Le spectacle quotidien est si instructif, les idées ont fait si rapidement tant de chemin, qu'il suffit à l'écrivain de jeter un sommaire sur une marge : le lecteur écrit lui-même la page, avec la pensée de tout le monde. Si bref que l'on soit, on risque de paraître banal en exprimant ce qui fait le fond de tous les libres entretiens; et c'est une bonne fortune; en ce cas, banalité est synonyme d'unanimité dans le sentiment public. De même pour la suite de ces indications.

Nous avons fait le tour du donjon moderne : bâti sur le sable, chancelant faute d'étais solides, démantelé après moins d'un siècle, il est à demi abandonné par ses défenseurs hésitants. Comme le remarquait, il y a déjà dix ans, l'auteur de ce livre judicieux, *le Problème de la France contemporaine*, « la bourgeoisie est d'autant plus faible pour résister à la logique socialiste, qu'au fond elle n'est pas très certaine de sa propre légitimité, ni très sûre que le socialisme ne soit pas le vrai : entre ceux qui défendent l'ordre social en France et ceux qui l'attaquent, la différence, quant aux

principes, est bien mince; c'est à peu près le même droit, le même point de départ social, et très souvent les mêmes conclusions politiques. » — Aussi longtemps que le socialisme révolutionnaire, assaillant du donjon, l'attaqua avec ses seules forces et ses seules convoitises, l'assaut ne fut pas très redoutable. Mais un jour vint où beaucoup jugèrent la place compromise, sinon perdue : quand un gentilhomme prussien, peu suspect de tendresse pour le socialisme, le prince Carolath, put faire entendre à la Chambre des Seigneurs ces paroles mémorables : « Les socialistes ont séduit d'innombrables idéalistes. Ils déclarent qu'ils ont des tendances idéalistes : et, je suis bien forcé de le constater ici, nous sommes en train, en Allemagne, de perdre toute tendance idéaliste : nous sommes en proie aux faiseurs d'affaires et aux tripoteurs. » — Vrai pour l'Allemagne, ce langage l'est plus encore pour la France. A la même époque, un théoricien du socialisme, M. Benoît Malon, me disait avec beaucoup de sens : « Nous commençons à comprendre que nous avons fait fausse route avec nos revendications purement matérielles, et qu'il faut les vivifier par un principe moral, pour vaincre des adversaires dépourvus de principes. »

Je n'ai pas à m'étendre sur cette crue du socialisme, méthodique, irrésistible, qui tient l'Europe attentive depuis quelques années. Je veux seule-

ment marquer le fait d'où découle tout entière sa nouvelle puissance : le socialisme a capté le courant d'idéalisme qui se reformait partout durant ces mêmes années. Une conspiration tacite, inconsciente, s'est nouée entre des gens que tout sépare, depuis le prolétaire qui se rue aveuglément contre la machine sociale jusqu'aux conducteurs patentés de cette machine; la conspiration commence à la haine d'en bas et finit à la vague pitié d'en haut, elle réunit les efforts de l'homme d'action et les complaisances de l'homme de pensée, elle rapproche à leur insu tous ceux qui souffrent du vieil ordre de choses, tous ceux qui en jouissent et le méprisent; par les chemins les plus divers, elle les pousse pêle-mêle au même but, but visé par les uns, redouté par les autres qui s'y acheminent quand même, inaperçu du plus grand nombre. Ainsi canalisé par le socialisme, et faute d'autre objet où se prendre, le courant de réaction idéaliste qui nous entraîne ressemble de tous points à celui de 1848; il est formé par les mêmes causes, les mêmes dégoûts, les mêmes protestations de l'âme vide. Mais, il y a quarante ans, la démocratie balbutiait, le monde issu de la Révolution avait encore confiance en lui-même; la « folie rationnelle », comme on l'a nommée, n'avait pas achevé sa démonstration d'impuissance. Le courant actuel trouve un lit mieux préparé, il vient battre des digues entière-

ment délabrées : plus général, plus impétueux, il rappelle à d'autres égards la débâcle du siècle dernier, quand toute une société se précipita dans l'inconnu, par lassitude ou par horreur de vivre sous les ruines d'un monde fini.

Le socialisme n'est pas seul à bénéficier des inquiétudes de nos esprits et de nos cœurs. Le troupeau errant des hommes s'est remis à tourner autour du vieux temple d'où il était sorti. Des lumières longtemps voilées se rallument dans ce temple. Avec défiance encore, mais avec une interrogation attentive, les passants se rapprochent, ils regardent ces clartés oubliées. Rentreront-ils en masse dans la maison de paix? Y rentreront-ils avant que se produise un de ces grands effondrements qui ont toujours ramené l'humanité au souci de ses destinées surhumaines, alors que, suivant le beau mot de Ségur, « la terre lui manquant, elle s'appuyait du ciel »? C'est le secret de Dieu. Mais lors même que l'action de l'Église retrouverait son ancienne efficace, elle ne s'exercerait plus pour protéger un ordre social qui n'a pas tenu compte de ses principes. L'Église se désintéresse visiblement de ce qu'elle sent condamné. D'un mouvement insensible et prudent, elle passe du côté des assaillants, elle se prépare à les recueillir après leur victoire, le jour où ils reconnaîtront leur impuissance à organiser le pays conquis. Déjà les plus hardis,

parmi les ministres et les enfants de l'Église, essaient d'ébaucher l'alliance future, ils prennent en main les revendications populaires. Quelles que soient l'audace et la bonne foi des socialistes chrétiens, une fusion prochaine et complète des deux courants paraît peu probable; mais c'est assez qu'ils confluent sur quelques points pour que le flot destructeur acquière une nouvelle force.

Tout concourt à le grossir; jusqu'à ce retour d'atavisme que l'on a baptisé du nom d'antisémitisme. Il a fait d'abord sourire ceux qui partagent une erreur commune et croient que le fond essentiel des sentiments, des passions, a été modifié par le progrès chez l'homme de nos jours. Cependant, l'antisémitisme est vite devenu l'un des facteurs principaux de l'évolution sociale, à Vienne, à Berlin, à Paris, comme dans les steppes de la Russie et dans les plaines du Danube. Devant ce phénomène, il faut s'armer de tout ce qui nous reste d'humanité, de raison, de clairvoyance. D'humanité et de raison, pour résister à l'envie, aux violences, aux proscriptions de caste et de race. De clairvoyance, pour comprendre que tout n'est pas vain dans l'irritation populaire, et qu'il la faut toujours juger avec la règle de Pascal : « La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. » L'État, si vigilant contre les grandes associations spirituelles, en a favorisé une seule au détriment de

toutes les autres; s'il persiste dans sa partialité pour un seul élément des forces nationales, s'il s'agrège avec peu de tact des éléments étrangers ou mal assimilés, il se trouvera désarmé, dans un avenir prochain, pour défendre ses protégés contre un irrésistible mouvement ethnique.

Ainsi, le courant monte et se précipite sur l'édifice où nous étions campés; jailli des misères et des colères d'en bas, activé par le souffle d'idéal qui passe en haut sur les âmes, grossi par tous les affluents, il ne rencontre plus même chez nous la barrière telle quelle d'un gouvernement régulier... Tandis que j'écris ceci, la neige tombe d'un lugubre ciel de décembre; et ma pensée court à ce cimetière de village, où, sous cette neige, à cette heure, les gens de science et de loi tirent de la boue glacée un pauvre corps, jouet des folles fantaisies de la foule. Je vois la scène sinistre, les augures fouillant ces entrailles pour y chercher le secret de la mort, comme si l'on attendait d'y trouver aussi le secret de notre dissolution sociale. Ayez le courage de regarder ce tableau : c'est le meilleur symbole de l'heure présente. Ce qu'ils font là-bas, je le fais dans ce travail, nous le faisons tous, nous qui fouillons de notre plume les restes d'un monde décomposé. On a crié à ce spectre : Lazare, lève-toi pour dénoncer. — Qui dira à notre monde : Lazare, lève-toi pour revivre? — Celui qui l'a dit une fois, que ne le redit-il encore !

III

Décrire le mal n'est qu'un exercice de philosophie ; récriminer contre ce mal, une satisfaction d'opposant politique. Le remède, le mode d'action immédiate dans notre pays, voilà ce que doit chercher un cœur patriote. — Soin inutile, diront les pessimistes : les dés de fer du destin sont jetés, on ne pourra reconstruire qu'après le passage de la trombe. Peut-être voient-ils trop bien, et je leur ai fait la part belle dans les considérations qui précèdent. Mais on perd le nom d'homme quand on ne lutte pas jusqu'à la dernière minute, tant qu'il reste une chance de soutenir la maison en la réparant.

Laissons de côté pour l'instant les espoirs à longue échéance, où les volontés particulières ne peuvent pas grand'chose : réforme des mœurs, restauration des idées saines, transformation des esprits par l'éducation ; admirables sujets à mettre

en vers latins, comme dit l'autre, thèmes de harangues universitaires; on ne fait ni vers ni harangues pendant que la maison croule. Écoutons avec sympathie, mais sans beaucoup d'illusion, les nobles voix qui préconisent le groupement et l'initiative des honnêtes gens. Une fâcheuse expérience nous enseigne qu'il y a incompatibilité entre ces deux mots, *initiative* et *honnêtes gens*. Les honnêtes gens appuient quelquefois les efforts que l'on tente pour leur salut, c'est grand bonheur quand ils ne les contrarient pas; ils ne les provoquent jamais. Écoutons de même avec admiration les hommes de bonne volonté, quand ils opposent aux images trop noires de notre état social les œuvres d'assistance et de rapprochement fondées en si grand nombre par leurs soins; on ne saurait trop les encourager; mais je ne puis partager la confiance que mettent en leurs préservatifs ces quelques justes, qui ne sauveront pas Sodome; je crains que les exemples individuels ne suffisent plus, à l'heure présente, s'ils ne sont pas secondés par une direction générale et méthodique. Écoutons enfin toutes les sages et belles paroles qu'on entend, on n'en entendit jamais davantage; constatons seulement qu'elles éveillent peu d'échos, parce que ce pays attend des actes, parce qu'il est las de la parole, quand elle n'est pas mère d'un acte.

Écartons d'autre part toutes les offres de

remèdes qui ne sont que des récriminations déguisées, des plaidoyers pour ou contre tel moment du passé. Nul ne peut ressusciter le passé, ni abolir les conséquences qu'il a engendrées. Écartons d'une main respectueuse, mais ferme, ceux qui imputent tous nos maux à notre étiquette de gouvernement, ceux qui feignent de croire que ces maux guériront miraculeusement par la vertu seule de cette étiquette. Les premiers regrettent l'ombre tutélaire d'un arbre mort. Il n'est au pouvoir de personne de redresser l'arbre sur ses racines séchées.

Notre seul espoir réside dans les réserves d'énergie cachées au fond de notre peuple; or, on obtiendra tout de ce peuple, sauf qu'il renonce au mot de république. N'oublions pas qu'il a mis dans ces syllabes mystiques le peu d'idéalisme qui lui reste, c'est-à-dire la seule force de foi que nous puissions utiliser pour son bien à l'intérieur, pour sa défense au dehors. Il a transporté sur ce dogme le dévoûment, le loyalisme, la tendresse naïve que ses pères prodiguaient à une race royale. Il dit, comme le Strozzi de *Lorenzaccio* : — « La république, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air. » — Il semble en vérité qu'adversaires et défenseurs du mot s'entendent pour le rapetisser : les uns par leur entêtement à croire qu'on

peut encore l'arracher de l'âme française, par leur obstination à le ravaler dans un parti; les autres, par leur âpreté à le revendiquer comme l'enseigne exclusive de ce parti. Tels des enfants qui prétendraient supprimer ou accaparer pour quelques-uns d'entre eux la lumière du soleil, alors qu'il est au zénith. Si l'on dépensait au dehors l'ardeur gaspillée au dedans à ces luttes byzantines, le mot serait vite anobli, incontesté; au-dessus des monarchies menacées qui nous entourent, le nom de la République française sonnerait comme sonnait jadis celui de la République romaine.

Écartons ces querelles nominales; écartons aussi les médecins qui se flattent de nous rendre la santé avec des formules cabalistiques, de nouvelles combinaisons constitutionnelles, des revisions du pacte fondamental; famille bâtarde de Sieyès, idéologues jugés d'avance par le mot de leur père après la grande crise : — « Qu'avez-vous fait? — J'ai vécu. » — La meilleure constitution est celle que l'on a, pourvu qu'elle soit gardée par des mains fortes et habiles.

Dans notre Babel, où chacun donne une consultation différente sur la chose publique, il n'est pas difficile de discerner sous cette cacophonie le besoin commun, l'aspiration universelle. On veut une direction ferme et suivie; et on ne l'attend que d'un homme. La masse de notre peuple joint l'horreur des révolutions au désir d'une forte

protection nationale et sociale; par suite de traditions encore vivantes, d'un instinct de race que l'on peut proclamer très haut, parce qu'il est l'instinct du bon sens, elle ne croit à l'efficacité de cette protection qu'en la voyant incarnée dans un nom, dans une physionomie, et surtout dans un cœur. L'élite pense de même, parce que l'élite, qui se connaît bien, se sent plus faible encore que la masse et se défie davantage de sa propre capacité à se conduire. Tous ne l'avouent pas; beaucoup sont retenus en public par je ne sais quel respect humain, par la crainte de paraître pactiser avec une récente et méchante aventure, par de vieilles habitudes de langage et de style contractées dans l'opposition, sous « le tyran ». Tous le pensent, ceux-là mêmes qui disent ou impriment officiellement le contraire. Qui de nous n'a vu quelque publiciste de ses amis, encore échauffé de l'article qu'il venait d'écrire sur les dangers du pouvoir personnel, poser la plume et s'écrier dans l'intimité : « Où est-il, l'homme? » Durant les jours de crise grave comme ceux que nous traversons, les masques tombent, l'attente secrète devient un appel pressant au Messie inconnu. Notre société peut s'appliquer à cette heure la belle image de Plotin : elle aussi ressemble à ces voyageurs perdus dans la nuit, assis en silence au bord de la mer, attendant que le soleil se lève enfin au-dessus des flots.

Je n'y vois pas de honte, pour ma part. La honte, c'est d'estimer assez peu cette terre de France pour décréter *a priori* que désormais dans les grands besoins nationaux, elle ne pourra plus enfanter qu'un dictateur funeste, soldat d'aventure ou politicien sans scrupules. Est-elle donc close, l'histoire de cette race féconde, l'histoire qui va de Charles Martel à Jeanne d'Arc, à Henri IV, à Bonaparte, à Gambetta? et si l'exaspération des mécontentements a failli livrer une république à un Boulanger, n'a-t-on pas vu des républiques défendues et respectées par un Cavaignac, un Washington? Vraiment, on oublie trop les bonnes chances possibles pour ne se souvenir que des pires. Reconnaissons cependant que cette attente vague est un danger, une tentation offerte aux intrigants ambitieux. D'ailleurs elle risque de se prolonger indéfiniment; il ne dépend pas de nous de faire surgir l'inconnu providentiel, persuasif comme Gambetta, organisateur comme Bonaparte, honnête comme Washington. Avant que se montre le phénix de nos rêves, nous pouvons sombrer dans l'anarchie; et la sagesse commande d'essayer d'abord les instruments que l'on a sous la main, sauf à en chercher d'autres s'ils se refusent à la besogne nécessaire. C'est la conclusion où je voulais venir. Ici, je demande la permission de dire respectueusement et librement toute ma pensée.

M. le président de la République n'a qu'un tort, c'est d'ignorer sa force. Arrivé à cette haute charge sans brigues et sans fracas, avec une réputation modeste, mais intacte, il s'est lentement établi dans l'opinion, il y a grandi, servi par son attitude irréprochable et par les bonheurs inespérés qui marquaient sa magistrature. Pour tout notre peuple, il est l'homme de l'Exposition, l'homme de Cronstadt; et de plus l'honnête homme par excellence, en un temps où chacun est traité de voleur. Je crois n'être démenti par aucun de ceux qui ont parcouru depuis deux ans nos départements reculés, si j'avance que dans ces milieux ruraux un seul nom est respecté, puissant, populaire : le nom de l'inaugurateur de l'Exposition, de « l'ami du tsar ». D'autres hommes d'État peuvent faire plus grande figure dans nos sphères politiques : le bruit de leur mérite arrive à peine aux masses sourdes, qui n'ont de place dans la maison que pour un portrait, dans la mémoire que pour un nom. Toutes les machines que ces habiles pourraient combiner ne prévaudraient pas dans les campagnes contre un mot direct du président. — Mais le président est prisonnier dans une constitution qui l'annihile! — Lieu commun que l'on répète de confiance, faute d'y aller voir. Relisez la constitution; elle donne au chef de l'État des pouvoirs plus que suffisants pour gouverner. — Le président a l'initiative des

lois, concurremment avec les membres des deux chambres. — Il dispose de la force armée, il nomme à tous les emplois civils et militaires. — Le président communique avec les chambres par des messages, qui sont lus par un ministre. — Le président peut, par un message motivé, demander aux deux chambres une nouvelle délibération, qui ne peut lui être refusée. — Le président peut ajourner les chambres, pour un mois, deux fois dans la même session ; il peut, sur l'avis conforme du sénat, dissoudre la chambre des députés. — Et ce sont là ses fonctions prévues, régulières. En outre, aucun texte ne limite sa liberté dans le choix de ses ministres; rien ne lui interdit les messages directs au pays. Le président n'est pas prisonnier dans la constitution; il est le prisonnier d'une tradition faussée. N'en est-on pas venu, sous l'obsession des souvenirs irritants d'autres époques, à considérer comme une sorte de coup d'État l'exercice normal du droit de dissolution, si fréquent dans la vie constitutionnelle des nations voisines?

Supposons qu'à la prochaine crise, quand on sera descendu de quelques degrés encore dans l'anarchie , M. le président de la République veuille enfin rassurer et gouverner le pays; qu'il compose un cabinet d'hommes d'affaires , pris dans le sénat ou au dehors, armés d'un décret de dissolution : si ces hommes sont encore sqo-

curs, qu'importe, pourvu qu'ils soient compétents dans leurs administrations respectives? — Je gagerais ce que j'ai de plus cher au monde qu'après un pareil acte, le pays, consulté au nom du président, lui enverrait une majorité compacte, docile sous la main du chef de l'État. — Mais ce seraient là des innovations effrayantes! — En apparence; moins effrayantes à coup sûr que le gâchis résultant des moindres incidents, avec la routine présente. Préfère-t-on mourir de mort lente? Comme le dit Stuart Mill, « quand on a pour objet d'élever la condition permanente d'un peuple, les petits moyens ne produisent pas seulement de petits effets, ils ne produisent aucun effet. »

Ah! sans doute, quelques journaux crieraient à tue-tête, le premier soir, à la trahison, au coup d'État, au pouvoir personnel. Fort de sa conscience, les textes en main, le président pourrait laisser passer l'orage avec tranquillité; s'il savait seulement combien la France est indifférente à tout le personnel politique avec lequel on la confond, et combien, derrière notre rideau parisien, l'âme populaire se soucie peu de tout ce qui enflamme les spécialistes : traditions parlementaires, concentration républicaine, dosages de groupes et d'ambitions. On se trompe sur le pays, parce qu'on le juge d'après ses votes; or, les aspirations nouvelles d'un peuple se traduisent rarement par des votes; en temps ordinaire et en

l'absence de toute indication supérieure, les votes n'expriment exactement que le rapport entre la force du gouvernement et la force des anciens partis d'opposition. Quand cette dernière décroît, le pouvoir existant semble gagner tout ce qu'elle perd, parce que les électeurs n'ont à choisir qu'entre deux termes; la masse est trop esclave de l'habitude, trop paresseuse pour en inventer un troisième. Qu'on dissolve la chambre sans indication, et le pays renverra à peu près les mêmes députés. Mais vienne une direction claire, énergique, qui donne une formule aux aspirations confuses, et de ce même corps électoral sortira une représentation toute différente. Gouverner, c'est prévoir, a-t-on dit souvent : prévoir est beaucoup d'ambition pour l'homme; on dirait mieux et plus modestement : gouverner, c'est revoir. Qu'on se rappelle l'histoire d'hier, et, entre tant d'autres leçons, la stupeur produite par la première élection du Nord : malgré l'administration, malgré la grande presse, malgré les comités organisés, tout un département s'évadait en quelques jours des cadres accoutumés, parce qu'il avait vu luire une espérance d'en sortir. — M. le président de la République peut provoquer sur tout le territoire cette même évasion, en faisant briller de nouveau l'espérance d'un gouvernement; sans périls pour nous, cette fois, et sans remords pour lui.

L'instrument une fois acquis par ce premier acte d'énergie légale, — et on ne peut l'acquérir qu'à ce prix, — nous verrions enfin un pouvoir organisé pour la vie gouvernementale, et non plus pour l'agonie de chaque jour dans les capitulations parlementaires. Pour peu qu'il fût délégué en des mains capables, ce pouvoir ne s'userait plus sur les menus incidents qui énervent l'opinion; il poursuivrait résolument, méthodiquement, les quatre grandes tâches que ce moment de l'histoire impose à notre pays.

D'abord et avant tout, la tâche sacrée de relèvement, de préparation du rachat : elle est heureusement commencée, il ne s'agit que de la continuer, en rendant à nos amis une confiance peut-être ébranlée.

La tâche coloniale, l'organisation de ce nouvel empire qui est aujourd'hui une charge et le trop fidèle miroir de l'anarchie de la métropole; tâche de première conséquence, parce que la question sociale et la question coloniale sont les deux données inséparables d'un même problème; tous les esprits réfléchis en aperçoivent l'intime corrélation; les colonies peuvent seules nous fournir la soupape de sûreté indispensable pour nos besoins économiques, pour l'élimination et l'emploi utile de nos éléments perturbateurs.

La tâche sociale; non plus des lois de circonstance, loques de hasard cousues sur un vête-

ment hors d'usage; mais la refonte raisonnée du code Napoléon, monument admirable pour l'époque dont il servit les besoins, insuffisant pour notre époque dont il ne pouvait prévoir les transformations radicales; ce code ne répond plus aux exigences de notre vie sociale, organisée sur d'autres bases par l'avènement de la démocratie, le développement du crédit, la grande industrie, les grandes inventions; institué pour protéger la propriété, il attend son complément indispensable, le code protecteur du travail; hérissé de formalités, qui rendent difficiles aux petits tous les actes qu'il faudrait leur faciliter, il s'oppose à la simplification et à l'accélération de la justice, aux réformes que demandait déjà Gambetta, il y a douze ans, dans son discours de Belleville.

La tâche pacificatrice enfin, la clôture des luttes religieuses : l'heure presse, si l'on veut mettre à profit la modération et le bon vouloir d'un pape de génie, qui a l'intelligence du possible chez nous. Un pouvoir juste pourrait concilier l'exercice de la liberté vraiment nécessaire, la liberté de penser, et le respect dû à la foi du plus grand nombre, à la tradition nationale, à la tradition de tout le monde civilisé. Je dis le respect, je ne dis pas la tolérance : ce mot n'est pas français dans cette acception; on ne tolère qu'un mal; personne ne soutiendra que la religion soit un mal. Je ne prétends point que cette dernière tâche soit

facile; à la tenter, on peut être vaincu; mais qui craindra de l'aborder n'aura ni le crédit ni l'estime nécessaires pour gouverner; c'est le pas difficile, c'est donc le pas qu'il faut franchir d'abord pour faire juger toute la suite de la marche. C'est l'épreuve où amis et ennemis guettent l'homme de cœur, celui qui ne fuira plus devant les orages, qui inspirera confiance aux autres parce qu'il aura confiance en soi. — J'ai toujours admiré le mot profond que les Juifs adressaient au Christ, quand il faisait acte d'autorité dans le Temple : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis?* — Quel signe nous montrez-vous pour intervenir dans nos affaires? — Ils ne disaient pas : quel droit? mais : quel miracle, quel signe de la mission? comme l'on demande à un officier son brevet avant de lui obéir. C'est le dernier mot de la politique humaine. Les hommes n'exigent plus de miracles; ils demandent toujours le signe de la mission : et ce signe, aujourd'hui, en France, c'est la volonté ; je crois bien voir la pierre de touche où nous la reconnaîtrons.

Si le premier magistrat de notre République décline cette haute mission, je crains fort que ses services antérieurs lui soient comptés de peu, aux jours des crises prochaines. Ce qu'un grand peuple réclame de son chef aux heures périlleuses, ce n'est point la correction, dont il se soucie médiocrement; le peuple sent d'instinct que son

élu a une obligation supérieure, protéger la patrie par tous les moyens légaux; quand ce chef agit avec la conscience de sa responsabilité, le peuple l'absout, même incorrect, même malheureux; il le condamne innocent, mais inactif. Les prétextes de cette condamnation sont le plus souvent injustes, absurdes : le sentiment qui la dicte est fondé en raison. — Notre espoir doit-il être trompé? Alors, on se reprendra à rêver de l'inconnu. Suivant le mot de M. Renan sur les périodes messianiques, mot qui dit tout dans son raccourci, « l'attente créera son objet ». Objet nécessaire et redoutable, dont nous pâtirons peut-être cruellement, si nous négligeons de bien vérifier le signe de la mission, le caractère.

Je relis ces pages sans illusion. Elles ne peuvent que froisser le rideau dont je parlais plus haut, ce rideau des classes dites dirigeantes, où beaucoup d'hommes du passé n'ont rien appris, où beaucoup d'hommes du présent sont aveuglés par les intérêts. Je suis fixé d'avance, ceux-là taxeront mes réflexions de paradoxes, d'enfantillages irréalisables. Qu'importe, si quelques-unes de ces réflexions traversent le rideau, si elles vont toucher, dans la masse où je soupçonne les mêmes pensées, quelques-uns de ces amis inconnus avec qui l'on se sent en communion. Je leur dédie cet écrit désintéressé, étranger à toute suggestion du dehors, et dont je n'attends que des

ennuis. Il pourrait porter pour épigraphe ces mots de l'honnête et sage Mallet du Pan, dans sa *Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français en 1796* : « Je vais faire une moisson de mécontents. J'ai écrit comme j'écrirais dans vingt ans. Il ne reste d'autre bien que l'indépendance, il faut s'en servir à se soulager. » — Voilà le faix déchargé, avec les sentiments du soldat occasionnel qui accomplit le devoir civique des vingt-huit jours. Et maintenant, quelle joie de revenir, avec l'an nouveau, à la littérature, à l'histoire apaisée! Rentrons dans notre famille : *Cosmopolis* attend sur la table; le livre ami nous mènera ce soir oublier à Rome, et y rapprendre aussi comment les mondes nouveaux renaissent des mondes anéantis.

15 décembre 1892.

Post-scriptum. — Depuis le moment où j'écrivais ce qui précède, les incidents continuent de se dérouler, avec une logique inflexible; avec tant de hâte qu'on dirait, si l'on jugeait à notre pauvre mesure, que l'Éternel est pressé d'aboutir. — Le ministère, renversé sur son refus de plier devant les exigences de la Chambre, s'est relevé en pliant; il a accordé ce qu'il refusait formellement huit jours plus tôt. A peine debout, il a amputé deux de ses membres; d'autres branlent sous la pression du sentiment public. L'énergie des chefs du cabinet a semblé se réveiller; on en a fait montre contre quelques malheureux. Je reconnais l'habileté de la diversion qui a brusquement transporté l'attention des masses du Palais-Bourbon au Palais de Justice. Mais on a donné trop tard à M. le garde des Sceaux l'occasion de prouver ses ressources d'invention et d'audace. Chaque jour amène des révélations sur les pratiques inacceptables des derniers cabinets, des dernières législatures. Le personnel dirigeant depuis douze ans est miné, l'opinion le condamne

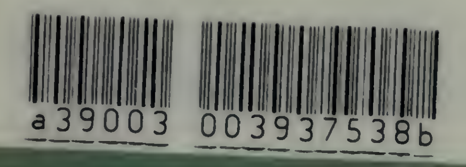
en bloc. L'heure semble passée où la décision d'un ministre et les holocaustes partiels pouvaient sauver le reste de ce personnel. Passée aussi, je le crains, l'heure où l'action de M. le président de la République pouvait s'exercer à coup sûr. Les minutes présentes usent comme des années les parties encore intactes il y a quelques jours dans l'édifice gouvernemental.

Complot ourdi dans telle ou telle officine, disent les victimes irrévocablement désignées. — Le spectateur de sang-froid comprend que nul génie humain n'est assez vaste, assez sagace pour coordonner des péripéties aussi nombreuses, et que s'il y a complot contre tout un ordre de choses, c'est dans l'intention souveraine de la Providence. — A ceux qui voudront bien relire dans quelques mois cet écrit de circonstance, je demande d'y voir un dernier effort patriotique pour mettre en jeu les rouages existants, les moyens légaux. L'occasion est perdue. Il ne nous reste qu'à attendre l'inconnu, l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le silence, pour rassembler et guider l'âme éparse de la France. J'ai la confiance que Dieu ne nous refusera pas cette manifestation. Aux événements prochains de confirmer ou de démentir ces observations et ces pressentiments, qu'on pourrait hardiment dater de décembre 1847.

31 décembre 1892.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 820-97.


a39003 003937538b

